— Mais, monseigneur, fit Richelieu charmé d'avoir un peu effrayé monsieur de Fréjus, Votre Grandeur ne me fait pas l'effet de me comprendre du tout. Le scrupule que j'ai, je l'ai à cause de vous.

— Bon ! Quoi donc ? qu'est-ce que ce scrupule alors ?

— C'est un exorde que je cherche.

— Pourquoi faire?

— Mais pour parler.

— Que craignez-vous donc ?

— Je crains pour vos oreilles religieuses, monseigneur.

— Le chirurgien, mon cher duc, doit savoir toucher plaies ; et ne suis-je pas un double chirurgien, moi ; chirurgien religieux et chirurgien politique ?

— Bien répondu, monseigneur. Je commence, et d'abord voici le fait principal. J'ai vu tout ce qu'il y a à la cour.

— Ensuite ?

— Ensuite le roi ne paraît pas disposé ..

— A quoi ? -

— A... tout, monseigneur.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Mais...

— Mais quoi, monseigneur?

— Pour qui ?

— Ah ! voilà les difficultés, monseigneur; quand un roi de l'âge du nôtre est disposé à tout, il ne doit pas se montrer bien difficile sur le choix des instrumens.

— Vous m'inquiétez.

— J'aimerais assez vous entendre, monseigneur, exprimer vos idées à ce sujet. Quel goût aurait Votre Grandeur ?

— Dame ! c'est un peu à vous à me le dire.

— J'y vais essayer, alors, répondit Richelieu.

— Voyons, fit monsieur de Fréjus.

Et le prélat s'enfonça dans un vaste fauteuil, préludant par le souvenir heureux d'une bonne digestion aux joies cachées d'une petite intrigue bien scandaleuse et menée par le duc de Richelieu.

— Voici ma liste, fit le duc en tirant un papier de sa poche.

— Oh ! oh !



— Nous avons d'abord madame de Toulouse.

— Non, non ! s'écria vivement le cardinal ; une femm de ce rang, c'est comme qui dirait la guerre au sein de famille royale. Vrai, duc, auriez-vous pensé à madame Toulouse ?

— J'ai dû penser à tout ce que le roi paraît goûter, mon seigneur, et le roi...

— A pris beaucoup de plaisir en tout temps à baiser l belles mains et à regarder les belles épaules blanches madame la comtesse de Toulouse, n'est-ce pas ?

— C'est cela même.

— Mais il y a un mari.

— Oh ! pour le roi, est-il des maris ?

— Impossible ! impossible ! fit vivement Fleury.

— Je m'en doutais bien, monseigneur, à cause de politique.

— Car enfin, continua le cardinal, si nous nous do nons un maître, au moins faudrait-il qu'il fût choisi p nous, et madame la comtesse de Toulouse se choisirait tr facilement elle-même.

— Monseigneur, vous êtes toute raison. Passons alo au numéro deux.

— Passons.

— Mademoiselle de Charolais ?

Le prélat regarda Richelieu en souriant.

— Allons, monsieur le duc, vous y mettez du vôtr C'est beau !

— Moi, monseigneur, oh ! Et puis, le service du roi !

— Voyons, voyons ; a-t-on le droit de franchise ?

— Pardieu ! monseigneur.

— Oui, mais sur cette personne en particulier ?

— Voulez-vous que je vous aide, monseigneur ?

— Je le voudrais d'autant plus que vous pourriez parl en connaissance de cause, duc.

— Eh bien ! monseigneur, je vous l'avoue, mademo selle de Charollais commence à se passer.

— N'est-ce pas ?... Cependant, elle est bien agréable en core.

— Sans doute, sans doute. Un beau sang.

— Un peu trop riche.

— Trop fertile ; c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

— C'est cela. Il paraît, vous devez en avoir appris quelque chose, que nulle femme en ce monde n'a reçu du ciel avec autant de profusion ce don que Dieu jadis avait refusé à Sara, épouse d'Abraham.

— La fécondité ?

— Hélas ! oui. Savez-vous ce que l'on me racontait il n'y a pas huit jours ?

— Monseigneur, quand je le saurais, raconté par Votre Grandeur, cela me paraîtrait encore meilleur.

— Eh bien ! duc, rapprochez-vous un peu.

Monsieur de Richelieu avança son fauteuil vers celui de Son Éminence.

— Me voici, monseigneur.

— Eh bien ! mademoiselle de Charolais a un hôtel. Cet hôtel a un suisse. Ah ! tiens, mais j'oubliais avant l'hôtel... Elle a une habitude.

— Laquelle, monseigneur ?

— Dame ! tous les ans, elle donne un fils ou une fille à celui que son cœur a choisi pour la consoler d'être restée... mademoiselle de Charolais.

Richelieu se mit à rire.

— Vous contez à merveille, monseigneur.

— Eh bien ! duc, quand mademoiselle de Charolais en vient là, toute sa société, qui n'en ignore pas, fait semblant de la croire indisposée. Elle garde le lit quinze jours, la chambre un mois, c'est fini. On appelle cela les spasmes de mademoiselle de Charolais.

— Très bien.

— Vous savez, n'est-ce pas ?

— Monseigneur, depuis deux ans j'étais à Vienne.

— Je poursuis. Cette année, dans cet hôtel que la dame habite, il y a un nouveau suisse, un grand et gros diable qui arriva de Berne *ex abrupto* dans le dernier mois qui précède les spasmes, et à qui les traditions n'avaient pas encore été enseignées.

— De sorte que...

— De sorte que lorsque mademoiselle de Charolais fut au lit et que le monde commença à venir s'inscrire chez

elle, le suisse, souriant à la première visite qu'on lui fit, répondit en ouvrant deux bonnes lèvres soutenues de trente-deux énormes dents :

— Montsire, Matemoiselle se portir à merfeille et l'envant auzi.

Richelieu éclata, le prélat imita son exemple. Tous deux donnèrent un libre cours à leur hilarité.

La glace était rompue, l'entretien désormais pouvait marcher dégagé de toute précaution oratoire.

— Ainsi? fit Richelieu.

— Biffez le numéro deux, mon cher duc, et cela par intérêt pour...

— Pour le roi?

— Oh! je ne dis pas cela. Je dis, par intérêt pour les coffres de l'Etat, que ses naissances périodiques grèveraient d'un déboursé annuel trop considérable.

— Numéro trois, mademoiselle de Clermont.

— La sœur de mademoiselle de Charolais! Est-ce que nous n'aurions pas trop à craindre les influences de monsieur le duc?

— Je crois que non, monseigneur.

— Et puis, vous n'avez donc pas regardé mademoiselle de Clermont?

— Mais si... monseigneur.

— Elle est jolie, c'est vrai.

— Très-jolie même. Et puis elle n'a pas de suisse, je crois.

— Oh! duc, il paraît qu'elle a une jambe contrefaite.

— Tiens. monseigneur, vous savez cela? dit Richelieu d'un ton espiègle.

Fleury rougit.

— On le dit, répliqua-t-il.

— Mais comment le sait-on?

— Mon cher duc, tout se sait!

— Passons donc, bien qu'en vérité ce soit une charmante femme, et qu'on eût dû, avant de la renvoyer, l'admettre aux preuves.

— Femme politique! duc, femme politique!

— Très bien, voilà une raison. Au numéro quatre, alors. Madame de Nesle.

— Madame de Nesle?

— Vous avez bondi, monseigneur.

— Mais, je le crois bien, une femme qui a trente-neuf ans... et à son dire, encore!

— Mais elle est extrêmement belle, et l'on prétend que le roi...

— Vous ne savez donc pas, à propos de ce que vous voulez dire...

— J'étais à Vienne, monseigneur.

— Le roi, en revenant de Fontainebleau, où, dit-on, il avait soupé dans un pavillon avec madame de Nesle, le roi a dit...

— Le roi a dit?

— C'est à Pecquigny qu'il a dit cela.

— Mais achevez, par grâce, monseigneur!

— Ma foi! duc, il y a des canons qui défendent aux évêques de dire ce que le roi a dit à Pecquigny.

— Ah! fit Richelieu. Passons au numéro cinq. Madame Paulmier.

— Quoi! Paulmier l'hôtesse?

— L'hôtesse, oui, monseigneur. Cette grosse commère si dodue, si ferme et si belle: Vénus à trente ans, peinte par Rubens.

— Eh quoi!

— Eh! monseigneur, si le roi a jamais eu désir d'une beauté supérieure à celle de la reine, c'est pour la perfection de madame Paulmier. Vous ne savez donc pas ce que c'est que madame Paulmier?

— Si fait: une main, un bras, un tour merveilleux.

— La jambe de Diane. Des cheveux d'or tombant... aux jarrets.

— Des pieds mignons.

— Des yeux d'une convoitise et d'une promesse!...

— La peau de satin.

— Monseigneur, vous connaissez très-bien madame Paulmier?

— Hélas! oui.

— Eh bien! est-ce une femme politique?

— Non, mais tous les pages, tous les chevau-légers, tous les mousquetaires, tous les Suisses et tous les écoliers

en sont amoureux. C'est une femme qui reçoit plus de billets par jour que je ne reçois de lettres dans la semaine.

— La conclusion...

— Est bien simple. Je conclus que si le roi veut de madame Paulmier, il la prendra lui-même, et que nous n'avons pas besoin de la lui donner.

— Passons. Numéro six. Mademoiselle Olympe de Clèves.

— La comédienne ?

— Elle-même. Qu'avez-vous à dire, monseigneur ?

— Duc !

— Elle est à madame Paulmier ce que la beauté est à l'agrément.

— Oui, elle est très-bien.

— Vous la connaissez ?

— Peuh !

— Du talent.

— Mais oui, assez ; de la vérité surtout.

— Vous l'avez vue jouer ?

— On me l'a dit.

— C'est fâcheux que vous ne l'ayez pas vue vous-même vous avoueriez que vous ne connaissez rien d'aussi beau

— Ah ! pour la beauté, c'est vrai. Quand cette femme-là marche, on dirait qu'elle appuie sur les fibres de votre cœur, et qu'elle les fait vibrer comme des touches de clavecin.

— Allons, monseigneur, je vois qu'on vous l'a très-bien dépeinte.

— Sans fard, duc, je l'ai vue jouer.

— Allons donc, monseigneur ! Eh bien ?

— Eh bien ! elle est superbe. De plus, j'ai pris des informations.

— Et...

— Et la fille est parfaite. Barjac a causé avec une certaine fille de chambre qui s'appelle Claire.

— Ah ! Et...

— Et cette fille lui a fait jouer un rôle mythologique.

— Continuez donc, monseigneur.

— Connaissez-vous la fable d'Actéon ?

— Pecquigny a-t-il été changé en cerf ?

— Non, Barjac, avant cela, avant...

— Ah ! fort bien ; Actéon s'est caché dans le trou du souffleur ?

— Mieux que cela, duc, sans quoi la fable serait mal copiée. Vous savez bien que pour Actéon il s'agit de cristal.

— D'un bain ? Oh ! monsieur Barjac ! fit Richelieu.

— Voilà, duc, les renseignemens.

— Poursuivez, monseigneur.

— Les canons défendent aux ecclésiastiques l'abus des peintures vives.

— Ah ! Barjac ! Mais alors vous devez savoir combien le roi serait heureux d'aimer une si parfaite personne.

— Duc, on n'appelle pas cela aimer.

— N'en deplaise aux canons, monseigneur.

— Un pareil amour se nomme passe-temps.

— Eh quoi ?

— Eh bien! ce qu'il faut à Sa Majesté, c'est un amour réel, un amour véritable, de la passion, entendez-vous, duc; que cet amour vienne de la tête ou des sens, qu'il vienne même du cœur, si l'on veut, pourvu que nous nous tenions à la source, avec la clef qui dispense ou qui retire, qui ouvre ou qui ferme.

— Mais nous y serons, monseigneur.

— Non.

— Et puis le roi a remarqué cette fille.

— Raison de plus : coterie Pecquigny.

— Mais monsieur Pecquigny deviendra grand quand nous le voudrons : coterie Fleury.

— Duc, réfléchissez ; une comédienne, non, jamais. Tenez, fit-il en reprenant du sérieux, le roi ne doit pas déchoir. Une comédienne dans Versailles ou dans le Louvre, non, ce n'est pas possible. Laissons les comédiennes aux rois fainéans de l'Angleterre pour faire les intermèdes de leurs duchesses. Chez nous, gens polis, civilisés, n'exposons pas les gentilshommes à s'encanailler dans les coulisses ou à changer en coulisses l'appartement royal

— Cependant, monseigneur.

— Louis XV, voyez-vous, duc, couche dans le lit de Louis XIV; prenons garde d'oublier ce détail.

— Vous avez pris toutes mes convictions, monseigneur, dit froidement Richelieu ; je me rends, alors.



— Passons, comme vous le disiez vous-même tout à l'heure.

— Passons donc au numéro sept.

— Qui a sur votre liste le numéro sept ?

— Madame la comtesse de Mailly.

— Oh ! oh ! fit Son Eminence.

— Encore un bond ? dit monsieur de Richelieu.

— De bon aloi, duc, cette fois-ci ; mais...

— Dites vos mais, monseigneur, je vous prie.

— Il y a un mari.

— Je le sais pardieu bien!

— Il y a une famille.

— Je vois que vous aimez mieux qu'on s'occupe de la famille ; soit. J'avait commencé par l'aînée des filles, mais, puisque vous y tenez, allons. Numéro huit, Pauline-Félicité de Nesle, encore au couvent.

— Elle est laide.

— Voilà un peu pourquoi je ne la nommais pas. Seulement, je dois vous prévenir d'une chose.

— Laquelle ?

— C'est que Pauline est fort spirituelle.

— Je le sais.

— Vous savez ce qui se passe au fond des couvens ?

— Un évêque !

— C'est juste.

— Je vous dirai même qu'elle a de l'ambition, et la plus mondaine.

— Je le sais aussi, monseigneur.

— Quoi ! duc, vous savez ce qui se passe au fond des couvens ?

— Monseigneur, j'ai connu son abbesse.

— C'est juste, dirai-je à mon tour.

— Donc, Pauline est trop spirituelle et trop mondaine pour nous.

— Elle est trop laide.

— Numéro neuf, monseigneur : Diane-Adélaïde, la troisième sœur.

— Presque une enfant.

— Alors, je ne parlerai pas d'Hortense-Félicité, numéro dix, quatrième sœur.

— Non, duc.

— Et de Marie-Anne, la cinquième sœur, belle fille que l'on dit un peu courtisée déjà par le marquis de la Tournelle.

— Duc, si elle est courtisée déjà, laissons Marie-Anne, la cinquième demoiselle de Nesle, ne la donnons pas au roi. Des maris, on s'en défait; des amans non.

— Monseigneur, vous m'édifiez ; voilà ma liste de numéros qui commence à s'épuiser, et nous n'avons rien décidé.

— Mais, duc, peut-être avons-nous passé trop légèrement sur le numéro sept.

— Sur madame de Mailly, Louise-Julie ?

— Épouse de Louis-Alexandre de Mailly, amant de mademoiselle Olympe de Clèves.

— C'est tout plaisir de causer avec vous, monseigneur; il n'est pas de mémoire pareille à la vôtre.

— C'est vrai, duc; on me dit quelquefois que j'ai à peu près celle de votre grand-oncle le cardinal.

— Monseigneur, réplique Richelieu avec une sorte de sécheresse, je n'en puis pas juger beaucoup; je n'ai jamais vu mon oncle, et je vous vois.

Cette réserve à double tranchant pouvait passer pour une délicate flatterie.

Fleury la prit ainsi et s'en régala.

— Nous reviendrons donc à madame de Mailly, fit le duc.

— Par essai.

— Oh ! certes; quant à moi, monseigneur, je n'y ai aucun dessein arrêté.

— Duc, elle est bien maigre.

— Qu'appelez-vous maigre, monseigneur ? demanda Richelieu avec un sang-froid glacial.

— J'appelle maigre, mon cher duc, la femme qui, au premier abord...

— Allez, allez, monseigneur.

— Je ne vous blesse pas ?

— Du tout, du tout. Allez.

— Eh bien ! continua le cardinal, la femme qui, lorsqu'on la voit en face...

— Les canons ! monseigneur, les canons !

— Hélas, oui !

— Eh bien ! monseigneur, je vous répondrai.

— Oh ! je crois bien que madame de Mailly est la femme de France qui porte le mieux une robe d'apparat.

— C'est quelque chose.

— Je crois bien !

— Pour un jeune roi coquet.

— C'est vrai !

— Bien porter une robe, monseigneur, c'est une promesse des plus considérables.

— La robe, beau feuillage, mais l'arbre ?

— Eh ! là, monseigneur, avec une femme comme celle dont nous parlons, entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

— J'avoue ! j'avoue !

— Les plus belles mains !...

— Le fait est qu'il semble qu'on voit des fuseaux charmans ou les doigts de l'Aurore.

— Une peau nacrée, diaphane, sous laquelle le sang court vermeil et généreux.

— Un œil dilaté, franc et lumineux comme celui du chevreuil.

— Un pied...

— Ne quittons pas la tête, duc !

— Une bouche rouge et brûlante !

— Des dents de perles, c'est vrai.

— Une petite moustache noire qui fait toujours sourire les coins de la bouche.

— Et qui est de la couleur des sourcils, noirs comme l'ébène.

— Avez-vous vu cette naissance de cheveux ?

— Au bas du col, n'est-ce pas ?

— Oui, au chignon.

— Et les pointes du front ?

— Il y en a sept.

— Suivant la règle de beauté.

— Le front est magnifique.

— Il n'est pas pretentieux.

— Non, c'est le front d'une belle femme, non le front d'une femme de génie.

— Ah ! point important !

— Monseigneur, savez-vous une chose ?

— Dites.

— Vous disiez qu'elle était maigre.

— Écoutez... cette poitrine de jeune fille !

— Monseigneur, on dirait que vous n'avez jamais remarqué les bras.

— Ah ! les bras sont beaux ?

— Monseigneur, ils sont non-seulement beaux, mais gros.

— Ah ! duc !

— Pas d'incrédulité ! Regardez. Que diable ! quand vous feriez un peu comme saint Thomas, monseigneur ! il a bien mis sa main dans le côté de Notre-Seigneur, vous pouvez bien mettre les yeux sous les...

— Duc, duc, les canons !

Et l'évêque se mit à rire d'une façon toute rabelaisienne.

— J'insiste sur ce point, monseigneur ; savez-vous bien pourquoi ?

— Je le saurai si vous me le dites.

— C'est parce que le gros bras chez une jeune femme, c'est un diagnostic irrécusable.

— De quoi ?

— De santé, d'avenir.

— D'avenir ? Quoi ! de la brachiomancie ! est-ce votre sorcier de Vienne qui vous a appris cela ?

— Non, monseigneur ; il ne s'agit pas de l'avenir moral, mais de l'avenir physique. Telle femme a les bras beaux ayant la maigreur de la jeunesse, qui ne peut manquer de devenir une très belle femme à l'âge de maturité.

— Eh ! eh ! duc, quelle physiologie !

— C'est comme cela, monseigneur.

— En sorte que vous n'avez pas la moindre inquiétude pour l'avenir physique de Louise de Mailly ?

— Monseigneur, connaissez-vous ses jambes ?

— J'en ai ouï parler, mais la renommée...

— Monseigneur, c'est une jambe comme je n'en ai jamais vu de pareille. Or, vous savez que les plus belles du monde sont à Paris, et que j'ai toujours vécu à Paris jusqu'au moment où l'on m'a envoyé à Vienne.

— Ah ! bien, duc, la jambe est un stimulant très actif

pour le roi. Le roi, toutes les fois qu'il chasse, se m
couvert sous un arbre, aux rendez-vous, pour regard
sans être vu, les dames qui descendent de cheval ou
y montent.

— En vérité?

— Et toutes les fois qu'il voit une jambe à son goû

— Est-il connaisseur?

— Mais assez. Il demande immédiatement des rens
gnemens sur la dame. Mon dieu! c'est à sa belle jan
que madame de Nesle, la mère, doit l'aventure qui
pas eu de suites.

— Maintenant, monseigneur, quittons le physique
vous voulez, puisque nous sommes à peu près d'acco

— Oui, duc, il est convenu que Louise de Mailly
viendra une fort belle femme.

— C'est dit, monseigneur; parlons de ce qu'il y a d
ce front si beau.

— Peu de chose, peut-être?

— Pardon, beaucoup d'esprit.

— Ah! diable! de l'esprit caché!

— Vous avez dit diable! monseigneur; pour un évêq
c'est un juron affreux!

— C'est vrai; j'aurais dû dire duc, au lieu de diable;
ne serait qu'une vérité. Elle a donc un esprit caché?

— Oui.

— Le pire de tous, savez-vous bien!

— Un très grand esprit, qui ne se cache que pour ce
à qui elle ne le veut pas montrer.

— Voilà qui est effrayant!

— Non.

— Mais pardon, duc, la femme d'esprit gouvernera
roi, aujourd'hui qu'il ne faut plus que de l'esprit pour go-
verner.

— C'est méchant pour monsieur le duc ce que vo
venez de dire, monseigneur.

Fleury se mit à rire.

— Ce qu'il y a de pire pour nous, duc, vous venez
le dire, c'est l'esprit.

— Pardon, monseigneur, à côté de l'esprit j'oubliais
cœur.

— Elle a du cœur ?

Et un cœur dans lequel est entré le roi.

— Vous croyez qu'elle aime le roi ?

— Monseigneur, je le crains. Il résulterait de là que madame de Mailly amoureuse du roi nous donnerait la sécurité que nous cherchons. Jamais elle ne chercherait à empiéter.

— Bien. mon cher duc; seulement est-on jamais sûr de ces choses-là ? Une femme, quand elle croit tenir un homme, et que cet homme est un roi, ne change-t-elle pas de caractère ?

— Tant qu'elle aime, non, monseigneur.

— Mais aime t-elle longtemps ?

— Celle-là, je le crois.

— A quels diagnostics voyez-vous cela, monsieur le prophète ? dit Fleury raillant un peu le duc.

— Ardente et rêveuse à la fois.

— Ce qui signifie... pour vous ?

— Qu'elle trouvera le roi très beau, très bon à garder, et que pour le garder, elle fera tout ce qui sera nécessaire.

— Expliquez-vous mieux.

— Voici. Quittant son mari, elle fait un scandale; ce n'est pas une femme à reculer devant un scandale, mais ce n'est pas non plus une femme à entamer aventures sur aventures; elle fera une bonne fois ce que lui dira son cœur, ce que lui dira sa tête. Sa tête est vive, je vous en préviens; le cœur est bavard, je vous l'affirme; mais une fois cette parole du cœur ou de la tête bien exprimée, mutisme absolu. Or, une femme, pour se décider au silence des sens ou de l'amour honnête, doit avoir tant de bonnes raisons qu'elle ne peut jamais les rassembler toutes : elle aime mieux capituler. Voilà pourquoi madame de Mailly capitulera toujours dans sa liaison avec le roi.

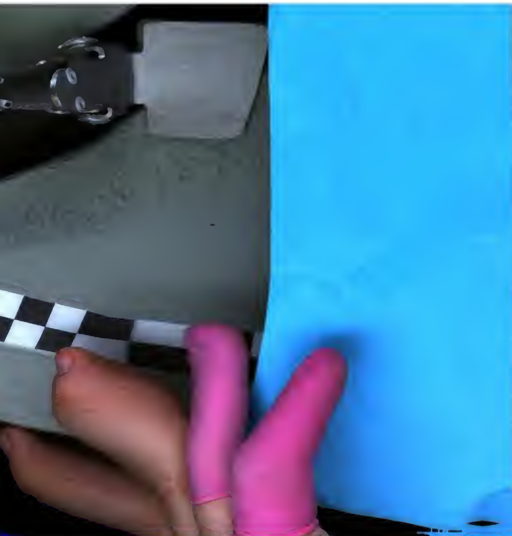
— Même avec l'amour-propre

— Surtout !

— Même avec la pauvreté ?

— Comment, la pauvreté ! Monseigneur, est-ce que vous dites là ce que vous pensez ?

— Je le dis. Madame de Mailly va se trouver abandon-



née de son mari, n'est-ce pas, duc ? Sa famille la repou
sera, et le roi ne sera pas généreux.

— Le roi n'est pas généreux ! s'écria Richelieu.

— Je ne vous dis pas, monsieur : Le roi n'est pas gén
reux ; je vous dis : Ne *sera* pas.

— Oh ! oh ! monseigneur ; mais qui vous fait pens
cela ? dit Richelieu devenu attentif.

— D'abord, duc, mes instincts, puis mes besoins...
veux dire les besoins de la France.

— La France aurait besoin que le roi fût avare ! s'écr
encore une fois Richelieu.

— Monsieur le duc, ne me regardez pas de travers ;
vous le dis en vérité, je suis vieux, le roi est jeune,
s'annonce comme devant avoir un très grand nombre
péchés à commettre ; or, tôt ou tard, il tombera dans
gouffre de la prodigalité, comme son aïeul Louis XIV.

— Eh bien ! monseigneur.

— Eh bien ! monsieur, la France serait ruinée. Or,
ne veux pas que cela arrive de mon temps. C'est inévit
ble sans doute, mais pas pour moi. J'ai une dizaine d'a
nées à vivre : je les vivrai en économisant les ressource
un autre, un successeur, fera le saut périlleux : pas mo

— Le saut ! Mais vous m'effrayez, monseigneur ! Est-
si près !

— On est trop près ; les expédiens commencent ; je
suis pas assez jeune pour les imaginer toujours neufs
productifs. Quand vous serez ministre, dépetrez-vous-e
vous qui êtes homme de ressources.

— Oh ! monseigneur !

— Je ne déguise pas ma pensée, comme vous le voy
bien : tout pour moi jusqu'à ce que je sois mort. Cela
tardera pas.

— Oh ! que d'exagérations en tout cela !

— Aucune, duc.

— Monseigneur, vous grossissez les dépenses.

— Vous verrez !

— Vous grossissez le danger.

— Brûlez-vous-y ! ce ne sera pas de mon aveu.

— Enfin, empêcherez-vous le roi d'être jeune ?

— Eh ! non, pardieu ! Bon ! voilà qu'après avoir juré

image
not
available

— Ma politique ne vous paraît pas digne d'un gentilhomme, peut-être?

— Monseigneur, je ne dis plus rien.

— Croyez-moi, duc, ajouta finement le vieillard, je tiens à ce qu'on ne rogne pas trop les parts de mes amis.

— Ainsi, madame de Mailly est acceptée à la condition qu'elle fera vœu de pauvreté.

— Oui.

— D'obéissance?

— Oui. Je la dispense du reste.

— Voilà des conditions dures, monseigneur.

— Vous ne croyez pas que je donnerai aux maîtresses ce que je refuse à la reine.

— Mais le roi vous forcera peut-être?

— Ah! s'écria le vieillard avec une vivacité qui dévoila toute sa politique à Richelieu, c'est là que je l'attends! Que le roi me force la main, et ma responsabilité étant mise à couvert, nous verrons!

— Bien, pensa Richelieu, je te comprends.

— D'ailleurs, se hâta d'ajouter Fleury, ne venez-vous pas de me dire que la comtesse n'aime plus son mari?

— Elle l'a quitté.

— Qu'elle aime le roi?

— Supposition.

— Supposition! Vous avez dit positivement qu'elle est ardente et rêveuse; qu'elle a de petites moustaches et des sourcils noirs.

— Fait positif.

— Donc, elle ne peut se dispenser d'aimer le roi.

— Il faudra s'enquérir.

— Cela vous regarde.

— Je m'y appliquerai pour vous obéir.

Fleury dissimula un mouvement d'impatience causé par cette obstination de Richelieu à demeurer couvert.

— Je conclus. Si madame de Mailly aime le roi, peu lui importera que le roi la traite en Cléopâtre ou en Lucrèce.

— C'est possible; mais l'orgueil?

— Nous sommes convenus qu'elle n'en aura pas.

— Monseigneur me bat.

— Avec vos armes. Du reste, duc, craignez-vous pour

la solidité du numéro sept ? Voulez-vous que nous en cherchions un autre ?

— Oh ! non, monseigneur; arrêtons-nous là ! La lutte avec vous est fatigante.

— Oui, par la logique serrée.

— J'aime mieux aller m'exercer contre une femme.

Le prélat sourit.

— Duc, dit-il, n'oubliez jamais que je suis votre meilleur ami, si vous m'en voulez accorder l'honneur.

Richelieu s'inclina.

— Je n'ai eu dans tout cela, dit-il, qu'un seul vrai chagrin.

— Lequel ? mon Dieu !

— C'est d'entendre dire qu'un roi de France allait être avare. Cela n'était pas arrivé depuis...

— Depuis... votre oncle, fit malignement le vieillard.

Richelieu allait peut-être répondre. Fleury lui coupa la parole.

— Que vous importe, après tout, dit-il, que le roi soit avare ou prodigue ?

— Eh ! monseigneur, vous en parlez comme un homme dégagé du monde, vous.

— Mon cher ami, je suis dégagé du monde, c'est vrai; mais vous, vous avez les bénéfices du monde.

— Moi ?

— Sans doute, vous,

— Lesquels, mon Dieu ! si le roi est avare?

— Eh ! duc, un roi n'est jamais avare quand il promet ou qu'il a des gens qui promettent pour lui.

— Bah ! monseigneur, vous voulez rire ?

— Non, sur ma parole !

— Vous appelez riche celui à qui on a promis, vous, monseigneur.

— Certes.

— Si l'on tient, oui.

— C'est évident; mais à qui est venue l'idée qu'un roi de France ou un ministre du roi français manque à sa parole ?

— Oh ! s'écria Richelieu ravi, voilà parler. Ainsi, Louis XV, avare et sordide, tiendra toujours sa parole ?

— En doutez-vous, duc?

— Non, si vous en répondez.

— J'en réponds corps pour corps!

— Monseigneur, pas un mot de plus.

— Il ne vous manque qu'une seule chose, duc, c'est la mémoire.

— A moi, monseigneur?

— Oui, à vous. Que vous a-t-on promis?

— Oh! pardieu! je le sais, allez. Je ne l'ai pas oublié, jamais.

— Voilà tout ce qu'il faut, mémoire pour retenir, mémoire...

— Pour tenir.

— Adieu, duc.

— Monseigneur, mille respects.

Et Richelieu sortit.

LXX

SERPENT N° 2.

Richelieu, après avoir obtenu son double engagement du ministre, pensa qu'il était tenu de se mettre à l'œuvre, et, sans perdre une minute, il partit pour aller retrouver madame de Mailly.

Du roi, il ne s'en inquiétait pas un instant; n'avait-il pas les pleins pouvoirs de monsieur de Fréjus!

Quant à la comtesse, tout exaspérée de sa scène avec son mari, toute gonflée de vengeance féminine, elle se tenait dans son boudoir au moment où le duc fut annoncé par sa camériste.

En toute autre circonstance, Louise de Mailly eût refusé de recevoir le duc, à qui sa réputation plus que compromettante fermait toutes les maisons des femmes respectées à la cour; mais la pauvre comtesse vivait depuis deux jours dans une telle surexcitation que rien ne lui paraissait plus inconvenant que les convenances.

C'est pour les femmes un terrible moment à franchir que le moment où elles cachent leur pâleur sous du rouge,

ou leur rougeur sous l'éventail; seulement, il faut avouer que, ce moment franchi, elles sont plus fortes et meilleures pour le bien ou pour le mal que les hommes.

La comtesse, sans en être arrivée là, se sentait déjà à demi délaissée; l'abandon de son mari lui inspirait un profond dégoût pour les hommes : un sentiment pareil conduit à la supériorité.

Être supérieur dans le monde, c'est mettre sous ses pieds l'opinion.

Louise se disait, non-seulement dans son cœur, mais encore dans sa conscience, que, monsieur de Mailly songeant à des amours publiques, elle pouvait bien, elle, songer à des amours particulières; elle se rappelait que monsieur de Richelieu assistait la veille à la petite fête de Rambouillet, et qu'il avait été témoin des faits et gestes du roi.

Elle se rappelait en outre que, dans le court tête à tête qu'elle avait eu avec monsieur de Richelieu, au moment où elle attendait que tout le monde fût parti, monsieur de Richelieu avait lu aussi profondément dans son cœur que si elle avait eu à la poitrine cette fenêtre que désirait y voir le philosophe antique, et que, fort heureusement pour bien des gens, les philosophes modernes n'ont pas encore pu y pratiquer.

Elle pensa, aussitôt que le nom du duc de Richelieu fut prononcé, que d'un rapprochement avec lui allait naître une occasion d'apprendre ce que le roi avait dit ou fait depuis cette scène.

Il n'est pas une femme peut-être qui sache résister à la curiosité, c'est-à-dire aux violentes démangeaisons de savoir comment pensent d'elle les gens qu'elle a distingués, et particulièrement, parmi ces gens-là, l'homme qu'elle aime.

Et si cet homme qu'elle aime est le roi, on pense bien que ce n'est plus de la curiosité, mais de la frénésie.

On a dit avec raison que c'était cette curiosité qui causait la perte de la plupart des femmes, car c'est en s'informant que l'on sait, et c'est la science qui perd.

Madame de Mailly, sans se rappeler, tant son désir de *savoir* était grand, que la veille encore elle était une femme inattaquable et inattaquée, madame de Mailly donna



ordre à l'instant même qu'on introduisît chez elle monsieur de Richelieu.

Quant à des idées qui regardaient personnellement le duc, elle n'en avait conçu aucune.

Et pourtant le duc, à trente ans, était d'une rare beauté. L'âge viril avait chez lui tenu, et au-delà, toutes les promesses de l'adolescence.

Mais la comtesse n'avait rien remarqué de tout cela. Ce qu'elle avait vu, c'était le roi jeune et beau, non pas Louis XV le monarque, mais Louis XV à seize ans, Louis XV rayonnant de jeunesse et de besoin d'aimer.

Quant au duc, elle savait qu'il était bel homme et recherché, comme on sait que Raphaël était un grand peintre. Cette beauté et ces succès du duc, c'était une chose de notoriété publique, qu'elle ne contestait ni n'affirmait.

En conséquence, elle n'avait pris aucune précaution de jour ou d'ombre, selon la coutume des femmes de ce temps pour faire valoir leur teint. Elle n'avait ni ajouté ni retranché une seule mouche quand le duc entra paisiblement dans son cabinet sur les pas de la caméristе.

Sans trouble, sans gêne, sans affectation, elle sourit à Richelieu en lui faisant la révérence, et laissa partir sa femme de chambre, sans presser ni retarder son départ.

Ils demeurèrent seuls.

Madame de Mailly rompit le silence; elle se sentait comme embarrassée sous le regard fixe du duc de Richelieu.

Celui-ci contemplait Louise avec une sorte de fascination qui, dans ses idées à lui, était certainement le meilleur moyen possible de conversation.

— Monsieur le duc, dit enfin la jeune femme, à quelle heureuse circonstance, s'il vous plaît, dois-je l'honneur de votre visite?

— Madame, répliqua-t-il en saluant avec une grâce exquise, me pardonnez-vous d'abord de vous bien regarder?

Les joues de Louise se couvrirent de pourpre, et toutes les histoires du duc de Fronsac lui revinrent à la mémoire.

Cependant, l'œil de Richelieu n'était pas animé de la provocation qui offense une femme ou de ces feux qui l'inquiètent.

— Il m'est impossible, répondit-elle en cherchant à sourire malgré son embarras, de vous empêcher de me regarder, monsieur le duc, ou même de m'en fâcher, car vous le faites le plus honnêtement du monde, et, je le crois sincèrement, dans une intention qui n'a rien d'hostile pour moi.

— Vous le pouvez croire, madame la comtesse.

— Dites-moi, cependant, je vous l'ai demandé déjà, si c'est uniquement au désir de me regarder que je dois l'avantage de votre visite?

— Madame, il est vrai qu'à Rambouillet j'ai eu l'occasion de vous voir, et très-longuement, mais assez peu, malgré cela, et trop peu même, si j'en crois toutes les idées qui me sont venues depuis hier, et dont je vous ai même, madame, touché quelques mots dans le cabinet.

— Allons, pensa-t-elle, nous y voilà! N'est-il pas possible en ce monde de passer une heure avec un homme sans qu'il vous adresse quelque compliment? Quelle nature banale que celle des hommes!

Richelieu devina la pensée de la comtesse de Mailly, et souriant :

— Madame, dit-il, je vais sans doute vous faire une grosse impertinence.

— Qui sait? fit-elle froidement.

— Mais vous me la pardonnerez, j'en suis certain, continua-t-il.

— Peut-être, monsieur le duc.

— Je mets toutes mes espérances en votre bonté, madame la comtesse.

— Ne vous y fiez pas trop, dit-elle durement; et puis, vous n'avez pas encore commencé. Puisque je puis conserver de vous le souvenir d'un gentilhomme extrêmement civil et agréable dans le commerce de la vie, ne me donnez pas de vous une autre idée.

— Madame, reprit le duc en conservant toujours sur les lèvres son premier sourire, laissez-moi, je vous prie, m'expliquer.

— Non! non! monsieur le duc, non! mieux vaut, je crois, le doute que la certitude.

— Mais cette impertinence est pardonnable, madame, si je ne m'abuse.

— Duc, je n'en crois rien. Un homme de votre rang n'arrive pas chez une femme avec la garantie qu'une impertinence arrêtée soit pardonnable.

— Enfin, telle qu'elle est, madame, je me résigne ; la conversation ne commencerait pas avec vous sans cela. Tout ce que je puis vous dire d'agréable maintenant, ne le prenez point, je vous prie, comme calcul personnel. J'ai le malheur, ou plutôt j'ai le bonheur de n'être animé envers vous que d'un sentiment très vif...

— Duc ! monsieur le duc !

— L'amitié, madame, reprit Richelieu avec un geste plein de courtoisie, l'amitié la plus réservée et la plus respectueuse qui soit au monde.

Louise de Mailly trembla.

— Oh ! fit-elle.

— Vous voyez, comtesse, que, sur ce terrain, nous ne pourrons manquer de nous entendre.

— Oh ! certes, monsieur.

— Je continue donc, et vous allez voir si j'ai fait de bonnes et utiles réflexions depuis hier.

— J'écoute.

— Bien réfléchir, cela arrive surtout à ceux qui ont bien observé, n'est-il pas vrai, comtesse ?

— Mais je crois que oui. De même, à ce que je crois toujours, que bien observer arrive à ceux qui savent bien réfléchir.

Richelieu salua.

— Or, vous avez observé, dit-elle.

— J'ai observé, madame, un fait très curieux et très intéressant.

— Et où cela, monsieur le duc ?

— Hier, à Rambouillet, madame la comtesse.

— Relativement à qui ?

— A vous. Ce même fait, vous le savez, dont je vous ai parlé, toujours dans le cabinet.

— A moi, c'est difficile, monsieur le duc ; simple et peu communicative, je ne croyais pas, je l'avoue...

— Vous ne croyiez pas être remarquée? C'est impossible, madame.

— Un compliment!

— Non, mieux que cela, une observation. Voir vos yeux et trouver qu'ils sont noirs, ce n'est rien; voir votre bouche et trouver qu'elle est charmante et votre sourire plein de grâce, ce sont là des observations vulgaires. J'ai donc observé mieux que cela, vous voyez, et j'ai de l'amour-propre, c'est chose connue depuis longtemps à la cour.

Le cœur de madame de Mailly commençait à battre. Elle déguisa le tremblement qui menaçait de se manifester sous un enjouement de commande.

— Allons, allons, duc, mettez-moi sur la sellette; je vous y autorise, puisque je ne puis me défendre.

— Oh! vous y êtes, comtesse. Écoutez-moi. J'ai donc remarqué que les yeux noirs scintillaient en touchant tel ou tel but; que les lèvres, si fines et si parlantes, avaient des sourires pleins de soupirs et de signification.

— Monsieur le duc!

— Toujours quand le même but se proposait, entendons-nous bien, je vous prie. Rien n'a été plus intéressant pour moi à étudier. Toute la soirée, je me suis délecté au jeu de cette adorable physionomie. Toute la nuit, j'ai senti vibrer à distance, comme si j'en eusse tenu tous les fils, ce cœur riche d'un trésor inappréciable, d'autant plus que vous en ignorez vous-même le prix, un cœur riche d'amour.

— Mon cœur, à moi!

— Votre cœur, à vous.

Louise appuya une main sur son cœur et pâlit.

— De grâce! madame, s'écria Richelieu, n'allez pas oublier un moment, je vous en conjure, que j'ai commencé la conversation par vous déclarer que nul n'est pour vous un ami plus sincère et plus dévoué que je n'ai l'honneur de l'être.

— De l'amour! répéta-t-elle en essayant l'ironie; de l'amour! Oh! monsieur, non... non...

— Madame, ne niez pas.

— Monsieur, je vous assure...

— Madame, je ne me permettrais pas de vous inter-

roger, et ne vous demande point, en conséquence, de rien avouer.

— Vous êtes un singulier visiteur, monsieur le duc, et je ne vous comprends pas, en vérité.

— Aurais-je eu le malheur de vous déplaire, madame?

— Vous piquez, je vous l'avoue, ma curiosité.

— C'est énorme déjà, madame, Je vous disais donc que votre aveu ne m'était pas nécessaire, puisque c'est moi qui viens vous faire une confidence. Tout au plus aurais-je besoin de votre acquiescement.

— A la bonne heure! Quant à ce que vous disiez de vos observations...

— Elles sont justes, madame.

— Fausses, duc, fausses!

— La, la, madame; ne me réduisez pas à prouver.

— Fausses, vous dis-je!

— Pourquoi démentez-vous vos beaux yeux, votre beau sourire?

— Qu'est-ce qu'un regard? Un rayon de l'intelligence. Qu'est-ce qu'un sourire? Une fossette dans la joue.

— Madame, c'est le langage du cœur.

— Vous appelez un regard et un sourire le langage du cœur chez une femme oisive?

— Allons, ne démentez point maintenant votre cœur excellent et généreux.

— Voilà que vous vous en prenez à mon cœur, qui est froid comme pierre.

— Ah! vous me piquez: songez, comtesse, que j'ai à défendre un intérêt contre vous.

— Contre moi! un intérêt! Lequel?

— Celui du but dont je vous parlais tout à l'heure, celui du but vers lequel convergeaient hier à Rambouillet sourires et soupirs. Je ne parle plus des regards. puisque vous n'en voulez pas.

— Prouvez-moi!

— Je vous mets au défi, madame, de nier que vous aimez en ce moment quelqu'un! s'écria Richelieu avec énergie. Niez cela, et je descends de toute l'admiration que vous m'avez inspirée; niez cela, et je nie à mon tour votre

élan de cœur, votre regard de feu, votre soupir plein d'enthousiasme ; je vous nie et je me tais.

— Mais enfin, monsieur, dit Louise toute palpitante, qui aimé-je ?

— Le roi, madame.

Et il laissa tranquillement tomber ces deux mots comme deux énormes montagnes sous le poids desquelles s'engloutirent en un instant les résolutions et les tentatives de mensonge de la femme.

Elle tomba sur le dossier de son fauteuil, l'œil éteint, les lèvres décolorées, le front pâle.

Richelieu ne bougea pas de sa place.

— C'est affreux, murmura Louise, c'est affreux, monsieur le duc !

— Vous ne direz pas que je vous insulte, madame la comtesse, répliqua froidement le duc. Il n'est personne en ce monde qui soit plus digne d'être aimé de vous depuis que vous avez le droit de ne plus aimer votre mari.

Un coup l'avait terrassée, le second coup la releva.

Richelieu venait, par une habileté sans exemple, de lui donner l'avantage à ses propres yeux dans cette conversation.

Peu à peu Louise se ranima ; la couleur reparut à ses joues, et le feu étincela de nouveau dans son regard.

— Je ne dis pas, monsieur le duc, fit-elle, que vous m'insultiez ; je dis que vous me torturez le cœur, et cela bien cruellement.

— A Dieu ne plaise, madame la comtesse, que je me rende coupable d'un pareil crime ! Vous torturer, moi ? oh ! non ! Je vous ai conté votre propre histoire ; seulement j'avais la certitude que vous l'ignoriez vous-même.

— Je l'ignore encore.

— Oui, je le crois, mais moi je ne l'ignore plus.

— Oh !

— Et je vous avertis, il est extrêmement naturel, il serait invraisemblable que, fait comme est le roi, vous ne l'aimassiez pas.

— Monsieur le duc, ménagez-moi.

— Eh ! madame, que fais-je donc ? quel est mon rôle ici ?

non-seulement je suis venu vous apporter un ménagement, mais encore un secours efficace.

Elle le regarda l'œil enflammé.

— Que voulez-vous dire? fit-elle.

— Voici en deux mots. J'ai vu, vous disais-je tout à l'heure, j'ai vu hier dans votre âme la noblesse; j'ai deviné combien vous alliez souffrir de tout ce qui arrive.

— Qu'arrive-t-il?

— J'y viens. Le roi a aimé beaucoup la reine.

— Ah! Est-ce qu'il l'aime moins? fit-elle avec vivacité.

— Prenez garde à vos yeux, comtesse, interrompit le duc en souriant: ils viennent de laisser aller une vérité dans un éclair! Oui, madame, le roi aime un peu moins la reine, et, bien plus, il commence à aimer ailleurs.

— Ah!

— S'il n'aime pas, on lui fera croire qu'il aime ailleurs. Vous savez tout l'enthousiasme qu'excite autour de lui ce charmant roi dans sa cour.

— Oui! oui!

— Le roi a le cœur inflammable.

— Vous voulez dire qu'il aime quelqu'un, n'est-ce pas, monsieur le duc?

— Madame, cela pourrait arriver très vite, s'il vous regardait souvent, comme il en a eu l'occasion hier et comme il l'a fait.

La comtesse rougit.

— Oh! le roi m'a peu regardée, dit-elle.

— Le roi est distrait, et l'on cherche à le distraire plus encore. Tant de gens attireront ses yeux de droite et de gauche, qu'il ne sera plus possible à Sa Majesté d'avoir un regard vacant d'ici à deux mois.

— Pauvre prince! que d'amours fausses, que de mensonges avares, que de sensuelles amorces, cachant des trahisons!

— Votre cœur vient de parler avec une philosophie dont je vous croyais tout à fait capable, madame. J'ai réfléchi comme vous, tout d'abord, à ce danger que court le roi d'être trompé, et au danger que vous courez vous-même.

— Moi! un danger!

— Oui, sans aucun doute.

— Je ne vois pas lequel.

— Mais, pardon, madame, n'est-il pas convenu là, tout à l'heure, entre nous deux, que vous aimez le roi?

— Méchant homme! s'écria Louise avec des larmes dans les yeux.

— Méchant, soit, mais logique. Nous sommes bien convenus de ce fait. Or, si vous aimez Sa Majesté, trouvez-vous plaisant de voir le roi aimer d'autres femmes?

— Homme brutal!

— Brutal! soit encore, mais de plus en plus logique, vous le comprenez. Donc, si vous aimez le roi, si vous êtes blessée de le voir passer à d'indignes amours, pensez-vous qu'il vous faille travailler à vous faire aimer du roi, vous qui le pouvez sauver en vous faisant heureuse.

— Monsieur, oh! monsieur.

Et Louise cacha son visage dans ses mains.

— Madame, croyez bien que si je ne vous estimais pas par-dessus toutes choses, je ne serais point venu pour parler avec cette franchise. Vous n'y devez sentir rien que le désir arrêté de vous interdire toute faute, que la volonté ferme de vous faire réussir en tout dessein.

Avec une femme de moindre valeur, je ne me fusse pas dérangé, ou j'eusse fait de la diplomatie. A vous, je dis franc et net :

Femme belle, aimante, généreuse, et digne d'être aimée par un charmant prince, par un grand roi, voulez-vous prendre votre place ou l'abandonner à d'indignes femmes qui la g ttent?

Répon Pas de larmes, pas de puérile rougeur, pas d'émotion pensionnaire : s'il s'agissait d'être reine de France... je n'en chercherais pas moins votre réponse... mais la place est prise. Il ne reste, hélas! à prendre que la seconde; mais elle peut devenir la première. En voulez-vous?

Étourdie, atterée, écrasée, Louise se levait et retombait alternativement sur son siége, en proie à un désespoir, à une fièvre qui finirent par émouvoir l'âme impassible de Richelieu.

— Madame, dit-il, je m'étais trompé, je vous croyais un ferme caractère; excusez-moi, et oubliez, je vous en prie



ce que je vous ai dit; de tout cela, il ne me reste qu'un regret bien vif, de vous avoir pu offenser en vous tenant un langage que vous n'avez pas compris tel que je vous l'adressais.

Le duc se leva le plus respectueusement du monde, et vint devant elle faire sa révérence.

Elle était baignée de larmes. Elle tremblait comme une fauvette hors du nid après un premier orage de mai.

Mais enfin, voyant que le duc, impitoyable, se préparait à sortir :

— Monsieur, dit-elle, n'abusez pas d'une femme qui aime, puisque vous prétendez avoir découvert son amour!

Le duc revint à madame de Mailly, fléchit un genou devant elle, et baisa, comme s'il adorait une sainte, la froide main qui pendait hors du fauteuil.

— Me voici tout à vous, dit-il; remettez-vous, madame; je suis vôtre, encore une fois, jusqu'à la mort. Parlez, je vous écoute.

LXXI

OU IL EST TRAITÉ DE LA PUISSANCE DES BONNES RAISONS SUR UN ESPRIT JUSTE.

Richelieu poussa un Ah! qui avait visiblement pour but de prendre haleine.

Madame de Mailly ramassa son éventail qui avait doucement glissé de sa main sur son siége, et de son siége à terre.

— Je vais donc, reprit monsieur de Richelieu, m'expliquer à cœur ouvert avec votre esprit.

— Et pourquoi pas avec mon cœur, duc? demanda la comtesse.

— Parce que avec votre cœur c'est déjà fait, vous êtes séduite, et vous n'avez plus besoin que d'être décidée.

— Ah! duc!

— Bon! nous n'irons pas loin, si la première vérité vous révolte. Prenez garde, comtesse, car je n'ai que des vérités à vous dire, je vous en préviens.

— J'écoute.

— Bien décidément?

— Oui.

— Eh bien! maintenant que toute glace est rompue, maintenant que vous savez que je suis un ami, sachez encore une chose qui vous rassurera bien davantage.

— Laquelle?

— C'est que je suis intéressé.

Madame de Mailly releva cette tête intelligente que les préliminaires de cette grave conversation avaient courbée.

— Un intéressé? demanda-t-elle avec étonnement; ce pauvre monsieur de Mailly, je vous croyais au mieux avec lui.

— Oh! comme vous vous égarez, comtesse. Bon Dieu! qui pense à monsieur de Mailly? Est-ce que monsieur de Mailly est pour quelque chose dans ce que nous disons!

— De quoi s'agit-il donc?

— Eh! madame, il s'agit de savoir tout simplement qui gouvernera la France d'ici à deux mois.

— Monsieur le duc...

— Encore! Oh! je ne vous pardonne pas cette hésitation, comtesse; que diable! comme disait mon grand-oncle, qui a dit une quantité sinon de bonnes choses mais de grandes choses dans sa vie, qui veut la fin veut les moyens. Voulez-vous la fin?

Madame de Mailly murmura un mot qui n'était ni un oui ni un non; mais murmurer un mot inintelligible en pareille circonstance, c'était donner son adhésion.

Ce fut bien ainsi que monsieur de Richelieu prit ce mot inintelligible.

— Alors, dit-il, si vous êtes de l'avis de mon grand-oncle et du mien, pourquoi ce regard flottant? Il m'avait cependant semblé qu'entre nous deux tout allait devenir simple à dire, facile à entendre.

— Parlez donc, alors, fit madame de Mailly avec un soupir.

— Voilà...

Madame de Mailly déploya son éventail, comme dans un combat singulier un guerrier antique préparait son bouclier.

— Le roi est si jeune, continua le duc, que nous ne savons pas encore bien précisément s'il a un cœur; la reine seule pourrait en témoigner. Mais prenons garde, le jour où une autre que la reine pourra résoudre cet importan problème, ce jour-là, madame, nous aurons fait fauss route, et ce n'est plus un cœur qu'aura le roi.

— Aura-t-il deux cœurs? demanda en souriant madame de Mailly.

— Non, comtesse, il aura des sens, ce qui sera bien plu dangereux pour vous, pour moi, pour tout le monde...

— Pour moi? dit la comtesse, qui ne s'était arrêtée qu'à ce qui la regardait.

— Sans doute, madame; car, prenez garde, ce que d'autres lui auront appris, le roi le saura, et, par conséquent vous n'aurez plus à le lui apprendre. Or, vous savez com bien Sa Majesté est reconnaissante envers ses précepteurs

— C'est donc bien difficile, duc, d'aimer et d'être aimée

— Hein! fit le duc.

La comtesse répéta la question.

— Oh! comtesse, s'écria le duc, comme vous voyez l chose à un point de vue rétréci! comme vous comprene votre mission sous un aspect bourgeois! Fi donc, une de moiselle de Nesle!

— Faites-moi donc la leçon, duc.

— Eh bien! comtesse, sachez ceci : qu'à partir du jour.

Il hésita.

La comtesse regarda le duc.

— Ma foi! tranchons le mot, dit celui-ci : c'est qu'à par tir du jour où vous serez la maîtresse du roi, les obliga tions qui vous incombent sont multiples. Il faut que pou le roi vous soyez la dame des pensées, la récréation de l'e prit, la volupté des sens. C'est bien embarrassant, alle madame, d'être tout à la fois.

— Duc, duc, dit la comtesse, je ne comprends pas.

— Ah! comtesse.

— D'honneur! dit vivement madame de Mailly; ce n'e pas que je me fâche, non, en vérité, c'est que je ne com prends pas.

Le duc fit de la tête un mouvement qui voulait dire :

— Allons! si vous ne comprenez pas, il faudra bien vous faire comprendre.

Puis tout haut :

— Écoutez bien. Il faut que vous sachiez, comtesse, qu'à l'heure qu'il est, à l'heure où vous n'êtes encore rien que la femme à peine séparée de monsieur de Mailly...

— Oh! séparée tout à fait! s'écria la comtesse.

— Soit. Eh bien! vous avez déjà des rivales.

Les sourcils noirs de Louise de Mailly se rapprochèrent comme deux nuages chargés de tempêtes et d'éclairs.

— Des rivales! murmura-t-elle en femme moins effrayée que prête à combattre.

— Bon! dit le duc, voilà de ces circonstances qui me plaisent; vous avez parfaitement dit cela à la Clairon. Oui, comtesse, des rivales!

— Lesquelles?

— La reine, d'abord; oh! n'allongez pas votre lèvre pourpre en signe de mépris; la reine, croyez-moi, n'est pas une rivale à dédaigner.

— Si vous croyez, monsieur le duc, répondit madame de Mailly, que la reine me soit à ce point redoutable, et que le roi l'aime d'un si tendre amour, est-il convenable pour une femme de mon sang et de mon caractère d'entamer la lutte? Prenez garde, duc, combattre, dans de pareilles conditions, contre une femme qui a quatre ans de ménage, c'est se déshonorer à coup sûr; vous êtes mon ami, duc, et le déshonneur retombera sur vous.

— Oh! attendez, ce n'est pas tout. Vous avez, outre la reine, qui, quoique vous en disiez... je parle relativement à ce que je sais, vous comprenez; je n'eusse pas dit de Louis XIV ce que je dis de Louis XV... vous avez, outre la reine, qui a le grand avantage d'être la reine, vous avez une femme plus belle encore, une femme qui possède autant d'esprit que vous, une femme, oh! ceci va être dur, mais n'importe, il faut que vous l'entendiez; une femme qui est plus régulièrement belle que vous, une femme de noblesse; attendez donc, tout cela n'est rien! une comédienne, c'est-à-dire un caméléon prêt à revêtir toutes les formes; une comédienne, c'est-à-dire, non-seulement une

beauté, mais encore un talent, un sourire, un parfum,
cœur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! savez-vous que vous m'effray
s'écria Louise.

— Pardieu ! répondit le duc, c'est bien mon intentio
il n'y a qu'aux généraux médiocres que l'on cache la fo
de l'ennemi : je vous traite en Condé, en Turenne,
comte de Saxe.

— Savez-vous qu'un pareil portrait, c'est une ami
satire de ma personne ?

— Allons, bon ! voilà mon général qui descend d'
cran ; mon Turenne qui n'est plus qu'un Villars.

— Et quelle est cette ravissante, cette parfaite personn
demanda madame de Mailly.

— C'est mademoiselle Olympe de Clèves.

— Je connais ce nom-là, dit madame de Mailly en se
rant les lèvres.

— Je crois bien que vous devez le connaître, reprit I
chelieu souriant, c'est la maîtresse de votre mari.

— Oui, je me souviens, fit-elle ; passons.

— Non point ; ne passons pas, dit Richelieu : arrêton
nous, au contraire.

— Soit. Ainsi cette femme est telle que vous le dites ?

— Mieux, peut-être.

— L'avez-vous vue ?

— Comtesse, permettez-moi de ne pas répondre à ce
question, mais de répondre par appréciation.

— Faites.

— Avant de vous connaître, monsieur de Mailly a u
maîtresse.

— Bien.

— Monsieur de Mailly devient votre mari, et, après
an de mariage, revient à sa maîtresse.

— Oui, vous avez raison, c'est décidément une riva
Et le roi l'aime ?

— Pas encore, heureusement ; seulement j'ai peur qu
ne la désire déjà ; mais...

— Mais ?

— Après le désir, l'amour peut venir.

— Et l'amour viendra ?

— Si vous le voulez. Les navires n'avancent qu'en proportion du vent qui les pousse.

— Et l'on pousse ce navire ?

— Activement.

— Qui cela ?

— Un homme d'esprit, pardieu ! voilà bien ce qui m'inquiète ; un entêté de mes amis, monsieur le duc de Pecquigny.

— Il veut la donner au roi ?

— Précisément.

— Et mon mari ?

— Ah ! le pauvre comte ! que voulez-vous ! il paraît qu'il est prédestiné.

Louise sourit à travers sa préoccupation.

— Duc, fit-elle en fronçant de nouveau les sourcils, puisque j'en suis descendue à lutter contre une comédienne, veuillez me dire au moins si j'ai des chances.

— Madame, dit Richelieu en s'inclinant, vous luttez en même temps contre une reine, et cela compense.

— Ah ! c'est vrai ! encore une chance de moins, j'avais oublié celle-là.

Puis d'un ton railleur :

— Enfin, continua-t-elle, peut-être Sa Majesté daignera-t-elle prendre comme passe-temps mon peu de jeunesse et de fraîcheur. C'est glorieux.

— Vous êtes une adorable femme, mais sachez vouloir, il ne manque que cela.

— Vouloir être déshonorée, oui.

— N'exagérez pas, comtesse ; vous n'avez point idée combien vous perdez de votre esprit en exagérant.

— Oh ! c'est qu'aussi, duc !...

— Eh bien ?

— Je suis révoltée !

— Ne rougissez pas, comtesse ; vous diminuez, en rougissant, votre beauté principale, qui consiste dans l'égalité merveilleuse de votre teint. Ah ! maintenant vous m'avez donc bien compris. Luttez, la reine a son parti. Je vous déclare qu'il est peu nombreux ; mais enfin elle est la reine, elle a les ambassadeurs, les puissances, le pape, les femmes.

— Rien que cela ?

— Oh ! mais Olympe, Olympe a bien plus que la reine, elle.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle a Pecquigny, elle a les roués, elle a sa beauté toute-puissante.

— C'est bien beau alors, cette créature ?

— C'est au-delà de ce que l'on peut dire, comtesse.

— Tâchez de me faire comprendre.

— C'est vous, plus elle.

Louise pâlit et jeta sur son corps svelte et délicat un rapide regard de terreur qui n'échappa point à Richelieu, et qui lui prouva qu'elle avait compris.

— Mais que faire alors ? demanda-t-elle.

— Presque rien, madame. Vous laisser faire, d'abord; ensuite, déployer le plus de voiles possible. Voilà tout.

— Et vous soufflerez ?

— Oh ! à pleins poumons !

— Vous avez donc quelque espoir ?

— Pardieu ! vous avez vos avantages, à vous, et ils sont immenses : vous êtes grande dame, vous aimez.

— Mais cette fille n'aime donc pas !

— Qui sait ?

— Elle aime monsieur de Mailly, peut-être ?

— On l'ignore.

— Il faut bien qu'elle l'aime, puisque pour lui elle a quitté un beau garçon, ma foi ! qui a eu la naïveté de venir me la redemander.

— Vraiment ! dit Richelieu. Diable ! il y a peut-être quelque chose là dedans. Qu'était-ce que ce beau garçon ?

— Oh ! une espèce de fou.

— Qu'est-il devenu ?

— Je ne sais. Vous comprenez bien que je ne l'ai pas fait suivre.

— Disparu. Alors renonçons à ce moyen; il nous prendrait trop de temps; d'ailleurs, ce moyen est petit et indigne de nous.

— Et vous dites que vous doutez que cette femme aime monsieur de Mailly.

— J'en doute.

— Pourquoi demeure-t-elle avec lui ? Serait-ce par intérêt ?

— Oh ! je jure que non.

— Qu'est-ce donc que cette femme, alors ?

— Un secret vivant, un mystère qui parle, mais qui ne dit pas son mot. Elle a le charme. Vous savez toute la valeur de ce que je dis là, n'est-ce pas ?

— Et qu'aurais-je à faire contre elle ?

— Vous aimez le roi, et l'amour est un bon conseiller.

— Premier point alors, dit la comtesse ; passons au second.

— Comtesse, êtes-vous vaine, êtes-vous orgueilleuse ?

— Un peu.

— Tiendriez-vous beaucoup à devenir duchesse comme madame de Fontanges, ou reine comme madame de Maintenon ?

— Pourquoi ces questions, dites ?

— Répondez toujours.

— Soit ! en deux mots. Je veux bien qu'on me salue en souriant, je ne veux pas qu'on se détourne pour ne plus me saluer.

— Comtesse ! comtesse !

— Eh quoi ! monsieur le duc, vous ne me donnez pas raison ?

— Ne nous irritons pas. Vous avez commencé par me dire que vous aviez de l'orgueil.

— Eh bien !

— J'ai dû le croire.

— Duc, je ne vois pas, dans ce que j'ai l'honneur de vous répondre, ce qui motive cet air furieux et cette figure renversée. Un homme comme vous devrait cependant savoir ce que c'est qu'une femme de qualité.

— C'est parce que je le sais, comtesse, c'est parce que j'ai vu de mes yeux ce que c'était, que je m'épouvante. Voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire, comtesse ?

— Faites ; vous avez une réputation de conteur qui ne doit jamais vous laisser craindre de refus.

— Eh bien ! comtesse, il y a eu une femme qui ne coûtait pas un sou à Louis XIV. Ce n'était pas mademoiselle

de La Vallière, comme vous pourriez le penser.
mademoiselle de La Vallière Louis XIV a bâti
a pensionné Lebrun, Lenôtre, Molière. Pour m
de La Vallière, Louis XIV a ressuscité tournois
sels, jeux de bagues et sérénades, et c'était fo
l'argent que le roi dépensait tombait dans le
poëtes, des peintres, des artistes, tous gens
blent fort aux grands seigneurs, du côté des
tout, qu'ils ont tous comme des cribles. Or, ce
des coffres de l'État dans les mains de tous ces
trait des mains de ces gens-là dans celles de
des marchands de rubans, des passementiers
gueurs, tous gens qui, de leur côté, font trav
nombre d'ouvriers. Il en résultait que pas u
toutes ces dépenses n'était perdue. Non, je n
parler de mademoiselle de La Vallière ; non,
pas parler encore de mademoiselle de Fontan
ne veux pas même parler de madame de Mont
tes femmes pour lesquelles Louis XIV a dé
bien dépensé en roi ; dépensé comme le soleil
rayons en les répandant sur tout le monde ;
mes, disons-nous, pour lesquelles le roi a dépe
six cents millions. Non, je parlerai de madam
tenon, femme qui ne lui coûtait rien, mais qu
France. Au lieu de détourner des coffres de l'É
lions, vingt millions, elle a imposé au roi u
qui lui a coûté un milliard, lequel n'a profité
et qui a eu pour résultat une guerre où trois
hommes ont perdu la vie, ce qui n'a profité qu
ritiers. Monsieur le régent savait cela ; je vo
c'était un homme d'infiniment d'esprit que
régent, il avait même du bon.

— Vous en savez quelque chose, vous qu'
deux fois à la Bastille.

— Comtesse, je ne l'avais pas volé. J'aurais
lui en vouloir. Eh bien ! un jour, ou plutôt
qu'une grande dame, sa meilleure amie, ess
parler politique, monsieur le régent l'arrêta
baiser, l'emporta hors du lit telle qu'elle était,
à peu près dans le costume où Néron vit Junie

chant d'une grande glace qui réfléchit aussitôt sa beauté :
« Voyez, lui dit-il, si une jolie bouche a le droit de prononcer de si laides paroles que des paroles politiques. » Et il referma cette même bouche charmante par un baiser, et jamais plus la dame qui régnait sur le cœur de Philippe n'essaya de régner sur la France. Comtesse, quand je vous disais que monsieur le régent avait du bon, et madame de Parabère aussi.

— Mais, reprit la comtesse, je ne vois pas, duc, quelle application vous pouvez faire de cette histoire à madame de Mailly; je ne suis pas une femme à faire de la politique, moi.

— Comment! s'écria le duc, vous vous contenterez de faire l'amour?

— Certainement.

— Vous ne ferez pas la conseillère intime?

— Non pas.

— Vous ne passerez pas des revues de troupes, comme madame de Maintenon?

— Cela m'ennuierait mortellement.

— Vous ne ferez pas des ministres?

— Jamais, à une exception près, duc.

Et madame de Mailly tendit la main à Richelieu avec un charmant sourire.

— Comtesse, dit-il, sérieusement?

— En doutez-vous?

— Non, mais cependant...

— Quoi?

— Donnez-moi votre parole de femme noble.

— Foi de comtesse! dit-elle.

— Comtesse, votre main.

— La voici.

— Maintenant, dormez tranquille, comtesse; il n'y a qu'une femme qui convienne au roi, c'est vous.

Elle rougit de plaisir.

Et lui se rapprochant d'elle :

— D'honneur! dit-il, je m'en veux.

— Et de quoi?

— De n'être qu'un pauvre diable, deux fois duc et deux fois pair.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes une femme au-dess
moyens, comtesse.

Et après lui avoir baisé la main avec une co
plus tendres, il prit congé d'elle pour courir
sieur de Fleury.

Louise de Mailly, demeurée seule, sentit les
donner! elle fut tentée de se jeter à genou
christ, et de pleurer.

Les larmes la suffoquèrent.

— Oh! dit-elle en secouant la tête, non
le temps est passé des héroïques déshonneur
prier, je ne serai pas même une La Vallièr

Et elle se leva pour regarder dans son
étincelant comme deux étoiles sous leurs

— La Vallière, dit-elle plus bas; une b

Et, avec un sourire de démon :

— Une blonde! ajouta-t-elle.

LXXII

ORDRE DU ROI.

Cependant Mailly, avec toutes ses d
mari, défiance d'amant, défiances qu
cent fois par jour, Mailly ne pouva
l'ennemi du double bien qu'il défen

Il ressemblait à ces malheureu
harcelés à droite et à gauche, d'un
de l'autre par les chulos, qui veul
mortel que lui prépare en face le

A peine sorti des mains de Rich
celles de Pecquigny.

Et Pecquigny, le plus brutal,
reux.

Et cependant Mailly n'était pa
il avait donné une consigne sév
de la Grange-Batelière.

Pour monsieur le duc de Pecquigny, mademoiselle Olympe ne devait jamais être chez elle.

Pecquigny vint se heurter deux fois à cette barrière. Il s'y rompit les cornes; mais aussi il jura de s'en venger.

C'était difficile, Olympe ne reparaissait plus au théâtre; difficulté qui eût été levée facilement avec un ordre du roi.

Mais avec un ordre du roi il trouvait Mailly chez Olympe, et il ne pouvait pas faire signer un ordre du roi qui empêchât Mailly d'accompagner Olympe au théâtre.

D'ailleurs, on cause mal de pareilles affaires dans une coulisse, derrière un châssis, et même dans une loge. Il lui fallait une belle et bonne conversation, bien tranquille, bien longue; une conversation qui durât, sans être interrompue, au moins le temps qu'avait mis Satan à séduire Eve : un quart d'heure.

Il fallait donc attendre une sortie de Mailly, car pour Olympe elle ne sortait jamais.

Pecquigny était en vérité fort malheureux, car il n'avait pas les ressources ordinaires aux séducteurs, il ne pouvait séduire Olympe par lettres.

En effet, comment écrire à Olympe?

Jamais une épître amoureuse ne déshonore l'homme qui l'a écrite; elle lui vaut une rebuffade; elle lui vaut un duel; voilà tout : mais il y a peu d'exemple qu'un gentilhomme de la qualité de Pecquigny ait écrit à une femme pour le compte d'un autre, fût-ce pour le compte d'un roi.

Le duel qui se fût suivi d'une pareille épître eût déshonoré Pecquigny, et le roi lui-même eût applaudi au lieu de s'offenser.

Et le roi, ce qui était bien pis, n'eût pas tenu sa maîtresse de l'offenseur.

Force était à Pecquigny de garder en cette circonstance la plus désagréable circonspection.

En attendant, le temps se passait.

Le temps, c'est-à-dire le sang des négociations : s'il coule en vain, la mort arrive.

Et pendant que Pecquigny perdait son temps, monsieur de Richelieu pouvait réussir.

Voilà ce qui épouvantait Pecquigny et qui donnait Mailly quelques consolations.

Car il n'avait pas tout à fait désespéré encore du côté de sa femme; il la savait vertueuse, colère, et facile à revenir sur ses idées; elle avait menacé, mais, à coup sûr, elle s'adoucirait.

Donc, Mailly, d'un côté, se reposait sur sa surveillance; de l'autre, sur l'autorité de son nom.

Mais le jour était venu où les circonstances allaient donner à Pecquigny la facilité de renouveler son attaque.

Ce fut un jour où Mailly était de service absolu pour une inspection de trois régimens de cavalerie.

Ce jour-là, le roi devait parcourir les rangs à cheval, Mailly serait tranquille, Sa Majesté ne serait ni auprès de sa femme ni auprès de sa maîtresse.

Restaient les agens de Sa Majesté.

Richelieu et Pecquigny.

Contre Richelieu, il avait la vertu de madame de Mailly.

Contre Pecquigny, il avait les verrous de la maison de la rue Grange-Batelière.

Mais à peine fut-il sur le champ de manœuvre de Satory, que Pecquigny, sur la foi de ses espions, arriva rue Grange-Batelière.

Il savait qu'on lui refuserait la porte, ce qui arriva.

— Ordre du roi, dit simplement Pecquigny au suisse ébahi.

— Mais... répliqua l'honnête porte-hallebarde.

— Ordre du roi, répéta Pecquigny.

Le suisse se radoucit à ce double avertissement.

— Vous êtes le duc de Pecquigny? demanda-t-il.

— Gentilhomme de la chambre, dit le duc, et j'apporte un ordre du roi. Veux-tu que je fasse requérir un commissaire?

— Oh! monsieur le comte me chassera! s'écria le suisse.

— Eh bien! que me fait cela, maraud! répond le duc; si l'on te chasse, tu auras évité un plus grand malheur!

— Lequel? demanda le suisse tout tremblant.

— Celui de coucher dans quelque cul de basse fosse, pour t'apprendre à manquer de respect à un ordre du roi.

Le suisse s'inclina, écrasé par cette logique. Il ouvrit la porte à deux battans.

Le duc de Pecquigny eut la bonté de ne pas faire entrer sa voiture.

Juste au moment où il franchissait à pied la porte de l'hôtel, Olympe sortait du bain.

Elle avait entendu les femmes et les valets se récrier dans le vestibule.

Elle sonna pour savoir la cause de tout ce tumulte.

Mademoiselle Claire rentra tout effarée.

— Qu'y a-t-il? demanda Olympe.

— Oh! madame, quel malheur!

— Voyons, dites.

— Un ordre du roi pour madame.

— Un ordre du roi! fit Olympe pâlissant, car, à cette époque, où la liberté n'était pas même garantie aux princesses du sang, elle l'était bien moins aux princesses de théâtre; un ordre du roi!

— Oui, et c'est moi qui l'apporte, répondit de l'antichambre Pecquigny dont l'oreille avait saisi l'intonation craintive d'Olympe.

— Qui, vous? demanda celle-ci.

— Monsieur le duc de Pecquigny, madame, dit Claire, se penchant pour voir à travers la porte entrebâillée, et apercevant le duc.

Olympe rentra dans son boudoir, s'enveloppa d'une robe de damas, donna un tour à sa coiffure, et se hâta de faire entrer le duc.

— Oh! mon Dieu! s'écria celui-ci, que de peine on a, belle dame, pour pénétrer auprès de vous!

— C'est moi, au contraire, monsieur le duc, répondit Olympe, qui vous demanderai d'où vient que vous êtes si rare?

— Oh! c'est charmant, dit Pecquigny; et c'est à moi que vous dites cela!

— Sans doute, c'est à vous.

— Alors vous ne savez pas pourquoi vous ne m'avez pas revu?

— Non.

— Eh bien! je vais vous le dire. C'est parce que votre tyran fait jeter les gens à la porte.

— On vous a fait jeter à la porte, vous?

— Oui, moi.

— On vous a fait une pareille injure

— Oui. Voulez-vous me venger?

— Je veux être la maîtresse chez m
comme je n'ai jamais commandé que l'
porte, vous entrerez désormais, s'il vou
culté, sans avoir besoin de prétexter, co
des ordres du roi, qui me font frémir.
Clèves, pauvre comédienne, pour laquell
traduit toujours par ces mots : For-l'Évê

— Mais je n'ai rien prétexté du tout, j
croire. J'ai un bon ordre du roi, signé de

— Pour me conduire à Versailles ou a
demanda Olympe en riant.

— Oh! ni à l'un ni à l'autre. Pour vo
comédie.

— A moi! s'écria Olympe toute curieuse,
ravie, car ce qu'elle aimait le plus après l
le théâtre.

— A vous, oui.

— Et comment cela? j'ai cru que j'étais t
que grâce à cette chute j'étais redevenue li

— Point, il s'en faut du tout au tout; vo
et grandement réussi, au contraire. Seule
marqué que vous vous éclipsiez. Tous les g
s'ils viennent à manquer, nous ôtent à la
et la lumière. Eh bien! depuis votre a
Olympe, il fait nuit, il fait froid. Le *on*,
aperçu, vous réclame, et voici un ordre signé

Et, sur ces paroles, Pecquigny tira de sa po
carré qu'il tendit à la belle comédienne.

Olympe le prit, et lut avec une joie difficil

« Par ordre du roi, messieurs les comédie
avant quinze jours, à la réquisition d'un de
hommes de la chambre, la *Fausse Agnès* et *He
rianne*. Monsieur le gentilhomme de service du
rôles et s'occupera et activera les répétitions à
jour. »

— Jouerai-je dans les deux pièces? demanda

— Sans doute; ne savez-vous pas les deux rô

— Je sais *Mariamne*; mais, tout en sachant la *Fausse Agnès* de mémoire, je ne l'ai jamais jouée.
— Voulez-vous choisir tout autre rôle?
— Non pas; celui-là est charmant, seulement il mérite de grandes études.
— Oh! pas longues.
— Vous vous trompez, monsieur le duc; c'est un charmant rôle, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, mais qui demande à être tenu.
— Noblesse oblige, vous savez cela, belle dame, et je ne vous apprends rien de nouveau.
— C'est bien, dit Olympe en souriant, on fera le possible pour satisfaire Sa Majesté.
— Oh! madame, vous avez déjà trop plu au roi pour ne pas le satisfaire complétement.
— Y a-t-il dans l'ordre de Sa Majesté que vous me direz de ces choses-là, monsieur le duc? dit Olympe.
— Non, mais c'est écrit dans vos yeux.
— Est-ce que vous voulez que j'approuve monsieur de Mailly de vous avoir fermé ma porte.
— Non, je ne vous dis rien qu'il ne puisse entendre.
— Et moi je ne vous dis rien qui ne soit raillerie.
— A la bonne heure!
— Au reste, puisque vous voilà, c'est que vous savez qu'il est loin d'ici.
— Il est à Versailles, près du roi; il est bien heureux, qu'en dites-vous?
— Il est bien heureux?
— Mais oui.
— Certainement, tout bon Français doit s'estimer heureux d'être auprès de son roi.
— Vous y comprenez les Françaises?
— Oh! monsieur le duc, les Françaises sont aussi de bons Français.
— Tudieu! quelle parole, et comme elle fera plaisir au roi quand il la connaîtra!
— Oui, mais il ne la connaîtra pas.
— Et pourquoi cela?
— Qui la lui dirait?
— Moi.

— Vous! et pourquoi?

— Pour lui plaire, donc.

— Je crois que voilà monsieur de Mailly q
malicieusement Olympe.

Pecquigny se leva vivement, en fronçant le
mettant la main sur la garde de son épée.

Mais Olympe se mit à rire.

Pecquigny la regarda avec étonnement.

— Vous voyez bien que vous faisiez mal o
pensiez mal, dit-elle.

— Allons, je l'avoue.

— Renfermez-vous dans l'ordre du roi; c'est
croyez-le.

— Oui, mais l'ordre du roi est qu'on serve le r

— Même ici?

— Ici surtout.

— Apportez-moi un second ordre de Sa *Majesté*
dit Olympe.

— Oh! mais celui-là plus tôt que vous ne *croyez.*

— Écrit de la main du roi.

— Et contresigné Pecquigny.

— Prenez garde! sur celui-là je consulterai mon
de Mailly.

— En vérité, cette femme est de l'acier.

— Parlons du rôle de la *Fausse Agnès*, *monsieur le* c

— Quel jour le voulez-vous jouer?

— Que dira monsieur de Mailly si *je retourne au thé*
tre?

— S'il veut quereller le roi, il est libre. *Quand voulez*
vous jouer la *Fausse Agnès?*

— Duc, il y a dans la *Fausse Agnès* un travail *difficile*

— Lequel?

— Celui de la folie.

— Bah! une folie simulée.

— Elle n'en est que plus difficile. Le personnage *a be*-
soin de faire illusion, et je n'ai jamais vu de fous.

— Pourquoi cela?

— Parce que les fous me font peur.

— Eh bien! dit Pecquigny, vous en voyez un.

— Où cela?

— A vos pieds.

— C'est vrai, dit tranquillement Olympe.

— Prenez modèle, dit Pecquigny un peu déconcerté.

— Non, cette folie-là n'est point assez raisonnable. Nous en verrons d'autres, monsieur le duc.

— Comment! vous voulez voir des fous?

— Oui.

— De vrais fous?

— Sans doute.

— Prenez garde!

— A quoi?

— Cela se gagne, la folie.

— Bah!

— Oh! mon Dieu! oui, c'est contagieux: cela se gagne en général sur les lèvres et dans les yeux des gens.

— Oh! que non pas, je suis tranquille.

— Ne raillez point. J'ai ouï dire que ceux qui visitent Charenton trop souvent, ou qui même y demeurent, courent les plus grands dangers pour leur raison.

— Ah! c'est à Charenton que sont les fous!

— Oui, belle dame, et même, je vous en préviens, c'est affreux à voir.

— J'irai à Charenton.

— Mais vous êtes donc une cruelle?

— Non; je suis une artiste très amoureuse de mon état, et très ambitieuse de réussir.

— Eh bien! soit, on vous fera visiter Charenton.

— Merci.

— Et l'on vous accompagnera même, si vous le permettez.

— Soit, monsieur le duc.

— Vous aurez une permission dès ce soir, et demain, à l'heure qu'il vous plaira d'ordonner, mon carrosse sera à votre porte.

— Merci, j'ai le mien.

— Vous m'offrez donc une place?

— Ce n'est pas mon droit, monsieur le duc.

— Pourquoi cela?

— Parce que mes carrosses, à moi, sont à monsieur de

Mailly, et que c'est lui qui entre
roi dans les siens.

— Service du roi, ma chère.

— Sans doute aussi, monsieur
heureux de vous prouver son
dez-le lui.

— Oh ! vous savez bien que
fuserait.

— Alors, s'il refuse, il refu
est entêté.

— Bah !

— Plus qu'entêté, immua

— Et vous croyez que ce
le roi ?

— Elle tiendrait contre l

— Que faire, alors ?

— Tenez, le mieux, si
joue la *Fausse Agnès*...

— Eh bien ?

— Le mieux est de lai
que je joue.

— C'est faible, pour
Chrétienne, ce que vou

— Oh ! monsieur de
fier, ce qui ne l'empê
adroit.

— Que fait monsie

— Il réussit d'abo

Ce nom de Richeli
ment du monde, pr
magique.

Il frémit en song
lieu réussirait prè
laisserait vaincre

— Vous avez r
raison, madame.
sur l'ordre du r
tout cas, et pou
demain votre p
jouer la *Fausse*

— Non, dans quinze, s'il vous plaît, monsieur le duc, fit Olympe.

— Va pour quinze jours, puisque vous le voulez... Mais, votre parole.

— Voici ma main.

— Vous savez que le roi y sera.

— Mais j'y compte bien. Pourquoi m'ordonnerait-il de jouer si ce n'était pour jouer devant lui ?

Pecquigny baisa la main qu'Olympe lui tendait, et fit une sortie à peu près pareille à celle que Richelieu avait faite chez madame de Mailly.

Il triomphait de son côté comme avait triomphé Richelieu.

Pauvre Mailly !

LXXIII

LE NOUVEL AUMONIER DE CHARENTON.

Le jour même où Pecquigny se présentait chez Olympe, armé d'un ordre du roi, à l'heure où il lui promettait une permission pour visiter Charenton, une cérémonie assez curieuse s'accomplissait dans l'intérieur de la maison des fous.

Le directeur de la maison conduisait de cachot en cachot, de salle en salle, et de loge en loge, un aumônier nouveau que l'archevêque de Paris venait de nommer à cet emploi pénible, sur la recommandation d'un de ses amis, le directeur des jésuites d'Avignon.

Ce nouvel aumônier marchait d'un pas ferme et résolu. Il portait sa tête avec une certaine dignité, et semblait fier de son habit ecclésiastique, comme l'eût été de son uniforme un des plus brillans officiers de l'armée.

On visita d'abord le réfectoire, les dortoirs, les endroits fréquentés.

De temps immémorial, un directeur d'hospice ou de prison fait goûter sa soupe et ses comestibles aux visiteurs : on visita la cuisine.

Celle de Charenton était meublée a
fait envie aux marmitons de monsieur

Il y avait là des cuivres et des tou
pâmer Apicius, s'il fût revenu au monde
porté de Naples à Paris.

Les moules à pâtisseries, les moules
sonnières de toutes forces, depuis celle
un merlan gratiné jusqu'à ce navire qu
turgeon.

Les yeux ravis indiquaient mille bon
mille espérances à l'estomac.

Le directeur fit remarquer avec orgue
rie reluisante au nouvel aumônier.

— Mon père, lui dit-il, vous voyez qu
une honnête cuisine.

— Mais oui, monsieur, répondit asse
le nouveau fonctionnaire.

— Mon père, pardon, j'oublie toujou
pourtant ce nom, il me semble que je le

— Je m'appelle de Champmeslé, mons

— Monsieur l'abbé de Champmeslé, c'e
meslé, il me semble... Ah ! par ma foi ! c

— Qu'y a-t-il de bizarre, je vous prie ?

— J'ai comme une envie de sourire en e
Voyez nos daubières, monsieur de Champ

— Je les vois.

— Il y en a six pour les dindes, huit p
cette daubière énorme, pour un cochon ent
à la maison par les Bénédictins; la moyenn
lièvres ou deux lapins. Monsieur de Champ
Dieu !

— Quoi donc ?

— C'est un nom de comédie, cela.

— De comédien, voulez-vous dire ?

— De comédien ou de comédienne; ou
comédienne, je me rappelle... la maîtresse
Racine.

— C'était ma grand'mère, monsieur, dit a
lité pleine de noblesse le nouvel aumônier,
jusqu'aux oreilles.

Si stupide qu'il fût, le directeur comprit sa stupidité.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit-il.

— Monsieur, je suis fait pour souffrir, répliqua l'abbé.

— Ah ! monsieur l'abbé, je n'ai pas voulu vous offenser.

— Monsieur, je fais pénitence.

Le directeur salua, et passa aux lèche-frites et aux poêles, de là aux fontaines, aux distilleries.

— Monsieur, dit alors Champmeslé, cette cuisine donne des envies de faire le fou pour venir ici manger toutes ces bonnes choses. Mais, pardon, il n'y avait que du bœuf dans les plats tout à l'heure, et le bouillon était si faible, qu'on n'a pas dû y mettre beaucoup de poulet.

— Monsieur l'abbé, il y a un médecin dans la maison, et il ordonne des alimens légers aux fous; quand un fou a mangé, il est plus fort qu'avant.

— Je le croirais, monsieur, dit Champmeslé.

— Et quand il est plus fort, il est plus dangereux.

— Ah ! •

— Monsieur l'abbé, nous allons les voir tout à l'heure.

— Pauvres gens ! Se confessent-ils?

— Jamais. C'est une chose qui les exaspère que la confession.

— Pourquoi ? Est-ce parce qu'ils ne comprennent pas, monsieur le directeur ?

— Oh! monsieur l'abbé, il y en a qui comprennent parfaitement.

— Pourquoi alors ne se confessent-ils pas ?

— Parce qu'il n'y a pas de confesseurs, monsieur l'abbé.

— Il me semblait pourtant qu'avant moi il y avait ici un aumônier.

— Certes.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il faisait comme vous ferez.

— Quoi donc ?

— Il restait dans la chambre ou dans le jardin, deux habitations infiniment plus sûres et plus agréables que les loges ou les cabanons.

— Horreur ! s'écria Champmeslé; il était assez lâche pour s'abstenir !

Le directeur regarda Champmeslé d
narquois.

— Bon, dit-il, vous voulez qu'on ail
pagnon de ces gens-là.

— Pourquoi pas?

— Mais ils mordent.

— Eh bien!

— Mais ils battent!

— Sans doute.

— Mais ils tuent.

— Pourquoi a-t-on accepté d'être leur
qua simplement Champmeslé.

— Allons! allons! monsieur, dit le d
attends après la visite.

— Marchons.

— Je vais donc, puisque vous êtes dans
continua le directeur, je vais vous abrége
J'aurais pu vous montrer d'abord les infirm
les dortoirs.

— Inutile.

— Aux cabanons, n'est-ce pas? aux loges

— C'est cela.

Le directeur fit signe à un porte-clefs, qui
sitôt devant eux, après avoir allumé une lant

— Il fait jour, ce me semble, dit Champm

— Pas dans les endroits où nous allons, m
pliqua le directeur d'une voix ironique.

En effet, le porte-clefs les conduisit dans de
frayantes, qui plongeaient dans la terre à huit
prenaient de jour qu'à leur partie supérieure, p
pirail donnant sur une galerie gardée par d
naires.

Chaque cabanon avait sa porte de chêne mas
d'un treillage de fer en losanges, par où l'œil
avec effroi.

Dans la pénombre de ces cloaques, Champmesl
ces figures hâves et effrayantes; les unes dansan
lant, les autres effarées, les autres immobiles et
comme des cadavres.

Il sentit le frisson courir dans ses veines; il sut

— Ah ! ah ! dit le directeur, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit-il, que si ces malheureux, au lieu de pourrir dans les égoûts, avaient du jour, de l'air et la vue des hommes, ils seraient moins sauvages, et surtout moins malheureux.

— Voilà, dit le directeur, comment on est toujours en commençant.

— Je finirai comme je commence, dit Champmeslé. Qu'est-ce que ces gens-là ?

— Des fous désespérés.

— Ils vivent là ?

— Oh ! il en meurt tous les jours quelques-uns, et ils sont les plus heureux. Quand on est mort, on ne souffre plus.

— C'est vrai, dit Champmeslé.

— Holà ! cria le directeur, venez çà, Martin. Martin, c'est un chef de service.

— Ah !

— Un hercule.

— Ah !

— Oui, un homme qui vous tue un bœuf d'un coup de poing.

— A quoi cela lui sert-il ? Est-ce qu'il tue les bœufs ici ?

— Non, il est chargé d'entrer dans les cages.

— Et sa force lui sert ?

— Si un de ceux qu'on croit morts ou qui font les morts, car cela a de la malice, un fou ; si, dis-je, un de ceux-là essaie de sauter sur Martin, Martin les expédie d'un seul coup, sans souffrance.

— C'est plein d'humanité. C'est votre bourreau, à vous ?

Le directeur se mit à rire.

Il avait cru que Champmeslé faisait une agréable plaisanterie.

— Martin, ajouta-t-il, entrez ici au numéro 9 ; cela sent mauvais, il doit y avoir un mort.

Martin, l'hercule annoncé, retroussa ses manches, entra comme un dogue qui va sur un chat, et finit par relever un cadavre.

— Mort ! dit-il.

— Otez-le, et menez ici, à sa place, un fou furieux du numéro 7 de la galerie de pierre.

Martin se préparait à obéir.

— Un moment, de grâce! fit Champmeslé, dont le cœur se soulevait; ne faites pas avec cette précipitation jeter un malheureux dans ce gouffre mortel.

— On voit bien que vous ne demeurez pas, comme moi, au-dessus de la galerie de pierre, dit le directeur; j'y ai un office, c'est la cantine de la maison.

— Et ce fou fait du bruit?

— Vous allez l'entendre; il déclame comme un forcené, hurle, secoue ses chaînes, et finit par tomber en épilepsie; alors il brise tout et menace de tout tuer.

— Oh! peut-être y a-t-il du remède.

— Aucun.

— Laissez-le moi voir.

— Vous l'allez voir; il y a plus, comme c'est haut, il fait jour, vous pourrez lui parler.

— Je parlerais bien aussi à ceux qui sont en bas, dit Champmeslé, mais...

— L'odeur vous étouffe, n'est-ce pas?

— Je m'y ferai.

— Oui; mais, moi, je ne m'y fais pas, et je vous prie de me laisser monter là-haut pour respirer.

— Allons! dit Champmeslé, qui se proposait de revenir; allons!

Ils montèrent à la galerie de pierre.

C'était un carré long de loges de pierre, grillées en fer comme celles des animaux féroces.

Une cour sablée s'étendait au milieu, donnant un peu d'air et la vue du ciel à une quarantaine de malheureux, hommes ou femmes, qu'on apercevait, hideux, nus, sanglans et sales, derrière les barreaux.

Des cris, des soupirs, des rires retentissaient lugubrement dans ce séjour.

Champmeslé, moins gêné par le directeur, commença par le numéro 1, décidé à faire le tour.

Le directeur donna ses explications d'un air de plus en plus renfrogné.

Au quatrième, il tira sa montre; au cinquième, il pi-

rouetta sur lui-même; enfin, au sixième, il dit à Champmeslé :

— Pardon, monsieur l'abbé, j'ai affaire, et si vous êtes résolu à tout voir, nous sortirions d'ici à minuit.

— Encore celui-ci, je vous prie, dit Champmeslé.

Il s'était arrêté devant une loge habitée par un homme de cinquante ans, long, sec, grisonnant, coiffé d'une forêt de cheveux graisseux et blancs, enseveli sous une barbe noirâtre, et roulant un œil de phosphore sous des sourcils épais.

— Celui-là est effrayant, dit tout bas Champmeslé.

— C'est un des plus cruels de la maison.

— Ah ! il paraît souffrir.

— Il ne souffrira jamais assez.

— Bon ! qu'a-t-il fait, ce fou ?

— Il n'est pas plus fou que vous.

— Pourquoi est-il ici, alors ?

— Ah ! monsieur l'abbé, c'est l'affaire du ministre et du lieutenant de police.

— C'est un secret ?

— Pour tout le monde, oui ; pour vous, non.

— Dites, alors.

— C'est que je suis bien pressé.

— Encore celui-là, et vous me laisserez.

— C'est le plus long.

— Vous direz vite. Vous contez si bien.

Après ce compliment, qui flatta énormément l'amour-propre de ce tigre à face de buffle, le directeur s'écarta un peu pour éviter d'être entendu. Champmeslé le suivit.

Le directeur s'arrêta un instant, toussa et cracha comme un homme qui va commencer un récit ; puis, étendant le bras vers le cabanon du fou furieux :

— Vous voyez là, monsieur l'abbé, un homme qui n'est pas plus fou que moi.

— Bah ! Et quel est donc ce pauvre diable ?

Le directeur secoua la tête.

— Ce n'est pas un pauvre diable non plus.

— Qu'est-ce donc ? demanda l'abbé avec un intérêt croissant.

— C'est un petit gentilhomme sarde.

— Un gentilhomme !
— Un marquis.
— Sait-on son nom ?
— Personne n'est censé le savoir ; mais, comme directeur de l'établissement, je le sais moi.
— Et il s'appelle ?
Le directeur baissa la voix.
— Non, ne me le dites pas, dit Champmeslé réfléchissant. Il me le dira en confession, lui.
— Vous le confesserez ?
— Certainement.
— Vous entrerez dans sa loge ?
— Dès demain.
— Mais c'est un assassin !
— Raison de plus pour que je le confesse, dit Champmeslé avec une simplicité d'autant plus sublime qu'il ne pouvait s'empêcher de frissonner intérieurement.
— Il s'appelle le marquis de la Torra, dit le directeur, ne se rappelant plus ou ne voulant plus se rappeler ce que Champmeslé venait de lui dire à propos du nom du prisonnier. Connaissez-vous ce nom-là ?
— Non, répondit Champmeslé, c'est la première fois que je l'entends prononcer.
Et Champmeslé fit un pas pour se rapprocher du cabanon.
— Attendez donc, dit le directeur, que je vous finisse l'histoire.
— En effet, dit Champmeslé, peut-être dans ce que vous me direz trouverai-je la source de quelque consolation à donner à cet homme.
— Voilà. Il était grec.
— Grec ? vous m'avez dit sarde.
Le directeur se mit à rire.
— Oh ! parfait ! excellent ! s'écria-t-il. Il était grec, mais non pas de naissance, de profession.
— Ah ! je comprends, dit Champmeslé.
— Il était à la tête d'une bande d'escrocs qui ont longtemps desolé la province.
— Alors, sa place était en prison.
— Oh ! en prison, un gentilhomme ?

—Eh bien! mais, dit Champmeslé, monsieur le régent a bien fait rouer le comte de Horn, qui tenait à des princes régnans.

— Monsieur le régent était un athée qui ne croyait à rien, dit le directeur, tandis que le roi actuel ne veut pas déshonorer la noblesse. Cela lui a été recommandé par le feu roi.

— Passons, je vous prie, dit Champmeslé ; ce ne sont pas mes idées.

— Ah ! vous avez donc des idées, vous ?

— Continuez, monsieur, je vous prie.

— Enfin, d'escroqueries en escroqueries, de vols en vols, ce marquis de la Torra.... Ah ! pardon, j'oubliais de vous dire qu'il traînait avec lui dans ses voyages une créature fort jolie et fort appétissante, qu'on appelait....

— Qu'on appelait ?

— Ah ! voilà. Aidez-moi donc.

— C'est assez difficile, monsieur ; je ne sais ni de qui ni de quoi vous voulez parler.

— Je veux parler d'une jeune fille.

— Ah !

— Qui portait un nom de femme célèbre.

— Sémiramis ?

— Non, pas dans ce genre-là.

— Lucrèce ?

— Encore moins.... Dame ! aidez-moi. Le contraire de Lucrèce.

— Laïs ?

— Non, non.... une Française... — Ninon ? — Point. Ah! Marion ; j'y suis, Marion.

— Ah ! en effet, Marion : vous songiez à la Delorme, n'est-ce pas, monsieur le directeur ?

— Oui, monsieur l'abbé, justement.

— Vous avez de la lecture.

— Mais oui, un peu.

— Eh bien ! cette Marion, qui, soit dit entre parenthèse, à ce qu'il paraît, était une charmante fille, cette Marion n'était pas aussi scélérate que son amant ; et, quoiqu'il l'eût près de lui pour l'aider dans ses escroqueries, elle le trahissait parfois. Or. il arriva qu'un jour le marquis,

ayant dépouillé un très joli garçon con
et ce garçon se trouvant ruiné, madem
pitié de lui et prévint le joueur dupé qu
un nid de guêpes. Si bien que celui-ci
marquis et voulut lui reprendre son arger
trop tard ; un troisième larron, comme dit
taine, s'était enfui avec. Je dis le bon La F
que c'est ordinairement le nom qu'on lui
doute pas que vous n'aimiez La Fontaine.

— Ah ! monsieur, dit Champmeslé rougissa
des contes bien libertins ! Mais revenons au ma
Torra, monsieur le directeur.

— Oui, revenons au marquis. Eh bien ! après
trait, Marion se sépara du marquis et suivit le joli
— Tant mieux ! s'il était honnête homme, elle
peut-être trouvé son salut dans cette nouvelle voie.

— Ah ! bien oui, son salut ! Vous allez voir. Au bou
trois ou quatre jours, il paraît que le beau garçon a
des affaires secrètes et qui n'admettaient pas la présen
d'un tiers, car il abandonna Marion, partageant avec
six ou sept louis que, grâce à elle, il trouva le moyen de
rattraper. Marion, restée seule, ne sachant plus que de-
venir, prit la route à l'aventure, fut rattrapée par la Torra,
qui la guettait : il y eut querelle, explication, injures. Au
lieu de tout nier, elle avoua tout, se vanta même de tout,
si bien que, dans un moment de colère, la Torra tua cette
pauvre fille d'un grand coup d'épée dans le cœur.

— Oh ! l'abominable coquin ! s'écria Champmeslé. Est-
ce donc là la noblesse que Sa Majesté Louis XV veut faire
honorer dans son royaume ? Et comment connut-on cette
affaire ?

— Oh ! bien simplement. Marion vécut assez pour ra-
conter. On rattrapa le marquis, avec un sien compagnon
qui avait assisté à ce meurtre ; le compagnon était un sim-
ple croquant : il fut roué à Lyon. La Torra, déclaré fou, a
été conduit ici et enfermé à double tour.

Champmeslé pencha la tête vers la Torra, qui, voyant
qu'on s'occupait de lui, grinça des dents et fit un mouve-
ment de rage.

— Regardez, dit le docteur, regardez le malheureux ;

a-t-il l'œil mauvais! Toute réflexion faite, c'est lui que je ferai descendre dans le numéro 9 du cabanon, au lieu du numéro 7.

Et maintenant que je vous ai dit ce que vous désirez, adieu, monsieur l'abbé; vous voilà, sur celui-là du moins, aussi instruit que moi. Adieu, monsieur l'abbé. Me ferez-vous l'honneur de dîner avec moi?

Et, sans même attendre la réponse de l'abbé, le gouverneur se retira.

LXXIV

LE FOU D'AMOUR.

Champmeslé, demeuré seul, examina une dernière fois le marquis de la Torra, qui, accroupi dans l'angle de son cabanon, dirigeait vers la cour un regard féroce et sournois.

Il trouva que ce devait être un affreux supplice que celui de cet homme toujours seul, toujours traité comme un fou, et vivant avec le souvenir de son crime, sans reproche, mais aussi sans consolation.

Il se proposa d'aller parler de Dieu à ce misérable, d'espérance à ce désespéré.

Et, pour bien commencer ses fonctions d'aumônier, il s'approcha des barreaux.

Un gardien adossé aux loges parallèles le regardait avec intérêt, veillant sur lui et se tenant prêt à le défendre au besoin.

— Mon ami, dit Champmeslé au meurtrier de la pauvre Marion, je suis l'aumônier de la maison. Etes-vous assez repentant pour écouter avec attention les paroles que je vous apporte?

Mais la Torra, au lieu de répondre, se tourna du côté du mur, et s'absorba dans une muette immobilité.

Champmeslé essaya de réveiller cette âme ensevelie dans son désespoir, mais il ne put y réussir.

Il appela le gardien.

— Je crois qu'il n'y a rien à faire avec celui-ci aujourd'hui, dit-il.

— Ah! monsieur l'abbé, murmura le gardien, ni aujourd'hui ni demain.

— Quel est donc le fou du numéro 7, demanda-t-il, son voisin?

— Ah! celui-là, c'est autre chose : c'est un fou d'amour, monsieur l'abbé, un fou très bruyant, qui, tout le jour, et même toute la nuit, ne cesse de hurler des imprécations contre les perfides qui l'ont trahi.

— Vraiment! pauvre garçon.

— Il paraît qu'il aimait une nommée Julie ; car lorsque les archers l'ont arrêté sous le vestible de la Comédie-Française, où il voulait entrer de force, il répétait ce nom avec fureur; du moins les archers l'ont déclaré.

— Il est méchant?

— On ne sait pas, monsieur.

— Comment! on ne sait pas?

— Non, car il ne fait de mal à personne qu'à lui-même. Seulement il crie sans cesse.

— Et que crie-t-il?

— Ah! mon Dieu, ce que crient ceux qui sont atteints de la pire de toutes les folies.

— De laquelle?

— Ceux qui se figurent qu'ils ne sont pas fous parce qu'ils ont des momens de lucidité.

— Bon! dit Champmeslé, je vais lui parler pour l'engager à se tenir tranquille, et afin que le directeur n'exécute pas son projet de le mettre dans les caves.

— Faites, monsieur l'abbé, répondit le gardien; je crois que de celui-là vous n'avez pas grand chose à craindre.

En effet, Champmeslé s'approcha des barreaux et vit un jeune homme qui, le haut du visage couvert par ses longs cheveux et le bas par une barbe blonde, assis dans un angle de sa loge, cherchait le soleil et paraissait heureux de sa pensée, de son rayon et de sa solitude.

Il souriait, il avait l'œil baissé, il roulait entre ses doigts un fetu de paille, que de temps en temps il mordillait à son extrémité avec de belles dents blanches.

Champmeslé considéra un instant cette figure, qui lui

parut aussi noble que touchante, et traduisant l'impression touchante qu'il ressentait par ces trois mots :

— Ah ! pauvre garçon ! murmura-t-il.

Aussitôt les yeux du fou s'ouvrirent. Il les fixa sur l'aumônier, qui de son côté regardait avec un attendrissement chrétien ce malheureux si pâle.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le fou, ne faisant qu'un bond de l'escabeau sur lequel il était assis aux barreaux de sa cage.

Le gardien se recula vivement, entraînant avec lui l'abbé.

— Quoi donc ? fit celui-ci, se laissant entraîner à reculons, mais continuant de regarder le fou.

— Lui, abbé ! exclama le prisonnier en se pendant à ses barreaux.

— Eh bien ! oui, moi, abbé.

— Quoi ! monsieur de Champmeslé, c'est vous ?

— Comment, il me connaît ?

— Monsieur de Champmeslé ! monsieur de Champmeslé ! s'écria le fou.

— Mon ami ?

— C'est le ciel qui vous envoie !

— Je le désire.

— Ne me reconnaissez-vous donc point ?

— Hélas ? non !

Le fou écarta ses cheveux.

— Je suis Bannière ! dit-il.

— Comment ! le petit novice des jésuites ?

— Oui.

— Bannière qui a joué Hérode ?

— Oui.

— L'amant de mademoiselle de Clèves ?

— Oui ! oh ! oui ! s'écria Bannière avec un affreux désespoir. Oh ! oui ! je l'étais !

Et il se tordait convulsivement les mains en éclatant en sanglots.

— Mon ami, cria Champmeslé au gardien, ouvrez-moi vite la loge de ce pauvre jeune homme, je vous prie ?

— Mais, monsieur l'abbé, il vous battra.

— Oh ! non ! non ! monsieur l'abbé sait bien que non,



dit Bannière avec toutes les caressc
voix.

— Mais ouvrez donc? dit Champr

— Oui, oui, ouvrez, pria Banniè
l'abbé, mon ami ; et vous, monsieu
rez, vous verrez, comme je vous ai

— Oui, il vous aimera comme mc
c'est-à-dire qu'il vous mangera.

— C'est mon affaire, dit Champm

— Vous l'ordonnez, monsieur l'al

— Oui.

— Vous déclarerez que c'est vous
vous ouvre la porte de sa loge?

— Je le déclarerai ; mais ouvrez.

— Je dois vous obéir, et je vous
ment, mais si vous m'en croyez, pr

Et il ouvrit, mais non pas sans a
meslé à chaque tour que la clef fais

Champmeslé se précipita dans la l
une suprême douceur :

— Oh! dit-il, si je n'avais pas pe
je n'avais pas peur de vous salir, al
de Champmeslé, comme je vous em

Le digne aumônier se jeta dans l
fut un spectacle que bien des curi
prix.

— Asseyez-vous sur mon escabeau
meslé, dit Bannière, asseyez-vous, et
causons, causons ; j'ai tant de choses

— Oui, dit Champmeslé avec un so
sons ; mais causons raisonnablement.

— Eh! mais, dit Bannière, croyez
sois pas raisonnable?

— Prenez garde! fit le gardien,
prend.

Champmeslé regarda tout autour d
Bannière avec un léger mouvement
dire :

— Hélas! si vous étiez raisonnable,

— Je vous comprends, dit tristeme

et c'est tout simple, car vous êtes prévenu contre moi; mais, en m'écoutant, vous verrez bien si je suis fou.

— Eh bien! alors, si vous n'êtes pas fou, dit Champmeslé, racontez-moi par quel étrange enchaînement de circonstances vous êtes à Charenton.

— Éloignez cet homme.

Champmeslé fit sans hésitation un signe au gardien, qui s'éloigna hors de la portée de la voix.

Alors Bannière lui raconta sa douloureuse histoire, depuis cette soirée où il avait pris sa place et joué Hérode.

Il raconta sa fuite avec Olympe délaissée par le comte de Mailly, leur séjour à Lyon, et son arrestation dans cette ville, à la requête des jésuites dont il avait déserté la maison. Puis il poussa le récit des aventures qui suivirent sa désertion jusqu'au jour où il avait été arrêté sous le vestibule de la Comédie-Française; et tout cela avec tant de netteté, de pathétique et de mesure, que l'abbé s'écria, lorsqu'il eut accentué son dernier mot :

— Cet homme-là n'est pas plus fou que moi!

— Oh! n'est-ce pas, monsieur de Champmeslé, s'écria Bannière, n'est-ce pas que je ne suis point fou?

— J'en jurerais! j'en répondrais!

— Bon! dit Bannière, Dieu m'envoie ce que je lui demande depuis que je suis ici : un homme impartial qui m'écoute et me juge. Or, je ne demandais à Dieu qu'un étranger, et voilà que Dieu m'envoie un ami.

— Oh! oui, mon cher Bannière, un véritable ami.

— Mais, à votre tour, demanda Bannière, comment êtes-vous ici, et sous cet habit?

— La vocation, mon cher monsieur.

— Oh! mon Dieu! oui, une vocation inverse de la mienne, dit en souriant avec mélancolie le pauvre Bannière.

— Précisément. Comme vous avez pris ma place et mon costume au théâtre, j'ai pris votre place et votre costume au couvent.

— Au couvent que je quittais?

— Au couvent que vous quittiez, et je suis devenu le favori du révérend père proviseur.

— Ah! ici, mon cher monsieur, dit Bannière, c'est tout le contraire de moi.

— Et comme je ne demandais qu'à quitter le théâtre, comme ma renonciation à cet art maudit était un grand triomphe pour la religion, on m'a instruit, on m'a reçu, on m'a poussé, enfin on m'a placé.

— Hélas! triste poste, mon cher abbé!

— Oui, vous avez raison, je le sais, il est regardé comme le plus triste de tous; personne n'en voulait, je l'ai sollicité, moi, et obtenu.

— Si je n'étais moins heureux, je vous dirais : Vous avez bien tort, mon cher abbé.

— J'avais tant à expier, mon frère! dit avec componction Champmeslé; j'étais damné plus qu'aux trois quarts.

— Diable! à ce compte, dit Bannière avec un triste sourire, je serai donc damné tout à fait, moi?

— Hé! hé! fit Champmeslé.

— Mais, continua Bannière en levant les yeux au ciel, j'espère mieux de Dieu; il m'a trop fait souffrir en cette vie pour continuer après ma mort.

— Ne vous plaignez pas de Dieu, mon cher frère, dit Champmeslé, heureux de commencer une prédication.

— Je ne m'en plains plus depuis que je vous ai retrouvé, cher abbé, dit doucement Bannière.

— Dieu vous éprouve, mon fils.

— Cruellement.

— C'est que Dieu a son but.

— Et dans quel but voulez-vous donc que Dieu fasse souffrir un pauvre diable comme moi?

— Il veut que vous oubliiez un amour coupable.

— Quel amour?

— L'amour que vous avez pour Olympe de Clèves.

— L'amour que j'ai pour Olympe? Vous appelez mon amour pour Olympe un amour coupable! Moi oublier cet amour! Dussé-je passer pour fou toute ma vie; dussé-je être prisonnier pour toujours, être battu, fouetté, torturé, comme on bat, fouette et torture les malheureux dont j'entends les cris, jamais, jamais je ne renoncerai à mon amour pour Olympe; plutôt la mort! plutôt la damnation!

— La, la! mon frère, dit Champmeslé, vous vous égarez; on va dire que vous êtes fou.

— C'est vrai, fit tristement Bannière, mais que voulez-vous, monsieur, j'aime tant cette femme, que rien au monde ne me la fera oublier.

— Pas même Dieu?

— Pas même elle.

— Mais cependant vos malheurs, mon cher Bannière, il me semble que c'est à elle que vous les devez.

— Oui, sans doute, c'est à elle que je les dois; oui, elle m'a trahi, elle m'a oublié; oui, peut-être, pour se débarrasser de moi, est-ce elle qui a sollicité ma prison; eh bien! cette femme, telle qu'elle est, je la bénis; telle qu'elle est, je l'aime! Oh! si seulement, vous, qui l'avez connue, vous pouviez me donner de ses nouvelles!

— J'arrive de Lyon, répondit Champmeslé.

— Et puis, continua Bannière avec un soupir, comme si une dernière espérance lui échappait, et puis vous avez rompu avec le théâtre.

— Oh! mon Dieu! oui, et cependant j'y ai des connaissances que je cultive, pour essayer de les ramener à Dieu.

— Vous aurez du mal, dit Bannière en secouant la tête.

— Tous ne seront pas amoureux d'Olympe, j'espère; et puis, ajouta Champmeslé en se rapprochant de Bannière comme pour lui confier un secret, j'ai mon plan.

— Lequel? demanda Bannière.

— Je les prendrai par l'intérêt mondain pour les conduire insensiblement au ciel.

— Ah! fit Bannière étonné.

— Voici ce que je ferai, répondit Champmeslé, heureux de pouvoir, si nouveau qu'il fût dans les ordres, exposer une théorie de salut. J'ai pour ami, j'ose le dire, quoique cet ami soit duc et pair, j'ai monsieur le duc de Pecquigny, gentilhomme de la chambre, qui a pleine autorité sur les comédiens.

— Oh! que voilà une belle connaissance, mon cher abbé, un homme qui peut faire débuter, un homme qui fait signer les engagemens, un homme qui distribue les rôles! Oh! je le répète, la belle connaissance que vous avez là! Êtes-vous heureux!

— Prenez garde, dit Champmeslé en souriant, je vais vous appeler fou.

— Continuez, continuez.

— Où en étais-je?

— Vous disiez que vous prendriez les comédiens par des intérêts mondains pour les ramener à Dieu.

— C'est cela.

— Je comprends. Vous leur ferez donner de beaux rôles, et, par reconnaissance, ils se feront dévots. Eh bien! je vous l'avoue, je n'aime pas ce calcul-là, et, bien plus, je n'y compte guère.

— Mais écoutez-moi donc, parleur éternel! reprit Champmeslé profitant de la première halte que faisait la langue de Bannière pour prendre son tour et placer son moyen. Non, ce n'est point là mon plan : je connais trop les comédiens pour cela; leur donner des rôles, ah! bien oui; au contraire, je les dégoûterai de ceux qu'ils ont, je les leur ferai ôter, je leur rendrai le théâtre un lieu de supplice, et, quand ils seront bien las, je prierai mon ami le duc de Pecquigny de leur faire une petite pension dans quelque bonne sainte maison religieuse.

— Ah! bon! voilà une idée! s'écria Bannière, oubliant sa propre situation pour se faire l'avocat de ceux que Champmeslé persécutait en pensée. Où, peste! prenez-vous donc des idées comme celles-là, mon cher abbé? Comment! vous feriez un pareil chagrin à ceux auxquels vous vous intéressez! Diantre soit de vos protections, à vous! j'aimerais mieux votre inimitié.

— Ingrat! s'écria Champmeslé.

— Ainsi, par exemple, continua Bannière, revenant par un détour à la pensée d'espérance qui ne l'avait pas abandonné depuis qu'il avait retrouvé Champmeslé; ainsi, n'est-ce pas, vous êtes bien convaincu que je ne suis pas fou? Car maintenant que j'ai pris sur moi de causer une demi-heure avec vous, sans même vous parler de moi, vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas, que je ne suis pas fou?

— J'en suis convaincu, dit Champmeslé.

— Ainsi, continua Bannière, avec vos idées de salut, dans votre désir de faire quitter à tout le monde le théâtre, comme vous l'avez quitté, vous aimeriez mieux me voir détenu injustement ici que de me voir rentrer au théâtre?

— Ma foi! j'oserai presque dire que oui! s'écria Champmeslé.

— Vous parlez sérieusement? s'écria Bannière.

— Mais oui.

— Ah! prenez garde, dit le prisonnier avec un regard et un accent qui eussent mis en déroute le directeur et le gardien, et fait reculer le fameux Martin lui-même. Prenez garde; ici habite le désespoir, et le désespoir conseille mal, monsieur de Champmeslé! Ici, derrière ces barreaux, on meurt à chaque instant du jour; de sorte que quelqu'un qui saurait y rester éternellement, comme j'y reste, moi, depuis deux semaines, ce quelqu'un-là aurait de l'économie à s'y briser d'un seul coup la tête sur les dalles de pierre.

Et Bannière fit un mouvement sinistre.

Champmeslé se précipita sur lui et le prit dans ses bras avec une effusion de tendresse réelle.

— Votre salut! mon frère, s'écria-t-il.

— Oh! ne me parlez pas de mon salut! dit Bannière avec exaltation; mon salut est mon amour!

— Mais cette femme vous a trompé, mon ami; elle a passé de vos bras dans ceux d'un autre!

— Eh! n'avait-elle point passé des bras de cet autre dans les miens?

— Mon frère! mon frère!

— Que me voulez-vous?

— Je veux vous dire que ce sont là des espérances folles, des raisonnemens de sophiste.

— C'est tout ce que vous voudrez, monsieur l'abbé, mais c'est ainsi.

— Allons, dit Champmeslé, je commence à comprendre que l'on vous ait fait déclarer fou.

— Et convaincu que je ne le suis pas, répondit Bannière, vous contribueriez par votre inimitié à me faire souffrir ici tous les tourmens réservés à la folie! Ce serait peu chrétien, cela, prenez garde, monsieur Champmeslé, mon camarade au théâtre d'Avignon, mon remplaçant au couvent des jésuites!

— Allons, allons, ne nous fâchons pas! répondit le bon abbé, sensible à ce reproche. Hélas! je suis faible, et en me

parlant ainsi au nom de l'humanité,
idées de ce monde pervers; je me ser

— Oh! si vous ne l'étiez pas, s'écri
riez donc de pierre; car enfin, vous
que vous êtes là, depuis que je vous a
effort violent sur moi-même.

— Lequel?

— Ah çà! croyez-vous donc que j'
pensée que le désir de sortir d'ici? q
la bouche que cette prière? Vous alle
pas?

— Et comment voulez-vous que je
enfant?

— Enfin, dites-moi, maintenant qu
blement causé avec vous, bien nettem
vos questions, vous êtes bien sûr qu
ment?

— Dame! il me semble que oui.

— Eh bien! voilà tout ce que je
d'ici, allez faire une visite au lieuten
chez les juges qui m'ont condamné;
leur, jurez-leur que je suis raisonnab
été fou, et ils me feront sortir.

— Je le ferai.

— Quand?

— Dès aujourd'hui.

— Bon!

— C'est un devoir pour moi, et je m

— Merci.

— Mais j'ai bien peur...

Champmeslé s'arrêta.

— De quoi avez-vous peur?

— J'ai bien peur que cela ne chang

— A quoi?

— A votre situation.

— Comment! la déclaration faite pa
tre état, la déclaration positive, formel
fou, ne changera rien à la situation
retient comme prisonnier parce qu'il

Champmeslé regarda avec attention autour de lui, et s'approchant de Bannière :

— Mais, dit-il, êtes-vous sûr que vous soyez enfermé ici parce que vous êtes fou ?

— Parbleu ! et pourquoi voulez-vous donc qu'on m'y enferme ?

— Mais, dame ! pour quelque faute, pour quelque crime peut-être.

— Mon cher abbé, dit Bannière, j'ai probablement commis bon nombre de fautes ; mais, pour des crimes, j'espère que Dieu ne m'a jamais abandonné à ce point-là.

— Mon ami, tous les jours on commet un crime sans être pour cela un bien grand criminel. Voyez Horace tuant sa sœur par patriotisme : c'est un fort beau crime. Voyez Orosmane tuant Zaïre par jalousie : c'est un crime fort excusable.

— Je n'ai tué personne, Dieu merci ! mon cher abbé, ni par jalousie ni par patriotisme. D'ailleurs, ce n'est point à Charenton que l'on met les meurtriers.

— C'est ce qui vous trompe.

— Comment cela ?

— Votre voisin, par exemple ; tenez, pas plus loin que de ce côté-ci à l'autre de la cloison.

— Eh bien ?

— Eh bien ! votre voisin n'est pas plus fou que vous.

— Que me dites-vous là ?

— La vérité. Et cependant je me garderai bien d'aller déclarer qu'il n'est pas fou.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est un infâme meurtrier, qui a tué une pauvre fille qui n'était coupable que d'une honnête action.

Bannière tressaillit.

— Eh ! que me dites-vous là ? s'écria-t-il ; mon voisin ! mon voisin ! Est-ce que par hasard...

— Quoi ?

— Mon Dieu ! plus d'une fois il m'a semblé reconnaître sa voix pour l'avoir déjà entendue.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Il n'est pas Français.

— Il est Sarde ?
— Comment savez-vous cela ?
— Il est marquis ?
— Oui.
— Et il s'appelle ?
— Mon frère, son nom est un sec
— Secret que je vais vous dire,
Il s'appelle le marquis de la Torra.
— Oui.
— Et vous dites qu'il a tué ?
— Oui.
— Qui cela ?
— Une femme.
— Une femme qu'il aimait ?
— Il paraît qu'il l'aimait, puisqu'
que pour deux raisons, parce que
que l'on aime.
— Et cette femme s'appelait ?
— Cette femme s'appelait Marion,
— Marion ! s'écria-t-il.
Puis, faisant un effort sur lui-mê
— Et sait-on pourquoi il a tué cet
manda Bannière.
— Mais parce qu'elle avait tiré de
garçon qui est parti avec elle, pui
sans défense ; alors ce malheureux,
contré la pauvre fille, et l'a frappée d
dans le cœur.
— Le malheureux, le misérable, c
nière se jetant sur la dalle de sa log
sespéré.
— Comment cela ? fit Champmeslé
— Pauvre Marion, pauvre fille ! cri
qui l'ai tuée ! Pardon, Marion, pardo
Champmeslé saisit Bannière dans
— Modérez-vous, dit-il ; prenez
c'est un accès qui vous reprend.
— Oh ! mon père, mon père ! hurla
nière, j'avais tort quand je vous disa

mis que des fautes ; j'ai commis un crime, le plus grand, le pire des crimes : j'ai assassiné !

— Calmez-vous.

— Je mérite la mort, mon père ! livrez-moi aux juges, conduisez-moi au bourreau ! c'est moi, c'est moi qui ai assassiné Marion. ·

Mais à ces mots, qu'il hurla dans le paroxysme du désespoir, un grand bruit de chaînes accompagné d'un rugissement sourd retentit dans le cabanon voisin.

— Qui donc, s'écria la Torra en ébranlant les cloisons et les portes ; qui donc parle de Marion, qui donc dit : J'ai assassiné Marion ?

— Moi, moi, misérable ! hurla Bannière. Mon épée, mon épée ! qu'on me rende mon épée ! Tu m'as échappé une fois, mais tu ne m'échapperas point deux !

Et il se mit à frapper de son côté contre la cloison, comme la Torra frappait du sien.

Épouvanté par l'invasion de cette tempête inattendue, Champmeslé rappela le gardien redevenu attentif à la vue de cette double fureur, et s'élança hors du cabanon, en se disant à lui-même que Bannière avait sa folie, que cette folie était une folie furieuse, et qu'à moins d'être plus fou que lui, il ne fallait point songer à le rappeler à la raison.

Et tandis que le malheureux, dans l'espérance d'étrangler le marquis de la Torra, frappait des pieds et des poings contre sa cloison, en proie qu'il était à un horrible remords, le gardien disait tout bas à l'oreille de Champmeslé :

— Hein ? qu'en dites-vous ? Avouez qu'un instant vous l'avez cru sage.

LXXV

MIEUX VAUX JAMAIS QUE TARD.

Tandis que l'abbé s'enfuyait moins effrayé que désappointé, lui qui espérait exercer la charité sur un sujet digne de sympathie ;

Tandis que Bannière, plongé dans une douleur réelle, gisait la tête dans ses mains, abîmé dans cette idée terri-

ble qu'il était cause de la mort d'une pauvre créature innocente qui l'avait aimé ;

Tandis que la Torra, entré en fureur au nom de Marion, et peut-être d'ailleurs ayant cru connaître la voix de Bannière, comme Bannière avait cru reconnaître la sienne, essayait d'effondrer la cloison qui le séparait de son voisin :

La grille de la cour s'ouvrit pour donner passage à des visiteurs qui montraient au gardien leur permission signée du ministre.

Ces deux visiteurs étaient une jeune et belle femme vêtue d'une robe grise et d'un mantelet rose, et un gentilhomme de très grande mine.

Tous deux se mirent à faire l'inspection des loges comme avait fait l'abbé de Champmeslé deux heures auparavant.

Le gentilhomme allait, venait, sautillait sur les traces de la dame à la robe grise et au mantelet rose, accablant de questions le directeur, qui très civil et très patient, vu sans doute la qualité de celui qui l'interrogeait, devançait de lui-même les interrogations.

— Madame désirerait voir des folles, avait dit le gentilhomme en entrant.

— En voici, madame, avait répondu le directeur, là-bas, à gauche ; mais j'ai l'honneur de vous prévenir qu'elles ne sont point ragoûtantes.

— Sont-ce des folles d'amour ? demanda la dame d'une voix si douce et si harmonieuse que l'on eût dit un chant.

— Je ne crois pas, répondit le directeur.

— Ah diable ! fit le jeune seigneur, je vous croyais mieux approvisionné que cela.

— Croyez que je suis au désespoir, monsieur le duc.

— Dame ! arrangez-vous comme vous pourrez, cela ne nous regarde pas ; vous tenez des fous, vous devez en avoir de toutes les espèces.

— Cependant...

— Madame a besoin de folles d'amour, il lui en faut montrer.

— Ordre du roi, n'est-ce pas, monsieur le duc? dit la jeune femme en souriant à son compagnon.

— Madame, répondit le directeur, croyez à tous mes

regrets, mais nous n'avons dans cette section qu'un seul fou d'amour.

— Un fou ! Ah ! peut-être mieux vaut encore un fou qu'une folle, dit la dame. Montrez-nous-le, voyons.

— Numéro 7, madame.

— Mais peut-on s'approcher ? demanda la dame, qui, grâce à un coup d'œil furtif jeté entre les branches de son éventail, avait remarqué l'état hideux de la plupart des fous et des folles de ces loges.

— Il est vêtu, répliqua le directeur. et s'il n'est pas beau, du moins n'est-il pas révoltant à voir ; seulement il est méchant.

— Oh ! si méchant qu'il soit, dit la dame, il ne me mordra point à travers ses barreaux.

— C'est égal, c'est égal, fit le gentilhomme, prenez garde, Olympe, car s'il fallait qu'un malheur vous arrivât, s'il fallait qu'une égratignure s'imprimât sur ce charmant visage, je connais quelqu'un qui ne me le pardonnerait pas.

— Oh ! ne me parlez pas de ce quelqu'un, dit la dame ; vous êtes déjà, ce me semble, assez coupable d'être venu m'attendre ici à la porte, et de vous être fait mon compagnon, malgré les conditions arrêtées entre nous.

— Belle Olympe, je m'avoue coupable et je m'humilie.

— Approchons toujours, hein ?

En effet, toute cette conversation avait eu lieu à quinze pas à peu près de la loge désignée.

Olympe s'approcha.

On voyait sur son beau visage, au fur et à mesure qu'elle approchait, l'expression douloureuse que produit sur tout être doué d'esprit la vue du plus affligeant des malheurs de l'humanité.

Olympe de Clèves, car c'était bien elle, vint se placer devant le cabanon, et, à voix basse, avec cette sorte de timidité religieuse qui saisit tous les nobles cœurs en face des grands aspects de la nature riante ou souffrante :

— C'est là un fou d'amour ? demanda-t-elle si bas qu'à peine le directeur put entendre sa question.

— Oui, madame.

Bannière cachait sa tête du côté du mur; il était insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

La terrible révélation que venait de lui faire Champmeslé avait achevé de briser cette nature nerveuse et délicate.

Après le grand fracas de l'explosion, le silence était venu.

Après le tonnerre, les larmes.

Bannière, enseveli dans ses deux bras, dont il se bouchait les oreilles, et la face voilée, pleurait à sanglots.

— Mon Dieu! on dirait qu'il pleure, dit Olympe avançant la tête avec curiosité.

Et, toujours soumise à la même impression, plus elle s'approchait du malheureux fou, plus elle parlait à voix basse.

— Oh! cela lui arrive souvent, madame, répondit le gardien, qui avait entendu la question.

— Souvent! reprit Olympe: pauvre homme!

— Tous les fous pleurent ou rient beaucoup, dit le directeur, qui s'était informé près du gardien de la question de la belle dame, et qui galamment s'empressait d'y répondre.

— On m'avait assuré le contraire, dit Olympe.

— J'ignore si c'est un état normal, madame, mais c'est au moins l'état de celui-ci.

— Il souffre donc?

— Les fous rient sans être heureux, et pleurent sans souffrir; du reste, je vais vous consoler celui-là.

— Ah! voyons.

Le directeur s'approcha.

Les deux visiteurs demeurèrent un peu en arrière.

— Holà! dit le directeur; voyons, mon camarade, il ne faut pas pleurer ainsi.

Bannière ne répondit pas; seulement, il continua de pleurer, absolument comme s'il n'avait point entendu.

Le directeur continua:

— Tournez-vous un peu, que diable! Voilà une belle dame qui veut vous voir.

— Oh! monsieur! fit tout bas Olympe... monsieur!

Mais sans comprendre cette exclamation ni le sentiment de pudeur qui l'avait dictée :

— Eh ! numéro 7, continua le directeur, voyez un peu cette dame qui vient vous voir : c'est Julie, votre chère Julie, votre petite Julie.

Bannière ne bougea point.

— Qu'est-ce que cette Julie ? demanda Olympe.

— Oh ! qui sait ? répondit le directeur, sa maîtresse, sans doute.

— Qui vous fait supposer cela ?

— Dame, quand on l'a arrêté, il répétait sans cesse : « Lâchez-moi ! Je veux arriver avant que Julie se déshabille. Julie ! oh ! Julie ! »

— Pauvre garçon !

Bannière ne remuait pas plus qu'une borne.

— Oh ! si je savais tous les vers qu'il récite, dit le directeur, et dans lesquels revient toujours ce nom de Julie !

— Oui, mais vous ne les savez pas, ni moi non plus, dit Pecquigny.

— Non.

— Diable soit de l'entêté ! Madame voulait voir sa figure et entendre sa voix.

— Est-il jeune ? demanda Olympe.

— Oh ! oui, madame, vingt-six ou vingt-sept ans, à peu près.

—Vingt-six ou vingt-sept ans, répéta tristement Olympe. Et de quelle condition était-il ?

— Mais dans une bonne condition, à ce qu'il paraît. Les gens qui l'ont arrêté prétendaient lui avoir vu au doigt une bague qui valait bien une centaine de pistoles.

— Et cette bague, la lui a-t-on laissée ?

— Elle a disparu.

— Et où l'a-t-on arrêté ?

— Sous le vestibule de la Comédie-Française, où il voulait entrer sans payer.

— Il y a longtemps de cela ?

— Une quinzaine de jours. C'était à propos des débuts d'une nouvelle comédienne très célèbre, à ce qu'il paraît.

— Qu'en dites-vous, Olympe ? dit Pecquigny. Si c'était pour vous que ce garçon fût fou d'amour ?

— Est-ce que je m'appelle Julie,

Puis, se retournant vers le direct
çait à prendre un véritable intérêt à

— Et quel est son aspect? dit-elle

— Il n'est pas trop laid, dit le di
veut le voir...

— Mais il n'est pas possible de dis
l'attitude où le voilà, fit le duc.

— Oh! qu'à cela ne tienne, je v
d'attitude.

Puis se retournant :

— Holà, gardien! passez-moi la p

Le gardien, impassible, habitué
passa immédiatement au directeur
emmanchée dans un grand bâton.

— Qu'allez-vous faire de cela? d
un certain effroi.

— Je vais le piquer, répondit tra
teur.

— Cela lui fera mal, monsieur.

— Je l'espère, madame, et comme
se retournera.

— C'est affreux! dit Olympe en cac
ses deux mains. Oh! je ne veux pas! j

Et elle murmurait ces paroles en
duc hors de cet endroit maudit.

— Mais, dit tranquillement Pecqu
dant la seule façon de vous faire voir
tête, pourquoi refuseriez-vous?

Pendant ce temps, le directeur avai

Bannière ne sourcilla point.

Le directeur piqua de nouveau.

Même silence et même immobilité.

L'âme ne vivait plus dans ce corps :
vant que le désespoir,

— Mon Dieu! assez! assez donc!
voyez bien qu'il ne veut pas se retourn

— Oh! madame, ne vous inquiéte
pondit le directeur; j'en ai ici que l'c
fer rouge sans interrompre leur sourir

Et il repiqua de plus belle.

— Assez! vous dis-je, cria Olympe; assez, monsieur! je ne veux pas que l'on fasse souffrir ce malheureux; s'il s'obstine à demeurer caché, qu'il reste caché. Maudite soit la curiosité qui coûterait une souffrance à un pauvre fou d'amour!

A ces mots d'Olympe, les seuls qu'elle eût prononcés d'une voix assez haute pour que le fou les entendît, le fou, le mort, l'insensible, se réveilla, leva la tête, écarta ses longs cheveux, et promena autour de lui un regard froid et surpris comme celui du tigre en cage.

Lorsque ses yeux rencontrèrent Olympe, l'éclair s'y alluma, il bondit, empoigna les barreaux avec un cri terrible, le plus terrible de tous les cris qui eussent jamais retenti dans cet enfer.

Sa bouche s'ouvrit pour laisser échapper un nom, et demeura ouverte, crispée, desséchée, sans que la pensée trop vigoureuse, trop abondante, y pût passer avec une seule parole.

Puis il retomba foudroyé de toute sa hauteur, tandis qu'Olympe éperdue, haletante, suspendue à ce mouvement, à ce cri, à cette angoisse, tandis qu'Olympe, qui dans ce fou venait de reconnaître Bannière, reculait jusqu'au milieu de la cour.

Bannière alla mesurer les dalles, sur lesquelles son corps inerte retentit comme un cadavre.

— Hein! voyez-vous, dit à Pecquigny le directeur triomphant, voyez-vous comme je l'ai forcé de montrer son visage à madame!

— Mais pourquoi s'est-il évanoui ainsi? dit le duc.

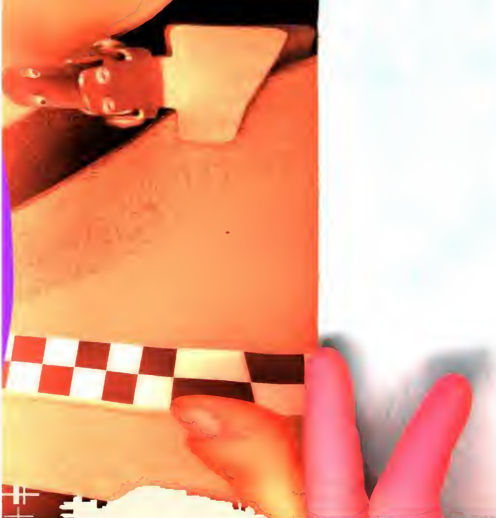
— Ah! demandez aux fous la raison de ce qu'ils font. S'ils vous la donnaient, vous comprenez bien qu'ils ne seraient plus fous; et puis, ajouta-t-il, c'est un fou d'amour, et madame est si belle!

— Duc! duc! criait Olympe, au nom du ciel! venez, venez!

Et, entraînant Pecquigny, elle sortit de ce lieu de désolation, murmurant une douloureuse prière.

Arrivée chez elle, on fut forcé de la mettre au lit.

Toute la nuit elle eut le délire.



Ce délire ne se calma que le lendema
ayant pris une résolution, elle eût donn
fit avancer une voiture de place.

Elle monta dedans, et tout ce que
c'est qu'elle donna au cocher l'ordre d
ministre de Paris.

Ce que l'on appelait le ministre d
dait à ce que nous appelons aujourd'
l'intérieur.

LXXVI

OU BANNIÈRE PROUVE A L'ABBÉ QU'IL N QU'IL EN A L'AIR.

Sans doute, de son côté, le pauvre I
une résolution, car, le lendemain, ve
matin, il était aussi calme et aussi rais
venons de le voir convulsif et agité.

Il avait même essayé, autant que la
possible, de faire un peu de toilette.

Non point qu'il espérât revoir Olymp
nité ne l'avait pas bercé un instant ; m
maîtresse, il comptait revoir l'ami ; à
Champmeslé.

De son côté, l'abbé était rentré chez l
avoir cru un instant que son protégé
des fous de Charenton, il commençait à
fût le plus insensé.

Il passa la nuit à rêver à cette étr
amenait Bannière à Charenton comme
meslé comme abbé.

Au milieu de tous ces rêves, il s'étai
raisonnemens. Demander un adouci
homme incorrigible, c'était, dès le d
perdre son crédit.

L'abbé tenait à débuter en homme d'
bon chrétien.

Il voulait utiliser ses forces, et ne jamais compromettre sa recommandation.

C'était là le point principal de la théorie des jésuites; dès son ordination on lui avait prescrit de s'y conformer.

Cependant Champmeslé se sentait bon apôtre avant d'être bon jésuite. Il prit donc en lui-même cette résolution que, s'il restait seulement à Bannière une lueur de raison, il ferait, lui, de cette lueur un incendie.

Il faut dire que Bannière, bien calme, bien reposé, bien résolu, l'y aida singulièrement.

En effet, dès que Bannière aperçut l'abbé :

— Ah! cher abbé! s'écria-t-il; ah! monsieur de Champmeslé! vous voilà; venez vite, et pardonnez-moi de vous avoir fait si grand'peur hier.

— Le fait est, mon cher Bannière... dit l'abbé.

— Oui, que vous m'avez quitté me croyant fou, interrompit Bannière.

— Moi qui étais si bien disposé pour vous, mon cher enfant!

— Oh! soyez tranquille, dit Bannière, cette bonne disposition, je suis résolu de la reconquérir.

L'abbé ouvrit de grands yeux.

— Oui, continua Bannière, vous doutez parce que vous m'avez vu entrer dans une espèce d'accès de folie.

— Une espèce d'accès de folie! dit Champmeslé; vous êtes bien bon : il me semble que vous êtes bien entré dans un accès de folie réel.

— Eh bien! voilà où vous vous trompez, cher abbé; ce que vous avez pris pour de la folie, c'était du remords.

— Du remords! vous? On n'a des remords, mon fils, que lorsqu'on a commis des crimes, et, vous me l'aviez dit hier un instant auparavant, Dieu a permis que vous n'ayez à vous reprocher que des fautes.

— Hélas! mon père, dit Bannière en levant les yeux au ciel, on a souvent commis un crime sans s'en douter.

— Alors on n'est point coupable.

— Mon cher abbé, il n'y a que vous qui puissiez fixer mes doutes là-dessus; mais, en tout cas, criminel ou non, l'abbé, je veux faire une bonne fin.



— Ah ! à la bonne heure ! dit Chan
est parler.

— Dans tous les cas, je ne rentrerai

— Vraiment ! s'écria Champmeslé ra;

— Je ne reverrai pas Olympe.

— Votre parole ?

— A quoi bon la revoir, dit Bannié
m'aime plus ?

— Comment savez-vous cela ?

— Je l'ai revue.

— Quand ?

— Hier.

— En rêve ?

— Non pas, en réalité.

— Bon ! voilà votre folie qui vous repr

— Ne craignez rien ; et si vous croyez
demandez au gardien s'il n'est pas venu
pour me voir.

— En effet, comme je sortais de l'ét
femme y entrait.

— Une robe grise ?

— Oui.

— Avec un mantelet rose ?

— Je crois que oui.

— Comment ! vous croyez que oui ?

— Sans doute ; en voyant une femme
yeux.

— C'est fâcheux, car vous l'eussiez recon

— Elle n'était pas seule, hasarda timide
meslé.

— Oui, je sais bien : elle avait un gran
au bras. Eh bien ! cette femme, c'était Olym

— Et cette visite ?

— Cette visite, l'abbé, m'a rendu le plus m
hommes.

— Pourquoi cela ?

— Parce que cette visite m'a été une
cruauté de son cœur.

— Elle savait donc que vous étiez là ?

— Elle l'ignorait, à ce qu'il paraît, du moin

— Et elle a passé devant vous sans vous reconnaître?

— Elle m'a reconnu, au contraire.

— Vraiment! Et que vous a-t-elle dit?

— Rien. Je me suis évanoui, et elle a disparu de peur de se compromettre.

L'abbé secoua la tête.

— Ah! dit-il, si ce que vous dites là est vrai...

— L'exacte vérité, l'abbé.

— Ce n'est pas beau, et l'on a bien raison de dire que la femme est la perdition de l'homme.

— Ainsi, vous trouvez cela vilain, n'est-ce pas?

— C'est hideux!

— A la bonne heure!

— Alors vous êtes guéri!

— Complétement.

— Vous me l'assurez?

— Je vous le jure!

— Quelle preuve me donnerez-vous de votre guérison?

— Oh! monsieur l'abbé, rappelez-vous que Jésus a reproché à saint Thomas son incrédulité.

— Jésus était Jésus, et vous n'êtes que Bannière.

— Hélas! dit le pauvre jeune homme, j'ai été, moi aussi, mis sur une croix bien dure, couronné d'une couronne d'épines bien aiguës.

— N'importe! pour moi-même, je serais heureux que vous me rassuriez contre les rechutes.

— Regardez-moi, voyez ma froideur, touchez ma main, palpez mon cœur : plus de pouls, plus de battement, tout est mort, excepté pour le repentir et la religion.

— Eh bien! mon ami, dit Champmeslé, vous voilà tel que je vous désirais. Ainsi, vous n'éprouvez plus rien pour cette femme?

— Plus rien.

— Plus d'aspiration vers cette malheureuse vie de théâtre qui est la voie où se perdent le plus d'âmes?

— C'est-à-dire que pour m'y faire rentrer, au théâtre, il faudrait maintenant un ordre du roi.

— Bon! de mieux en mieux!

— Et même je vais vous en donner encore une preuve.

— Laquelle?



— Oh ! mais une vraie preuve, celle-là
— Voyons.

Bannière tira de sa poche, de la doubl de sa peau, on ne sait d'où, une bague m gnifique que Champmeslé poussa une surprise.

C'était la bague que monsieur de Mailly Olympe, que lui avait vendue, que d'Hoira et donnée à la Catalane, et qu'enfin il ava arrachée du doigt de la Catalane en lui jet poignée d'or.

— Et d'où vous vient un pareil joyau, mo Champmeslé.

— D'elle.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est le talisman qui me re m'en sépare.

— Vous vous en séparez ?

— Oui ; et la preuve, c'est que je vais vou la garder.

— De vous garder cette bague?

— Sans doute ; seulement vous la gar doigt, de peur qu'elle ne se perde.

— Un pauvre abbé ne peut porter une par son doigt.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un bijou de plus d pistoles.

— Vous direz que c'est un dépôt.

— Mais cependant...

— Je vous en prie, mon petit abbé, je vous

— Allons, dit l'abbé, puisque vous le voule

Et il se laissa passer la bague au doigt.

— Là ! maintenant, cher abbé, dit Bannière me laisser me recueillir, n'est-ce pas ?

— Pourquoi faire ?

— Pour me préparer à une confession génér

— Vous voulez vous confesser ! s'écria C transporté.

— Je le veux.

— Et quand cela ?

— Le plus tôt possible.

— Tout de suite, alors.

— Non, ce soir ; il ne me faut pas moins que douze heures pour me préparer.

— Mais, le soir, il n'est pas d'habitude que l'on visite les fous.

— D'abord, je ne suis pas un fou.

— C'est vrai.

— Et puis, vous, en votre qualité d'aumônier...

— Je demanderai.

— Donc, mon cher abbé, à ce soir.

— D'ici là, avez-vous quelque recommandation à me faire ?

— Ah ! oui, à propos de mon pain : on me donne toujours trop de croûte et pas assez de mie.

— Je vous enverrai de mon pain à moi.

— Vous demeurez donc dans la maison ?

— Oui.

— Merci. Je compte sur votre promesse.

— Soyez tranquille.

— Le pain dans la journée.

— Le pain tout de suite.

— Et vous ?

— Et moi ce soir.

— Allons, je vois que tout espoir n'est pas perdu.

— Préparez-vous donc.

— Soyez tranquille.

— A ce soir ?

— A ce soir.

Dix minutes après la sortie de l'abbé du cabanon de Bannière, le gardien passait à travers les barreaux du prisonnier un beau pain blanc qu'il avait visiblement grande envie de garder pour lui.

Celui qui aurait vu Bannière faire son repas, et qui l'eût entendu se plaindre à l'abbé qu'on lui donnait trop de croûte et pas assez de mie, celui-là eût cherché vainement à harmonier les paroles du prisonnier avec ses actions, car du pain que lui avait envoyé Champmeslé, il mangea toute la croûte et ne garda que la mie.

Puis il tomba dans une rêverie si profonde, que quelqu'un qui eût connu ses dévotes intentions pour le soir eût pu croire qu'il faisait son examen de conscience.

La nuit vint; avec la nuit l'agitation de Bannière reprit: il allait des grilles de sa loge à la porte, regardant avec satisfaction la cour devenir de plus en plus solitaire. A huit heures les portes se fermèrent.

Une fois les portes fermées, il n'y avait plus qu'une ronde à minuit et une à six heures du matin.

Dix minutes après la porte de la cour fermée, celle de la loge de Bannière s'ouvrit, et Champmeslé entra.

L'escabeau de Bannière était tout préparé à l'angle le plus obscur de sa loge. Le prisonnier y conduisit Champmeslé et l'y fit asseoir.

Puis, se mettant à genoux devant lui, il commença sa confession.

Sa confession n'était autre chose que le récit circonstancié de sa fuite, la manière dont il avait rencontré le marquis, celle dont la partie de jeu s'était engagée; il raconta comment, ayant perdu, il fut averti par Marion qu'il avait été volé, comment il s'enfuit avec elle et comment ils se séparèrent; puis, lorsqu'il en vint à la mort de la pauvre enfant, il ne fut pas obligé de feindre, et pleura bien réellement.

Alors Champmeslé comprit pourquoi Bannière s'était si cruellement accusé d'être le meurtrier de Marion, puisqu'en réalité, sans l'avoir frappée, c'était lui qui lui avait donné la mort par la main de la Torra.

Au milieu de tout cela, cependant, Bannière était si peu coupable que Champmeslé n'hésita point à le consoler et même à lui donner l'absolution.

Mais, quoiqu'il eût reçu l'absolution, Bannière n'en voulut pas moins demeurer à genoux.

— Eh bien! maintenant, cher abbé, dit-il, tout à genoux, il ne nous reste plus qu'un point à établir.

— Lequel?

— C'est comment je vais sortir d'ici.

— Comment! sortir d'ici?

— Sans doute! je veux bien faire pénitence, mais pas dans une maison de fous; je veux bien gagner le ciel,

mais par un autre chemin que celui de Charenton. Charenton, je vous en préviens, mène tout droit, non pas au ciel, mais en enfer.

— Oui, j'en conviens, dit Champmeslé, la chose est dure, et mieux vaudrait être ailleurs qu'ici ; mais enfin, comment en sortir ?

— Ne pouvez-vous me signer un laissez-passer, mon bon abbé ?

— Impossible, mon cher enfant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne suis pas le directeur de la maison.

— Non, mais vous êtes l'aumônier.

— Un aumônier a charge d'âmes, voilà tout.

— Un aumônier se doit aux pénitens, mon cher abbé ; vous me savez malheureux, vous vous devez à moi.

— Jusqu'à certaines limites.

— Jusqu'aux limites du jardin.

Champmeslé fut si étonné qu'il fit un mouvement pour se lever, mais Bannière le maintint doucement sur son escabeau.

— Le jardin ! vous vous échapperiez ! mais, malheureux ! et les barreaux de votre cage, et les barreaux de votre porte ?

— Vous direz que ma folie se calme beaucoup, et que, pour qu'elle se calme tout à fait, il me faut la promenade.

— On me refusera.

— Alors vous m'ouvrirez ma cage.

— Est-ce que j'ai une clef de votre cage, moi ?

Bannière serra doucement et d'une façon suppliante Champmeslé.

— Non, dit-il, mais vous avez une lime.

— Une lime !

— Sans doute ! une lime, c'est bien mieux qu'une clef ; avec une clef, vous vous avouez mon complice ; avec une lime, je travaille seul.

— Mais vous savez, dit Champmeslé ébranlé déjà dans sa conviction, vous savez qu'après cette cour il y a un toit escarpé ?

— J'ai des mains.

— Vous savez qu'après ce toit il y a un second mur ?

— J'ai des pieds.
— Des factionnaires ?
— J'ai pieds et mains.
L'abbé secoua la tête.
Bannière, tant la nuit était sombre, devina plutôt qu'il ne vit ce mouvement.
— Écoutez, dit-il, vous êtes ou vous n'êtes pas mon ami.
— Ami, jusqu'à l'évasion.
— Alors, dit Bannière, je vais vous poser la question d'une façon plus précise.
L'abbé tressaillit.
Il sentait dans l'intonation résolue et vibrante des paroles du prisonnier quelque chose d'étrange, un je ne sais quoi sec et menaçant qui n'était pas fait pour rassurer.
Mais l'abbé demeura intrépide.
— Ma force me viendra d'en haut, dit-il.
— Voulez-vous ou ne voulez-vous pas m'aider à sortir d'ici ? dit Bannière.
— Ma conscience me le défend, répondit Champmeslé.
Bannière réfléchit un instant.
— Bon ! dit-il.
Il se rajusta sur ses genoux, et, de sa plus humble voix,
— Maintenant, dit-il, cher abbé, puisque vous me refusez la liberté, ce trésor précieux qu'avec un signe vous me donneriez dès ce soir, donnez-moi au moins le semblant, l'ombre, la fumée de la liberté.
— Oh ! quant à cela, dit Champmeslé, avec plaisir.
— Après ma porte, qu'y a-t-il ? demanda Bannière.
— Un corridor.
— Voyez ce que c'est que l'imagination ! je respire déjà. Et après le corridor ?
— Le guichet des gardiens.
— Très bien. Et ensuite ?
— Le grand escalier.
— Oui, je me souviens. Et après ?
— La petite porte par laquelle, de l'intérieur de la prison, je rentre chez moi.
— Chez vous ?

— Oui, dans mon presbytère, qui est un des pavillons de l'entrée.

— Pavillon libre ?

— Parfaitement libre.

— Donnant sur la rue ?

— Par des fenêtres seulement.

— Grillées ?

— Libres aussi.

— Très bien ! mon cher abbé, je vous remercie.

Et, sur ces paroles vigoureusement accentuées, Bannière s'élança sur Champmeslé, lui appliquant sur la bouche toute la mie de son pain.

Puis il fixa cette mie sur les lèvres de l'abbé avec son mouchoir, qu'il serra en forme de bâillon.

Puis il attacha l'abbé aux barreaux de sa loge avec des bandes de sa couverture qu'il avait déchirées à l'avance.

Puis il dépouilla le bon aumônier de ses habits avec la même dextérité qu'un singe épluche une noix verte, vida ses poches, en tira d'abord deux écus qu'il mit dans les siennes, en disant à Champmeslé :

— Soyez tranquille, l'abbé, j'irai vous reporter vos deux écus en allant vous redemander ma bague et votre protection.

Puis, comme dans les poches de l'abbé il y avait encore en outre une paire de ciseaux, il se tailla les cheveux et la barbe en un clin d'œil.

Puis il endossa les habits, se couvrit du chapeau, et laissa Champmeslé à moitié nu et parfaitement méconnaissable.

Après quoi, sans dire une parole, sans se préoccuper du digne chrétien qui endurait ce traitement, sans pousser un soupir, il frappa trois bons coups à la porte, que le gardien ouvrit en la développant sur lui, selon l'habitude, et en s'inclinant pour laisser passer l'abbé.

Bannière fit le gros dos, gagna à grands pas le corridor, puis l'escalier, puis il enfila la petite porte et disparut avant que le pauvre Champmeslé, qui au fond ne se défendait pas trop de l'aventure, eût fait le plus léger mouvement pour repousser la mie de pain qu'il mâchait avec une complaisance toute fraternelle.

Champmeslé laissa s'écouler un gr
cette dégustation de la poire d'angoi
pendant un quart d'heure Bannière
c'est qu'il était un sot et un animal,
il se mit à geindre, à secouer les ba
pied sur les dalles.

Ces bruits n'ayant pas produit to
Champmeslé se dégagea adroitemen
che pour crier à l'aide.

On accourut, on ouvrit, on trouva
rotté comme un veau et gavé comm

Il expliqua les violences du fou, c
n'était-il pas si fou celui qui concev
avec une pareille audace.

Le premier mouvement des gardi
la stupéfaction.

Ils se croisèrent les bras, puis les

Le second mouvement fut de se r
Bannière.

Mais ils découvrirent qu'avec les
empruntés au digne abbé, le fugiti
vingt pas de la maison, et que ce
volé sur la route, à partir du mom
le faux abbé.

Le directeur fit seller des chevau
près de la barrière.

Il était vide.

Bannière, devinant qu'il serait po
à moitié chemin.

Il avait immédiatement traversé

On suivit le bateau.

De l'autre côté de l'eau, Bannièr

Cette fois rien ne se trouva plus

Toute la maison fut en rumeur
cette merveilleuse évasion fut rac
par l'abbé, à qui chacun venait d
qui pouvait dire comme Enée :

Et quorum pars magna

Le lendemain, à midi, un carrosse de la plus belle apparence entrait dans la cour de Charenton.

Une femme en descendait, seule cette fois: c'était encore Olympe.

Elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers le bureau du directeur, auquel elle fit demander audience.

Comme elle traversait la cour, elle fut saluée fort respectueusement, à cause de sa beauté d'abord, et ensuite à cause de son beau carrosse, par deux officiers de la prévôté qui s'en allaient tenant à la main des papiers pareils à ceux que les gens de police ont toujours pour leurs arrestations.

Olympe fit à peine attention à ces deux officiers, tant elle avait hâte d'arriver chez le directeur.

Aussi, à peine entrée :

— Monsieur, demanda-t-elle, comment va ce prisonnier que j'ai vu hier, ce fou ?

— Madame s'intéresse à un fou ? dit le directeur.

— Comment, monsieur, dit Olympe, je n'ai point l'honneur d'être reconnue de vous ?

— Ah ! c'est vrai ! fit le directeur en s'inclinant, madame est venue hier.

— Avec monsieur le duc de Pecquigny, oui, monsieur.

— Voir le numéro 7, dit le directeur, s'inclinant plus bas encore au nom du duc.

— Justement.

— Eh bien ! madame ne le verra pas aujourd'hui, et à mon grand regret.

— Et pourquoi donc ne le verrai-je pas, monsieur ?

— Parce que c'est tout simplement impossible, madame.

Olympe crut que l'on ne pouvait pas voir le prisonnier sans permission, et pinçant ses lèvres fines en tirant un papier de sa poche :

— Ordre du roi.

— Pourquoi faire, madame ?

— Mais pour faire mettre en liberté, à l'instant même, Bannière, inscrit sur les registres de la maison sous le numéro 7 de la galerie de pierre.

Le directeur pâlit.

— Eh bien ! monsieur, dit Olympe, vous hésitez devant un ordre de Sa Majesté ?

— Non, madame, je n'hésite pas ; mais vous connaissez le proverbe ?

— Quel proverbe ?

— Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

— Comment cela ?

— Madame, le fou que vous réclamez aujourd'hui n'est plus ici.

— Comment ! il n'est plus ici ?

— Non, il s'est enfui hier soir, et il a été impossible de le rattraper.

Olympe poussa un cri et laissa tomber le papier devenu inutile.

— Mais enfin, dit-elle, comment cela s'est-il fait ?

Le directeur raconta l'évasion dans tous ses détails.

— Et vous dites que l'on ne sait pas ce qu'il est devenu ? s'écria Olympe.

— Nullement; mais si vous connaissez quelqu'un qui ait affaire à cet homme, prévenez bien cette personne que le jour où il rencontrera ceux auxquels il en veut, il fera un malheur.

Olympe tressaillit.

— Bien, dit-elle ; merci, monsieur.

Et elle se dirigea vers la porte.

— Vous oubliez votre ordre du roi, madame, dit le directeur.

Olympe ramassa le papier et se retira toute consternée.

— O mon Dieu ! murmura-t-elle, il est donc écrit que tout lui tournera mal ! Tant de peines prises, tant de soins employés à sauver ce malheureux, tant de protecteurs remués pour ce pauvre fou, et sa fatale étoile qui contrecarre toutes mes bonnes intentions ! Décidément, il est né pour souffrir et faire souffrir ! Oh ! pauvre Bannière ! pas même la consolation de lui prouver que je n'ai pas été une femme sans cœur ! Pas même le bonheur de lui dire : « Vous êtes libre par moi ! » Libre ! Il est libre par lui-même, c'est bien mieux ! et il aura la joie de ne devoir de reconnaissance à personne ! Libre ! cet œil farouche, cette rage enchaînée est libre ! Toute cette fureur amassée pen-

dant sa captivité se répand sur ma route et me menace. Qui sait, bon Dieu ! ce qu'il fera de moi s'il me rencontre !

Olympe frissonna à cette idée que Bannière pouvait lui vouloir du mal.

Faudra-t-il me résoudre, pensa-t-elle, à guetter chaque voiture, à explorer chaque angle de rue, à voir dans tout manteau un ennemi, dans tout visiteur un assassin?

Faudra-t-il que je porte plainte au lieutenant de police au cas où la vie de monsieur de Mailly serait menacée ?

Quant à sa vie à elle, Olympe en faisait généreusement le sacrifice.

Bien plus, avec cet héroïque facilité des femmes à chercher la chevalerie des passions, Olympe se représentait la belle scène de fureur que lui ferait Bannière égaré, se précipitant sur elle un couteau à la main.

Elle revint chez elle avec cette fièvre de terreur et d'angoisse.

Et elle eut le courage de sourire à monsieur de Mailly, qui la questionnait sur sa pâleur et ses tremblemens nerveux.

Le comte, qui avait su la visite de monsieur de Pecquigny, aima mieux attribuer au duc les inquiétudes de sa maîtresse que d'en rechercher la véritable cause.

Il n'était pas fâché, d'ailleurs, d'avoir un grief de plus contre Pecquigny.

Et il répondit par ses bouderies aux anxieuses préoccupations d'Olympe.

— Bon ! dit-il ; la première fois qu'elle sortira, me voilà prévenu, je la ferai suivre.

Hélas ! comme tous les amans inquiets et jaloux, Mailly n'était pas perspicace le moins du monde : à la poursuite d'un danger factice, il ne comprenait pas où était le danger réel.

Quant à Olympe, à partir de ce moment elle ne dormit plus; toutes ses pensées retombèrent ardentes et curieuses sur cet homme, le seul qu'elle eût jamais aimé, sur ce Bannière que depuis plusieurs mois elle n'avait pas osé rappeler à son souvenir, le croyant infidèle avec la Catalane ou tout à fait dégoûté de l'amour, éteint ou dégradé.

Il était bien autre chose que tout cela.
Il était fou d'amour.
— Fou d'amour ! répétait Olympe. Oh ! l'on ne devient pas fou d'amour pour la Catalane !
Et Olympe se rappelait cent fois par jour cette mâle et terrible beauté du jeune homme, ce bond sauvage qu'il avait fait en reconnaissant sa voix, le cri qu'il avait poussé en bondissant, l'expression à la fois douloureuse et tendre de ses yeux, enfin sa chute mortelle sur les dalles sur lesquelles il était tombé comme foudroyé.
Puis une voix lui disait à l'oreille et au cœur :
— C'est pour toi, Olympe, qu'il a fait tout cela; c'est pour toi que ce malheureux, qui, depuis son arrestation, n'avait pas trouvé moyen de faire un pas hors de son cachot, a trouvé moyen de fuir aussitôt qu'il t'a eu vue.
Puis elle répondait à cette voix :
— Si Bannière est fou d'amour, c'est pour moi ; si c'est pour moi qu'il est fou d'amour, il me tuera peut-être ! Eh bien ! soit, qu'il me tue, il m'aura délivrée du supplice affreux d'être aimée de ceux que je n'aime pas.
A partir de ce moment, Olympe, fière, presque joyeuse, attendit résignée le dénoûment que Dieu lui tenait caché dans l'ombre.
Dieu dispose.

LXXVII

TOUT VA MAL, VENEZ.

Tandis que les événemens que nous venons de raconter se passaient, le duc de Pecquigny ne perdait pas son temps, et le duc de Richelieu employait le sien du mieux qu'il lui était possible, et comme fait un homme qui en connaît tout le prix.
Or, à cette revue que passait le roi, sans s'inquiéter si c'était Mailly que l'on passait en revue, monsieur de Richelieu eut le soin de faire venir la comtesse et de la placer de telle sorte que pas un de ses gestes ne devait échapper au jeune prince.
Cette pauvre comtesse ! elle était si belle de sa beauté

d'abord, puis de son amour et de son enthousiasme, elle criait Vive le roi! d'une voix si émue et si vibrante, que plus d'une fois Louis XV s'arrêta ou se retourna pour la voir et pour lui sourire.

Elle revint enivrée de bonheur, rayonnante d'espérance.

Pour elle, le roi n'était plus un homme, le roi était un dieu.

Richelieu, qui avait surveillé avec le plus grand soin toutes les dispositions de Sa Majesté et donné avec réserve toutes les indications nécessaires, ne fut point médiocrement satisfait de l'emploi de cette journée.

Il se reposait donc, couché sur un sopha, enveloppé dans une robe de chambre de soie indienne, supputant dans son esprit tous les bénéfices, comptant sur ses doigts toutes les charges qui allaient être la récompense de cette négociation, quand un billet parfumé, d'une écriture inconnue, lui fut remis par Raffé, cet animal amphibie qui lui servait à la fois de secrétaire et de valet de chambre, et qui avait à lui seul autant d'esprit que tous les valets de chambre et tous les secrétaires du monde.

Le duc déploya le billet du bout des doigts, le secoua d'une chiquenaude, et lut cette courte épître :

« *Tout va mal, venez.* »

Il tourna et retourna le billet ; pas de signature.

Richelieu ne détestait pas le mystérieux ; mais encore fallait-il que le mystérieux ne se présentât point à lui sous l'aspect d'une charade sans mot, ou d'un logogriphe indéchiffrable.

Le duc froissa le papier entre ses mains, se mordit les lèvres et relut :

« *Tout va mal, venez.* »

— Raffé ? dit-il en levant la tête.

— Me voilà, monseigneur, dit le secrétaire.

— Quelle livrée a apporté cela ?

— Un grison.

— Inconnu ?

— Absolument.

— As-tu des idées, toi?
— Sur quoi, monseigneur?
— Sur ce billet, regarde.
— Et il passa le billet à Raffé.
Raffé lut à son tour : « Tout va mal, v
— Eh bien?
— Eh bien?
— Qu'est-ce qui va mal?
— Je n'en sais rien, monseigneur.
— La belle avance, alors, que tu aies
moi.
— Qui a dit cela, bon Dieu! s'écria Ra
— L'écho « Venez, venez. »
— Oui, il y a venez.
— « Tout va mal! » C'est embarrassant
— Mais non, monseigneur, là n'est p
mon avis.
— Comment cela?
— Pas mal de choses ne vont pas très bi
pays de France : il ne s'agit que de choisir.
— Ah! monsieur le drôle, je vous y pren
— A quoi, monseigneur?
— A dire du mal de monsieur de Fleury
— Moi! s'écria Raffé, je dis du mal de
Fleury?
— Pardieu! tu dis que tout va mal en Fr
garde un peu monsieur de Fleury, je suppo
— Monseigneur, l'esprit, c'est vous qui l'a
mal.
« Tout va mal, venez, » dit encore le c
— C'est d'une femme, dit Raffé.
— Ah pardieu! le bel effort. Mais de quelle
voilà.
— Attendez, dit Raffé; en les nommant to
trouverons. Madame de Mailly d'abord.
— Je l'ai quittée à cinq heures du soir,
bien.
— Madame de Prie?
— Je ne l'ai pas vue depuis des éternités,
sa terre.

— Mademoiselle de Charolais?

— Elle accouche, et elle en a tellement l'habitude que cela ne peut aller que très bien.

— Madame de...

— Mais non, cent fois non! interrompit Richelieu. Je te répète que je ne connais pas l'écriture.

— Alors c'est une écriture contrefaite, dit Raffé.

— Allons, en faveur du mot, je te pardonne de ne pas avoir deviné.

— Une idée, monseigneur.

— Qu'elle soit bonne.

— N'allez pas où l'on vous dit.

— Imbécile, puisqu'on ne me dit pas où il faut que j'aille!

— Je suis un quadruple sot, et monseigneur me vole de moitié en ne m'appelant qu'imbécile.

— Tiens, Raffé, j'ai une idée à mon tour, dit le duc en bâillant.

— Sera-t-elle meilleure que la mienne, monseigneur?

— Je l'espère. Couchons-nous.

— Ce sera d'autant mieux, monseigneur, que cette lettre m'a tout l'air d'un piége.

— Je ne dis pas non.

— Ainsi, monseigneur...

— Couche-moi, te dis-je.

— Je crois de mon devoir de faire observer à monseigneur qu'il est onze heures à peine.

— Tiens! dit Richelieu, à propos de onze heures, il y a un chiffre au bas de la lettre.

— Oui, il y a un 4.

— Qu'est-ce que cela veut dire un 4?

— C'est le quantième du mois.

— Marouflе! nous sommes au 25.

— Alors, la lettre se sera arrêtée en route; puis, après cela, peut-être vient-elle de très loin, de la Chine, par exemple!

— Sais-tu ce que c'est que ce chiffre-là?

— Non!

— C'est l'heure.

— Vivat! monseigneur a trouvé: c'est l'heure

— Sais-tu une chose, Raffé ? c'est que s'il était quatre heures quand on m'a écrit, je suis déjà de sept heures en retard.
— C'est joli.
— Qu'en dis-tu ?
— Couchez-vous, monseigneur.
— Eh bien ! non, voilà que je ne veux plus me coucher, moi ; j'ai des remords.
— Vous !... monseigneur, impossible.
— Vois-tu, Raffé, ce n'est pas un piége.
— Et pourquoi cela ?
— La personne n'aurait pas dit l'heure à laquelle elle le tendait.
— Alors c'est une amie intime de monseigneur, qui pense que monseigneur devinera du premier coup.
— Eh bien ! comme je n'ai pas deviné, je ne réponds pas et je suis débarrassé d'elle.
— Prenez garde, monseigneur ; cette ligne a un certain caractère de fermeté dans les pleins, une hardiesse dans les déliés. Cette femme-là recommencera, monseigneur.
— Tu crois ?
— Qui a écrit écrira.
Raffé achevait à peine, qu'un valet de pied entra ; il apportait une lettre.
— Encore ! fit le duc.
— Que disais-je ? s'écria Raffé triomphant.
Richelieu décacheta.
C'était la même écriture.
— Tu avais raison, par ma foi ! s'écria le duc.
Il lut :

« Vous avez bien fait de ne pas venir : c'eût été imprudent. »

— Hein ! comme cela se trouve, Raffé.
— Continuez, monseigneur.

« Au lieu de me venir voir à l'hôtel, venez me parler. Je suis dans un carrosse de louage au coin de votre rue. »

— Raffé, c'est une princesse ou une blanchisseuse.

— Monseigneur, il y a trop d'orthographe pour une princesse.

— Mon épée. J'y vais.

— Monseigneur, c'est imprudent.

— Tu as raison; vas-y. Si c'est un cadeau, je te le fais.

Raffé fit la grimace.

— Soit, dit-il. Mais que monseigneur y songe : si c'est une princesse, il est deshonoré.

Et, tout en parlant ainsi, ils ne décidaient rien.

— Raffé, dit Richelieu, si j'y vais, il ne faut pas que je me fasse attendre; si je n'y vais pas, couche-moi.

Puis tout à coup bondissant :

— Tu avais raison! s'écria le duc.

— Voyez-vous! dit Raffé.

— C'est elle!

— Bon!

— Ce n'est pas un 4?

— Non.

— C'est un L.

— Ah! c'est un L!

— Oui, la première lettre de son petit nom : Laure. Par la corbleu! quel belître je fais, Raffé. Mon épée! bien; mon chapeau! bien; mon manteau! c'est cela. Fais ouvrir la petite porte.

— J'accompagne monseigneur?

— Garde-t'en bien. Si tu mets le nez soit à la porte, soit à la fenêtre, je te chasse.

Et en disant ces mots, il se précipita dans la cour, et de la cour dans la rue.

Raffé haussa les épaules.

— Trop d'orthographe, répéta-t-il avec dédain, trop!

Cependant Richelieu était arrivé près du carrosse indiqué.

Au fond de ce carrosse, cachée, ensevelie sous des coiffes, une femme attendait, ne laissant passer que l'éclair de son regard sous sa dentelle.

— Ah! duc, murmura-t-elle, vous me faites attendre.

— La comtesse! s'écria Richelieu, je l'avais devinée. Ah! comtesse, j'ai failli ne pas venir.

— Pourquoi cela?

— Je ne connais pas votre écriture, et le billet n'était pas signé.

— Si fait, d'une initiale.

— Ah ! comtesse, vous faites des L qui ressemblent à des 4 ; désormais je saurai cela et je ne m'y tromperai plus. Maintenant, voyons, dépêchons-nous, et réparons le temps perdu. Savez-vous que l'obscurité de votre billet m'épouvante ? Tout va mal, dites-vous. Eh ! bon Dieu, quoi va mal ?

— Duc, je suis perdue.

— Comment cela ?

— Vous savez le bon accueil que m'a fait le roi à la revue ?

— Certainement.

— Et je vous en remercie.

— Bon ! j'en félicite vous d'abord, moi ensuite ; ce n'est point là qu'est le mal, j'espère ?

— Duc, demain il faut que je quitte Paris.

— Ah bah ! s'écria Richelieu en entrant tout entier par la portière du carrosse.

— Mon mari est venu ce soir à trois heures et demie.

— Mailly ?

— Furieux. Il n'avait plus la tête à lui ; il parlait de tuer le roi.

— Oh ! c'est une plaisanterie, comtesse.

— Il a dit aussi qu'il me tuerait.

— Ah ! ceci, c'est plus dangereux ; il en a quasi le droit sans risquer la lèse majesté ; nous veillerons à ce qu'il ne fasse pas un malheur de ce côté, comtesse.

— Il a dit qu'on voulait lui prendre son bien, mais qu'il le défendrait.

— Ah, diable ! est-ce que Pecquigny serait plus avancé que nous ne le pensons ?

— Pecquigny ?

— Oui, je m'entends. Et comment défendra-t-il son bien ? L'a-t-il dit ?

— En me reléguant dans ma terre.

— Oh ! quand à cela nous verrons.

— Que faire ?

— Eh! patience, comtesse; cela ne se décide pas comme un coup de dé.

— En attendant, je pars, moi.

— Comment, vous partez?

— Oui, il a donné ses ordres.

— Bah! vous gagnerez bien deux jours.

— Dame! j'y ferai mon possible.

— Se défie-t-il de moi?

— Comme de la peste.

— Il a bien raison. Et de Pecquigny?

— Il l'exècre.

— Ce n'est pas à tort.

— Mais enfin que ferai-je, duc, si mon mari insiste?

— Comtesse, vous persisterez aussi, voilà.

— Toute ma famille va s'ameuter contre moi!

— Que voulez-vous!

— Mais quelle ressource employer contre elle

— Je cherche.

— A quelle autorité recourir?

— Attendez!

— Quoi?

— Attendez!

— Eh bien?

— Je tiens mon moyen, comtesse.

— Vous avez votre moyen?

— Oui.

— Vous me répondez de moi?

— Comme de moi-même.

— Ainsi je suis sauvée?

— Oui, comtesse, chère comtesse, la plus spirituelle et la plus charmante des femmes.

— Je suis sauvée, votre parole d'honneur?

— Si bien sauvée, comtesse, que Mailly avant huit jours dira que vous êtes perdue.

Elle cacha son front dans ses mains.

Richelieu appuya un baiser sur chacune de ses mains charmantes.

— Je travaille pour le roi, dit-il bien bas, et... je me paie.

— Fou.

— Rien de plus sage que moi, comtesse, et la preuve c'est que j'allais me mettre au lit.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je vais faire tout le contraire, comtesse. Devinez où je vais, comtesse ?

— Qui peut savoir toutes vos ruses, ô tentateur infernal ?

— Je vais à Issy, comtesse.

— A Issy ?

— Oui, le pays des fours à plâtre. Bonne nuit !

Il la quitta en effet, regagna son hôtel en courant, et monta en carosse un quart d'heure après.

Nous qui savons ce que produisaient d'ordinaire, sous le bien-aimé Louis XV, les querelles de ménage, et qui nous garderions bien d'en tirer des scènes désagréables pour la sensibilité de notre lecteur, nous laisserons madame de Mailly regagner son hôtel et son lit, que nous sommes certains qu'elle retrouvera solitaires tous deux.

Nous aimons mieux voir comment monsieur de Richelieu, une fois arrivé dans le pays des fours à plâtre, réussit à réveiller le vieux ministre.

LXXVIII

TOUT VA BIEN, DORMEZ.

S'il était au monde une visite qui manquât de convenance, mais qui, en revanche, fût pleine d'à propos, c'était la visite dont monsieur le duc de Richelieu venait de concevoir l'audacieux projet, à minuit moins un quart, ce soir-là.

Aussi, en arrivant à Issy, commença-t-il par faire éveiller maître Barjac.

Maître Barjac, il faut le dire à l'honneur de sa conscience, maître Barjac dormait du sommeil des justes.

Mais il arriva ceci : c'est que monsieur Barjac, dès les préliminaires, ne prit point la chose avec toute l'ardeur qu'y mettait monsieur de Richelieu.

Il ne se prêterait pas, disait-il, à réveiller monsieur de Fleury pour des intrigues peu intéressantes.

Monsieur de Richelieu hocha la tête.

— Monsieur Barjac, dit-il, quand à minuit je me dérange de mon plaisir ou de mon sommeil, croyez-le, c'est que la chose en vaut la peine. Mais vous n'en jugez pas ainsi dans votre sagesse, qui est une très grande sagesse. Très bien ! cela me donne à réfléchir; et comme vous passez pour être la pensée très vraie de Son Eminence, plus vraie même que la sienne propre, eh bien ! monsieur Barjac, j'en conclurai que Son Eminence n'attache point d'intérêt à ces intrigues, comme vous dites; et je ne m'amuserai point à me brouiller avec de bons amis à moi, lesquels veulent que le roi s'amuse, s'amuse à la nargue des ministres, des cardinaux et du peuple de France tout entier. Ainsi donc, monsieur Barjac, continua Richelieu, je vais non-seulement laisser le roi s'amuser, mais je lui donnerai des conseils à ma façon. Sur ce, bonsoir, monsieur de Barjac, ou plutôt bonjour, car il est aujourd'hui.

Et monsieur de Richelieu, avec son plus grand air, tourna sur ses talons et gagna le vestibule.

Soit que monsieur Barjac eût réfléchi, soit qu'effectivement il fût endormi l'instant d'auparavant et alourdi par l'interruption de ce sommeil, il se réveilla tout à fait et courut après monsieur de Richelieu.

— Bonjour, bonjour, continua le duc en gagnant la porte.

Mais Barjac développa ses grosses jambes, et le duc le trouva entre cette porte et lui, les bras étendus, et faisant respectueusement obstacle à son passage.

— La, la ! fit-il; monsieur le duc, excusez-nous. Si vous saviez ce qui s'est passé hier soir ici !

— Que s'est-il donc passé, monsieur Barjac ! dit Richelieu se posant sur la hanche.

— Ah ! monsieur le duc, toute la soirée on a parlé Jansénius et Molina ; on a commenté le grand Nicole et monsieur de Noailles ; enfin, on a lu du Fénélon ! Monsieur le duc, un saint n'y eût pas résisté. J'en dormirai quinze jours pleins, monsieur le duc ; c'est ma première heure à présent.

— Oh bien ! voilà ce qui s'appelle parler, monsieur Barjac, dit Richelieu.

— Eh bien! alors, asseye
ler monseigneur.

— Essayez.

Barjac fit deux pas du c
puis revenant :

— C'est donc grave ? dit-

— Pardieu ! puisque vou
jac, il faut que ce soit plus
nius, que monsieur de Ne
grand Nicole, qui vous ont
autrement importante quo
tisme.

— Est-ce que la petite fe

— Réveillez d'abord mor

Barjac entra chez son ma
pris des révérences dues à
dont les ronflemens sonores
cardinal Dubois qu'une nu

Barjac s'était levé, mais

Richelieu fut tout simple
à coucher du prélat.

— Eh bien ! duc, qu'avo
le vieillard.

— Nous avons un mari,

— Un mari qui mord.

— Hélas ! oui.

— Et auquel il serait bon
selière ?

— J'ai mieux qu'une mu
traire mes chiens quand ils

— C'est plus cher.

— Monseigneur, c'est à p

— Oh! oh! en sommes-n

— Hélas ! oui.

— Voyons d abord la mo

— La voici. Monsieur de
fourbit son épée, il affile sa

Fleury fronça le sourcil.

— Sous Louis XIV, dit-il

— On l'avait même sous

comme toutes les bonnes choses se perdent, monsieur de Fleury. Vous ne pouvez donc pas faire mettre Mailly à la Bastille?

Le prélat rêvait.

— Il est violent, dit-il?

— Comme Montespan.

— Il a des partisans, en outre.

— Et comme le roi est timide, on va tout de suite le rebuter.

Fleury regarda Barjac.

— Le roi tombera dans les femmes politiques, dit Richelieu, quel malheur! tandis que celle-là...

— Vous en étiez sûr, n'est-ce pas, duc?

— J'avais sa parole.

Fleury poussa un gros soupir.

— Avez-vous une idée, vous, duc? demanda le vieillard.

— Une mauvaise, toujours.

— Bah! dites-la, qu'importe!

— La voici.

— J'écoute.

— Vous savez que j'arrive de Vienne.

— Si je le sais! Vous nous y avez rendu d'assez grands services pour que je ne l'oublie pas.

Richelieu s'inclina.

— Vienne est une ville où les hommes de grande imagination se calment très vite, continua-t-il.

— Eh bien?

— Eh bien! envoyez Mailly à Vienne.

— Ah! duc, il devinera bien le coup en voyant la main qui tient l'arme.

— Changez la main, monseigneur.

— Qu'entendez-vous par là?

— Au lieu de lui ordonner d'aller à Vienne, faites qu'il vous demande d'y aller.

— Impossible. C'est un mulet pour l'entêtement.

— Je n'en disconviens pas.

— Il refusera, vous dis-je, si on lui offre, et ne demandera jamais si on laisse la chose à son libre arbitre.

— J'ai un moyen.

— Duc, cela foisonne, à ce qu'il paraît.

— Que voulez-vous, on n'est pas diplomate pou
puis, tandis que l'on dormait à Issy, je ruminais, m
mon carrosse ; et, en cherchant, on trouve.

— *Quære et invenies*, dit Barjac, qui avait, à la
réussi à coudre un lambeau de latin à la queue de
de son maître.

— Donc ?... fit monsieur de Fleury.

— Donc, monseigneur, demain au matin il vou
voir la reine.

— Pour quoi faire ?

— Attendez ; voyez d'abord la reine.

— J'ai justement de l'argent à lui faire remet
lui porterai moi-même.

— Occasion merveilleuse. Seulement, monseign
tes un sacrifice : ajoutez cent louis, croyez-moi.

Le vieillard rougit ; il avait senti le coup.

Harpagon était plus fort avec Frosine.

— Allez donc, monseigneur, voir la reine, et
qu'auprès des Allemands, ses amis, ses parens, il
un ambassadeur nouveau, puisque je me démets.

— Ah ! vous vous démettez, duc ?

— Écoutez donc, quatre ans, c'est assez, il me
A un autre.

— Alors je proposerai Mailly.

— Tout juste.

— La reine refusera.

— Non.

— Elle refusera, vous dis-je.

— Et pourquoi ?

— Parce que Mailly ne sait pas l'allemand.

— Qu'il y reste quatre ans comme moi, et il l
dra. D'ailleurs, la reine est trop bonne chrétien
refuser de faire le salut de Mailly.

— Son salut !

— Pardieu ! que voulez-vous qu'il fasse à Vie
temps qu'on y passe est comme les années de can
une année à Vienne, deux années de purgatoire.

— Mais que dirai-je pour motiver ma demande

— Vous direz... vous direz que Mailly se perd à Paris, qu'il a des habitudes de garnison, qu'il joue.

— Dame ! son argent est à lui.

— Vous direz qu'il entretient des maîtresses, qu'il a des filles de théâtre, et que cela rend sa femme malheureuse.

— A la bonne heure, duc ! voilà une considération, et je puis dire cela en toute sûreté de conscience.

— Je crois bien ! pauvre madame de Mailly ! elle me contait tous les chagrins que lui faisait son mari ; et cela, cette nuit, en pleurant : c'était à fendre le cœur.

— Oh ! je crois que la reine sera sensible, en effet, à une pareille plainte.

— Alors, vous lui suggérerez de vous demander l'ambassade de Vienne pour Mailly comme pénitence, et vous vous en laisserez arracher la promesse.

— Très bien ! et après ?

— Après, monseigneur ?

— Oui.

— Après. Eh bien, madame de Mailly vous dira, si elle veut, tout ce qui pourrait la rendre heureuse ; ou bien, si elle ne veut pas absolument vous le dire, voilà monsieur Barjac qui vous le dira... en latin.

— Monsieur de Richelieu, fit Fleury, votre conseil est d'or ; je le suivrai de point en point. Demain au matin Sa Majesté me demandera l'ambassade de Vienne pour monsieur de Mailly.

— Et vous signerez ?

— Je consulterai le roi, dit Fleury souriant, un peu diaboliquement peut-être pour un prélat chrétien.

— Monseigneur me daignera-t-il avertir du résultat, pour que je rassure cette pauvre madame de Mailly ?

— Par estafette, monsieur le duc.

— Il y aurait un bon moyen, monseigneur.

— Parlez toujours.

— Ce monsieur de Richelieu, dit Barjac en remuant gracieusement la tête, me fait l'effet d'un Nestor.

— A cause de mon âge, monsieur Barjac.

— Non, monsieur le duc, à cause du miel qui coule de vos lèvres.

— Ou d'un saint Jean Chrysostôme, reprit Fleu
c'est du grec, cela, Barjac, tu n'y mords pas.
— Monsieur le cardinal est tout à fait réveillé,
dement le vieux valet, on le voit à son esprit.
Fleury se mit à rire ; la flatterie l'avait touché.
— J'écoute, dit-il au duc.
Richelieu reprit :
— Monseigneur, je suis l'ami de ce pauvre Mail
son véritable ami.
— On le voit bien, dit le prélat, à la manière de
vous employez pour lui.
— En outre, j'aime beaucoup sa femme.
— Duc, duc, l'aimeriez-vous assez pour que le ro
jamais devenir jaloux de cette amitié-là ?
— Oh ! monseigneur, quand je dis que je l'a
l'aime contemplativement.
— Accordé, en faveur de l'adverbe, qui est mag
— Je demande donc, monseigneur, que toute fa
va retomber sur Mailly lui arrive directement p
Ainsi, par exemple, son brevet d'ambassadeur,
signé...
— Vous brouillerait avec lui, duc.
— Je risque la brouille.
— Vraiment ?
— J'ai mes raisons.
— Vienne vous a rendu profond, mon cher duc
— Oh ! vous ne voyez rien, monseigneur.
— Prenez garde ! vous m'effraieriez.
— Oh ! que non, monseigneur a le regard trop s
que jamais je lui donne des vertiges. Ainsi ce bre
— Je l'expédierai sous votre couvert.
— Monseigneur, vous me comblez.
— Expliquez-moi seulement le bénéfice que vo
tirer de cela.
— Le voici, monseigneur : je serai complètement
avec Mailly.
— Eh bien ! après ?
— Après, étant brouillé avec le mari, je pourrai
de bons conseils à la femme.
— *Optimè !* s'écria Barjac.

— N'est-ce pas, fit Richelieu. Ah ! Vous verrez nos ressources, et quant Mailly reviendra de Vienne, vous verrez ce qu'il sera.

Fleury et Barjac se mirent à rire silencieusement comme rient deux prêtres.

Quant à Richelieu, il était si content de faire tout ce mal, qu'il éclata de rire jusqu'à sa voiture, et longtemps encore après qu'il y fut assis.

Quant au maître de la France, il se replongea dans les couvertures, après avoir dit un peu de mal de Richelieu avec Barjac.

Quant à ce dernier, comme il se trouvait trop réveillé, il recommença de penser aux molinistes et aux quiétistes, et, un verre de sirop d'orgeat aidant, il retrouva son rêve.

Quant à Richelieu, il fit la route en trois quarts d'heure, et, en rentrant chez lui, il écrivit à la comtesse de Mailly :

« Tout va bien, dormez. »

LXXIX

OU MAILLY EST PRÊT A DONNER SA LANGUE AUX CHIENS.

Le lendemain de ce jour, ou plutôt de cette nuit, monsieur de Mailly, qui vers les neuf heures du soir venait d'entrer au jeu de la reine, fut salué par Pecquigny, qui l'aborda d'un air narquois.

— Qu'as-tu donc ? demanda Mailly, moins disposé que jamais à laisser rire à ses dépens, et Pecquigny moins que personne.

C'est que Mailly, depuis quelque temps, sentait qu'il prêtait deux anses aux railleurs, et que rien n'est facile à prendre comme un objet qui a deux anses.

— Moi, rien, dit Pecquigny ; c'est toi qui as quelque chose, mon cher comte.

— Rien, je t'assure.

— Ah ! je comprends, dit Pecquigny, tu crois que je t'en veux pour les scènes que tu fais à ta maîtresse.

— Comte, je ne parle pas de ma maîtresse chez la reine. Je suis fâché que tu ne comprennes point cela.

Pecquigny ouvrait la bouche pour lui dire :

— Pourquoi ne parlerait-on pas de ta maîtresse chez la reine ? on parle bien de ta femme chez le roi !

Mais il se tut : derrière une mauvaise plaisanterie, chaque fois qu'il y a une bonne lame d'épée, la circonspection devient obligatoire.

Et cependant Pecquigny ne se put tenir, il entama l'affaire.

— Sais-tu, dit-il à Mailly, que toute la journée la reine a parlé de toi !

— Ah ! fit Mailly. Comment diable sais-tu cela ?

— Oh ! j'ai mes éclaireurs à Versailles.

— Sa Majesté me fait bien de l'honneur, mon cher duc.

— Oui, oui, oui ! Il y a même plus.

— Qu'y a-t-il ?

— Plusieurs fois la reine a demandé si tu viendrais ce soir. Tiens, dans ce moment-ci, parions qu'elle te cherche.

En effet, juste au moment où Pecquigny émettait cette supposition, la reine semblait être préoccupée ; elle promenait sur tous les groupes des regards distraits.

Ce n'était pas le roi qu'elle cherchait.

Le roi, on l'annonce.

Mailly, qui, tout susceptible qu'il fût et comme époux et comme amant, était, au bout du compte, courtisan comme les autres, et à qui, en sa qualité de courtisan, la parole de Pecquigny venait de donner à réfléchir, Mailly pensa qu'en effet la reine pouvait avoir parlé de lui, et il se dirigea vers la coin où se tenait Sa Majesté, pour le saluer et en obtenir une parole si par hasard ses augustes regards se dirigeaient sur lui.

L'état de courtisan a cela de sublime qu'il remplace tous les sentiments et toutes les sensations.

Le comédien, dit-on, ne souffre jamais physiquement tant qu'il est en scène.

Le courtisan n'a pas d'autres émotions à la cour que l'émotion du bon et du mauvais accueil.

La reine jouait.

Elle avait autour d'elle un cercle splendide.

Madame de Mailly avait été admise à l'honneur de faire la partie de Sa Majesté.

Elle tenait les cartes.

Mailly, sans lever les yeux sur elle, tout en épiant le visage de la reine, épiait celui de sa femme.

Il attendait le moment où l'on annoncerait le roi.

Courtisan, amoureux, jaloux, n'est-ce point là une triple fonction qui ferait croire au triple emploi des divinités mythologiques?

Le regard de la reine rencontra enfin le regard du comte.

Le comte s'inclina aussi bas que possible.

La reine le regarda fixement, comme pour souder ce nouvel examen à des rapports qui lui auraient été faits dans la journée.

Ce regard eut un poids dont Mailly se trouva bien gêné.

Ce regard n'était certes pas une faveur. Si la reine avait parlé de lui, comme l'avait prétendu Pecquigny, ce n'était donc pas en bien.

C'était d'autant plus probable que le regard de la reine, après s'être arrêté sévèrement pendant quelques secondes sur le comte, venait de passer fort radouci sur la comtesse.

— Oh! oh! murmura Mailly, que signifie cela?

Et il attendit un second regard.

Ce regard, Mailly n'eut pas besoin de l'attendre bien longtemps. Il arriva, aussi fixe, aussi pénétrant, aussi peu bienveillant que le premier.

Mailly continua ses saluts, qui devenaient d'autant plus respectueux que les regards de la reine devenaient plus froids et plus sévères.

Cependant la reine daigna répondre de la tête.

Alors seulement Mailly se permit de respirer.

— Oh! c'est égal, pensa-t-il, il y a quelque chose là-dessous : anguille ou serpent.

Au moment où il formulait ce doute, nous pourrions même dire cette crainte, on annonça le roi.

Mailly regarda sa femme.

Pecquigny regarda Mailly.

La reine se leva, fit la révérence, révérence d'étiquette, et se rassit.

Derrière le roi, dont l'apparition avait fait rougir Louise sous son rouge, venait Richelieu, se balançant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, et vainqueur du regard, du sourire, du geste, un véritable triomphateur romain.

Le roi salua tout le monde, et immédiatement regarda la comtesse.

Richelieu jouit de ce spectacle, qui, n'ayant duré qu'une demi-minute, contenait cependant un siècle d'émotions pour les assistans.

Le roi se promena.

La reine alors, interrompant son jeu, ce qu'elle était forcée de faire lorsqu'elle commençait à perdre, vu l'état de misère relative dans lequel la tenait monsieur de Fleury; la reine, disons-nous, interrompant son jeu, donna ses cartes à tenir.

C'était d'ordinaire le moment où chacun parmi les favoris faisait effort pour fixer l'attention de la jeune souveraine.

Au reste, c'était facile. Marie Leczinska n'avait point l'esprit exigeant, et, du moment où la parole était adressée par elle, un compliment sur le gain, une doléance sur la perte, cela suffisait parfaitement à la conversation.

Mailly attendait donc le cœur palpitant.

La reine vint droit à lui.

Son cœur passa de la palpitation au bondissement.

Elle l'attaqua.

— Monsieur, dit-elle, je ne suis pas précisément sûre de votre fidélité envers les dames, mais je suis sûre de votre fidélité envers vos maîtres. C'est à cette dernière considération que je vous ai obtenu ce que vous désirez.

Mailly, étourdi d'abord, ne comprit rien à ce que lui disait la reine : les premiers mots lui paraissaient être la suite d'une plainte que Louise, en sa qualité de femme, aurait portée devant le tribunal de Marie Leczinska; la fin avait des allures étranges auxquelles, malgré toute sa bonne volonté, il ne pouvait rien comprendre, même en y réfléchissant beaucoup.

Toutefois il salua.

La reine dut prendre ce salut pour un acquiescement.

Elle passa à autre chose. Les princes, d'habitude, ne sont pas assez verbeux pour être clairs; c'est un défaut qu'on leur enseigne, afin qu'ils aient une qualité.

Mailly, semblable à un homme perdu au milieu d'un bois, cherchait dans tous les yeux, sans la pouvoir trouver, une explication de l'énigme.

Il la cherchait surtout dans les yeux de sa femme.

Mais celle-ci, le nez dans ses cartes, eût perdu des deux mains plutôt que de tourner la tête et de lever les yeux.

Elle sentait que le roi la regardait, que Richelieu guettait, que Mailly menaçait.

A qui s'adresser?

Mailly était au supplice.

Il alla retrouver Pecquigny, qui, de garde ce jour-là, produisait un splendide effet en grande tenue.

— Eh bien! dit le duc en voyant Mailly s'approcher de lui, la reine t'a parlé?

— Oui.

— Alors tu es content?

— J'avoue que je n'ai pas compris.

— Allons, tu veux rire avec moi; ce n'est pas bien.

— Mais, quand je t'affirme...

— Oh! sois tranquille, la faveur qu'on te fera, si je la sais un peu tard, je ne l'aurai pas moins devinée.

Et sur cette quasi-impertinence, le duc tourna les talons à Mailly.

Tout étourdi, le comte regarda autour de lui.

Richelieu causait avec le roi.

Mailly ne savait plus à qui s'adresser.

Le cardinal entra. Il était suivi, selon la coutume des grands ministres, d'une foule presque aussi imposante que celle dont Louis XIV enfant se montrait si jaloux avec Mazarin, et dont il disait :

— Voilà le Grand-Turc avec sa suite.

Mais Louis XV, débonnaire monarque, n'avait pas de jalousie, lui. Quand il en voulait à quelqu'un, il se vengeait par une plaisanterie, et souvent, avouons-le, grâce à un esprit incisif, il était bien vengé.

Mailly était juste sur le chemin de monsieur de Fleury ; il se rangea pour laisser passer l'Éminence courbée par ses soixante-douze ans, et devant laquelle il plia gracieusement l'épaule.

Le vieux ministre avait l'œil fin : il vit Mailly du premier coup.

Peut-être aussi le cherchait-il.

Il fit un petit signe au comte.

Mailly accourut.

Le vieillard souriait.

C'était peu son habitude : il avait des sévérités d'âge, de caractère et de nécessité.

— Ah çà ! mais, pensa Mailly, il y a ce soir une marée de bonne mine ; tout le monde me sourit ; je vais être submergé sous les avances. Que signifie cela ?

— Monsieur le comte, lui dit le ministre, Sa Majesté la reine a tant prié, que vous lui devez un beau remercîment.

Mailly écarquilla les yeux.

— Prié, dit-il, et pour qui ?

— Pour vous.

— Pour moi ?

— Oh ! j'ai dit le mot et ne le retire point. Ah ! vous êtes chaudement servi !

— Par la reine ? demanda le comte tout ému.

— Oh ! vous avez des amis ! Aussi je vous l'annonce et vous félicite.

Mailly laissa tomber ses bras avec découragement. Il ne comprenait pas plus que la première fois.

Il se demandait à lui-même s'il n'était pas l'objet de quelque pari grotesque, et pour s'amuser à ses dépens.

Fleury passa, et son cortége avec lui.

Puis le ministre, après avoir fait sa cour à la reine, accompagna le jeune roi, avec lequel il causa très longtemps.

— Par ma foi ! s'écria Mailly, moi qui ne suis pas curieux le moins du monde, j'avoue que je donnerais bien des choses pour savoir en quoi je réussis.

En ce moment, Mailly remarqua combien le roi parlait à Richelieu de près et avec intimité.

Les deux têtes n'étaient séparées l'une de l'autre que par le respect.

Le jeune roi écoutait de toutes ses oreilles. On put le voir sourire, et tout à coup, relevant la tête par un mouvement irréfléchi, il regarda alternativement la comtesse et Mailly.

Puis il quitta Richelieu, et, sans affectation, saluant les dames et jetant un mot aux hommes, il piqua droit sur Mailly.

Pecquigny, de son côté, n'était pas un des moins attentifs à tout ce qui se passait, et sa figure, crispée par le sourire de l'étiquette, exprimait le plus vif désappointement.

Plus qu'un désappointement, une douleur.

— Quoi ! se dit Mailly, le roi vient à moi. Décidément il se passe quelque chose d'étrange à cette cour : la fée qui a présidé à ma naissance abuse ce soir de sa baguette.

Le roi s'arrêta devant Mailly.

— Monsieur, dit-il, j'ai signé. Croyez que rien ne pouvait m'être plus agréable.

Ce n'était pas le moment de risquer une question avec celui qu'on ne questionnait point.

Mailly parut ravi, et Louis XV, avec aménité, continua d'épancher ses sourires et ses salutations sur la haie des courtisans.

— Pour le coup, s'écria Mailly, c'est trop fort ! Le roi a signé. Quoi donc ? Rien au monde ne pouvait être plus agréable au roi que ce qu'il a signé. Par la sambleu ! il faut que je sache ce qu'a signé le roi.

Et comme il s'agitait tout hérissé, Mailly tomba sur Richelieu, qui venait à lui en se frottant les mains.

— Enfin ! s'écria-t-il, cette fois-ci, je vais savoir quelque chose.

Puis, réfléchissant,

— Richelieu est bien joyeux, dit-il, pour n'avoir pas à m'apprendre quelque chose de triste.

LXXX

L'AMBASSADE DE VIENNE.

Mailly rappela tout son courage et fit un pas pour aller au devant de Richelieu, qui avait fait vingt pas pour venir à lui.

— Ah ! fit-il, arrivez donc, mon cher duc !

Mailly était bien intrigué pour qu'il appelât Richelieu son cher duc.

— Bonsoir, heureux mortel ! fit Richelieu.

— Ah ! vous aussi ! s'écria Mailly. Bon, je vous tiens. Oh ! quant à vous, vous ne m'échapperez pas.

— Dieu m'en garde, répliqua le duc. Pourquoi donc échapperais-je à un homme à qui je n'ai que des félicitations à adresser ?

— Venez un peu à l'écart, dit le comte.

— Soit, allons.

Mailly entraîna sa proie dans le fond de la salle.

— Que m'arrive-t-il, demanda le comte.

— Il arrive que vous soulevez partout des tempêtes.

— A quel propos ?

— Parbleu ! on est jaloux.

— Jaloux de quoi ?

— De votre nomination.

— De ma nomination ?

— Voyons, n'allez-vous pas faire l'ignorant,

— Sur ma vie ! duc, sur mon honneur ! foi de gentilhomme ! je ne sais pas le premier mot de ce que l'on veut me dire.

— Allons donc, impossible ! s'écria le duc en jouant la surprise.

— Non. J'ai vu la reine me prévenir, Pecquigny m'agacer, monsieur de Fleury me faire la bouche en cœur, le roi me sourire, tous m'ont parlé, tous m'ont dit la même chose. J'ai bien deviné qu'il s'agissait d'une faveur.... mais laquelle ? c'est ce que je ne sais pas.

— Quoi ! vous ne savez pas ce que la reine a demandé pour vous ce matin à monsieur de Fleury ?

— Non.

— Quoi ! vous ne savez pas ce que monsieur de Fleury a demandé ce matin au roi ?

— Non.

— Quoi ! vous ne savez pas ce que le roi a signé pour vous ce matin ?

— Non.

— Eh bien! mon cher comte, dit Richelieu avec une bonhomie admirablement jouée, je suis heureux d'être le premier dont vous receviez le compliment avec connaissance de cause.

—Mais sur quoi votre compliment ? car, en vérité, il y a de quoi se damner.

— Sur votre nomination.

— Quelle nomination ?

— D'ambassadeur.

— Moi, ambassadeur?

— Oui.

— Où cela ?

— A Vienne ! nomination dont, bien certainement, cinquante personnes crèveront de colère.

— Morbleu ! dit Mailly, et moi tout le premier, si ce que vous me dites là n'est point une plaisanterie, duc.

— Allons donc, comte ! mais c'est vous qui plaisantez.

— Oh! je plaisante si peu que j'étouffe.

— En effet, vous êtes tout pâle.

— Je ne me contiens plus.

— De joie ?

— De rage !

— Bah !

— Oh ! rien que l'idée que l'on me fait cette mystification me met hors de moi ! Que serait-ce donc si c'était la réalité?

— Ah ! comte, ce n'est pas avec moi qu'il faut ruser. Voyons.

— Je ne veux pas, vous dis-je !

— Mais j'ai le brevet dans ma poche.

— Mon brevet ?

— Oui.

— D'ambassadeur ?

— Oui.

— A Vienne ?

— Oui.

— Oh !

— Et la preuve, continua Richelieu tirant un papier aux armes du roi de sa poche, c'est que le voici.

Mailly eut un éblouissement.

— Vous concevez, dit Richelieu avec le plus grand flegme, que je suis trop fidèle sujet de Sa Majesté pour ne pas m'être intéressé à vous.

— Alors c'est donc à vous que je dois cette nomination ?

— En grande partie, oui, mon cher comte.

— Et de quel droit, je vous le demande, monsieur le duc, vous mêlez-vous de mes affaires ?

— Je vous le dis : pour le service du roi, il n'est point d'indiscrétion que je ne commette.

— Monsieur le duc, ce que vous avez fait là est de la plus haute inconvenance.

— Il est de la plus haute inconvenance qu'ayant été chargé d'une ambassade aussi importante que celle de Vienne, je m'occupe de mon successeur ?

— Monsieur le duc, ce que vous avez fait là est affreux.

— Il est affreux que n'ayant qu'un bon ami, je m'emploie à lui donner ma survivance, la plus belle charge parmi les grands emplois ?

— Oh ! mais à qui donc m'en prendre, mon Dieu ! s'écria Mailly exaspéré.

— Voyons, mon cher comte, du calme.

— Du calme !

— Et commencez d'abord par prendre votre brevet.

— J'aimerais mieux me couper la main.

— Comment ? vous refuseriez une pareille faveur ? Mais êtes-vous fou, mon cher comte ?

Richelieu prononça ces derniers mots avec un accent si vif et une intonation si haute eu égard au respectueux silence qui régnait dans la salle, que Mailly trembla de

faire esclandre et s'éteignit comme un fer rouge qui coule dans l'eau.

Le rusé courtisan venait d'engager son homme.

Il sentit bien qu'il était compromis et lui tendit de nouveau le brevet.

— Mais prenez donc, cher comte, dit-il.

— Jamais ! ai-je dit, jamais !

— Alors, vous refusez. Peste, c'est grave ! Il faut dire cela sans retard au cardinal, afin qu'il prenne ses mesures.

— Un moment, monsieur, dit de Mailly, qui eût fait peine à sa femme elle-même, tant il souffrait visiblement en ce moment-là ; un instant, ménagez-moi.

— Ah ! ah ! vous en prenez votre parti.

— Non, monsieur, non ; mais enfin le roi est le roi, et, tout en refusant la grâce qu'il veut bien me faire, vous me laisserez le loisir, je suppose, de la refuser à ma façon.

— Eh ! que diable ! monsieur, s'écria Richelieu, on ne vous fera pas ambassadeur malgré vous; soyez tranquille ! Dites-lui tout simplement que vous ne voulez point partir, et vous ne partirez pas.

— Le lui diriez-vous, vous, monsieur le duc ? répondit Mailly dont les yeux flamboyaient.

— Moi, non, mais vous, un jaloux ! oui.

Ce dernier mot était terrible ; il piqua Mailly jusqu'à la moelle des os.

— Monsieur le duc, dit-il à Richelieu, vous m'avez fait, pour je ne sais quelle raison, un des plus grands chagrins qu'un homme puisse faire à son semblable. Monsieur le duc, Dieu ne vous en récompensera pas.

— Eh ! mon cher comte, Dieu n'a rien à voir dans tout ceci. Vous vous fâchez, vous avez tort ; moi j'ai l'idée que je vous sers.

— Dites-vous sérieusement une pareille infamie, monsieur le duc ?

— Bon ! des gros mots chez le roi, comte, à dix pas de la reine !

— Mais vous voyez bien que je suis au désespoir.

— Folie !

— Vous me poignardez, et vous ne voulez pas que je crie !

— Comte, voyons, voulez-vous qu'au lieu de vous emporter, nous causions tranquillement tous les deux ?

— Oui, oui, oui, à condition que vous verserez du baume sur cette plaie, duc, et non pas du fiel.

Richelieu haussa les épaules.

— Mais rappelle-toi donc, comte, que tu n'auras jamais un ami pareil à moi !

— Oh ! duc, duc, ne m'exaspérez pas !

— Et je le prouve, continua Richelieu. Quel est le devoir d'un ami ? Ce n'est pas moi qui l'ai défini, c'est monsieur de La Fontaine, le grand fabuliste. Il a dit :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche nos besoins au fond de notre cœur.

Eh bien ! moi, Mailly, j'ai cherché les besoins au fond de ton cœur, et comme je ne les trouvais pas tout net, à cause de la capricieuse conformation de ton esprit....

— De mon esprit?

— Oui, qui bifurque.

— Mon esprit bifurque !

— Pardieu ! d'Olympe à Louise, de la maîtresse à la femme ! Fixez donc quelque chose à une pareille bascule ! Alors je me suis mis à chercher les besoins de la femme, et j'ai trouvé; car c'est une justice à lui rendre, à elle, elle ne bifurque pas.

— Oh ! mon Dieu ! fit Mailly, donnez-moi la patience!

— Madame de Mailly, me suis-je dit, est folle du roi.

Mailly poussa un rugissement sourd.

— Mais folle ! il ne faut pas se le dissimuler, continua Richelieu.

Mailly grinça des dents, et froissa la garde de son épée.

— Dissimule-toi cela à toi-même, si tu y tiens, mon cher, poursuivit Richelieu; mais je te préviens que la fable du mari aveugle est usée. Tiens, mon cher, tiens, en ce moment même vois l'œil de ta femme, tire une ligne de ses cils aux cils du roi, et dis-moi si ce n'est pas comme au collége des jésuites : *Linea recta brevissima.* C'est vrai

comme un axiome, morbleu! tu sais cela, un axiome n'a pas besoin d'être prouvé.

Mailly cacha douloureusement sa tête entre ses deux mains.

— Oui, oui, la tête, le front, cela blesse, nous connaissons cela; moi, surtout, que diable! Je poursuis donc.

— Tu me tues, duc!

— Mon cher, quand on veut guérir les malades, il faut être impitoyable envers eux; or, tu seras guéri ce soir, ou le grand diable m'emporte. Eh bien! donc, j'en reviens à mes moutons : voyant que si madame de Mailly était amoureuse, elle rendrait le roi amoureux (c'est comme cela, vois-tu, ce que femme veut, Dieu le veut); voyant donc que si l'on arrêtait cette flamme, nous avions le Pecquigny qui allait te voler ta maîtresse pour dorer la vie un peu terne de notre jeune monarque...

« CONSIDÉRANT...

» On parle comme cela au parlement, où nous avons droit d'opiner, nous autres ducs et pairs; considérant que tu tiens plus à ta maîtresse qu'à ta femme... Ne secoue pas la tête, j'ai deviné cela, et j'ai deviné juste.

» Considérant, dis-je, que celui-là te perce au cœur qui te prend Olympe, et que celui-là t'écorche seulement le front qui te prend ta femme; remarque que les blessures à la tête sont les moins malsaines de toutes. Voici le raisonnement que je me suis fait :

» Mailly est à Paris.

» Mailly est jaloux de sa femme.

» Sa femme, qui est folle du roi (je maintiens toujours le mot), sa femme va prendre le roi tandis qu'il sera là.

» Jaloux, il fera tapage.

» Tapageur, il fera rire.

» Mystifié, il aura une affaire.

» En contravention à la loi sur les duels, il sera mis à la Bastille.

» Embastillé, il fera rire de nouveau.

» Remarque l'aboutissant éternel de ma logique, c'est que tu feras rire.

» Remarque que ta femme n'en aura pas moins pris le roi.

» Remarque que tu auras été présent, double désagrément, qui se quadruple par la juxta-position.

» J'ai décidé, moi Richelieu, ton ami, que je t'éloignerais avant que rien ne fût fait encore. »

Mailly fit un mouvement.

« Je te jure sur l'honneur, dit Richelieu, que rien n'est fait. Mais je te jure également sur l'honneur que tu n'auras pas le dos tourné que cela se fera.

» Tu regimbes ; vois la conséquence. Si tu pars, on dira : Mailly est parti, Mailly est trompé. Ah ! que l'on a bien fait d'attendre qu'il fût parti ; ah ! que, lui présent, la chose eût pris un autre tour !

» Vois la belle protection que je t'ai ménagée dans le monde, mon cher ami.

» Vois quel beau type d'ogre !

» Vois quel modèle d'homme fait.

» Vois quel modèle de mari fort !

» Tu ne m'embrasses point ! Tu n'es qu'un ingrat, Mailly ! les services du genre de celui que je te rends sont impayables. Essaie de Pecquigny, tu verras s'il me vient seulement à la cheville. »

Mailly était écrasé, abasourdi par ce flot de paroles, par ce débordement d'une morale qui n'avait pas encore osé se produire et se développer depuis Alcibiade.

— Tiens, acheva Richelieu, prends ton brevet, et donne-moi à souper chez Olympe.

Mailly demeura quelques instans sans parler, puis, chancelant comme un homme ivre, il se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! muet? dit Richelieu.

— Adieu, monsieur le duc.

— Le brevet ?

— Merci ; gardez-le.

— Si je le garde ! pardieu oui, je le garde ! car, avant qu'il soit quinze jours, tu me le redemanderas.

— Moi ?

— Toi ; et tu auras encore assez de chance pour que je ne te le refuse pas.

Mailly fit un geste désespéré. Richelieu haussa les épaules.

— C'est que j'ai raison, murmura-t-il, et que je n'ai

point dit à cet entêté-là une seule fausseté. Mais, cordieu ! il faut qu'il parte !

Puis se retournant :

— Oh ! cordieu ! continua-t-il, comme Pecquigny regarde cette sortie ! Voyons, combien de jours le roi va-t-il mettre à désirer que Mailly soit parti ? Huit jours ? C'est juste le chiffre de sa vertu... Ah ! par ma foi ! c'est long, je le sais bien, madame la comtesse, mais je n'ai pas pu faire mieux.

Et le duc alla rejoindre le roi, en sautillant comme un de ces corbeaux hypocrites qui semblent toujours ricaner au nez des gens.

LXXXI

OU LE LECTEUR PÉNÉTRANT DEVINERA DANS QUEL BUT BANNIÈRE S'ÉTAIT SAUVÉ.

Nous croyons avoir déjà dit qu'on avait détaché l'abbé de Champmeslé, qu'on l'avait ramené chez lui, qu'on l'avait plaint, et que surtout on lui avait fait raconter son histoire.

En réalité, le digne abbé n'avait pas beaucoup souffert, et son martyre avait été tolérable. Il avait compris tout de suite l'idée de Bannière ; elle lui avait paru plaisante comme moyen de comédie, bien exécutée comme acteur, et il avait laissé aller les choses, préférant cette complicité passive à une complicité active.

On sait comment les choses avaient été.

Bannière se jeta dans Paris par le faubourg Saint-Marceau, que de son temps Voltaire stigmatisait déjà du nom de faubourg hideux, vérité qui est restée une des grandes vérités que Voltaire ait dites.

Un abbé dans le faubourg Saint-Marceau n'était point une chose extraordinaire. L'abbé Bannière ne fut donc pas remarqué.

Mais cependant, pour conserver cet utile incognito, il ne fallait point errer trop longtemps par les rues. Bannière,

en conséquence, s'occupa de ce point essentie un gîte.

Or, trouver un gîte n'était point pour Banniè la plus facile du monde. Bannière ne connaissai ris, n'y ayant passé que douze heures, et il ign ment on y couchait, ayant, dès le soir de son ar ché à Charenton.

Des deux écus que Bannière avait emprunt Champmeslé, deux livres dix sous avaient été e payer les fiacres.

Il restait donc à Bannière neuf livres dix sou

C'était une fortune, relativement à ce qu'il po de sa première entrée dans la capitale.

Bannière n'était donc point positivement emb lativement à l'argent, puisqu'il avait, en prena modeste et en vivant sobrement, de quoi se log rir pour quatre ou cinq jours.

Avec cela, il est vrai, il ne ferait pas chez les r de vins des repas d'huîtres et de poularde, arr petit vin coquet qui l'avait si bien mis en appé où il avait trouvé un écu dans la poche de son bouracan; mais enfin il mangerait du pain bl coucherait pas dans la rue.

Relativement à l'hospitalité que le roi offrait sionnaires de Charenton, c'était une améliora sible.

Bannière, le nez en l'air, commença donc par principale, c'est à dire par se préoccuper d'une l Les prêtres quelquefois à cette époque faisaien voyageurs lorsqu'ils arrivaient de province san mandation. Certes, et la chose était évidente, valu pour Bannière loger dans quelque couvent; n cela, non-seulement la recommandation manqu en y réfléchissant, les Jésuites pouvaient avoir d dans ce couvent, et Bannière ne se souciait pas p réintégré dans une prison de Jésuites que dans son de fous.

D'un autre côté, il était urgent non-seulement nière trouvât un gîte, mais encore qu'il troquât de prêtre contre quelque autre habit, attendu qu

gnalement avec cet habit de prêtre était déjà bien certainement envoyé à la police de Paris.

Oh! qu'alors il regretta cette aimable fripière, à laquelle il eût rendu de si bon cœur l'écu généreux déjà mentionné par nous, à la condition qu'elle lui rendrait un habit quelconque, au risque qne celui-là n'eût plus d'écus dans sa poche.

Enfin, Bannière était encore à cet âge où l'on compte sur la Providence, et il se disait qu'il fallait d'abord trouver un gîte, et que l'habit viendrait à son tour.

Bannière, sous le rapport du gîte, rencontra ce qu'il lui fallait dans la rue des Fossés-Saint-Victor, c'est à dire une petite chambre sur une cour, gîte modeste et propre.

Bannière s'installa et se mit à songer.

Sa songerie, qu'on nous permette de faire ce mot s'il n'existe pas, et de nous en servir s'il existe, sa songerie se divisa en trois périodes :

D'abord, il remercia Dieu,

Ensuite, il trouva une idée relativement à son costume.

Puis enfin il pensa au bon abbé de Champmeslé, au parti qu'il en avait tiré déjà, au parti qu'il en pouvait tirer encore.

Son idée, la voici :

Il fit un certain bruit dans les degrés, prétendit s'être laissé choir, ce qui était, vu la raideur des marches, on ne peut plus vraisemblable, et enfin, avoir eu le malheur, s'étant laissé choir, de déchirer sa soutane.

On lui alla, en conséquence, querir un tailleur d'habits.

Bannière, quand cette homme fut entré dans sa chambre, donna derrière lui un tour de clef à la porte et lui dit :

— Mon ami, je vois à votre visage que vous êtes un brave homme ; je me suis enfui du couvent, où l'on voulait me faire prononcer mes vœux. Je me cache ici ; trouvez-moi un habit propre.

Le tailleur, par bonheur pour Bannière, était un philosophe. Il fut charmé de la confidence, car, à cette époque, les malheureux par religion étaient nombreux et par conséquent vraisemblables. Il versa quelques larmes, serra la main à Bannière, emporta la soutane, et lui rapporta un

bon habit, qu'il lui proposa de troquer contre cette soutane, qui était toute neuve.

Bannière refusa; la soutane ne lui appartenait pas, mais bien à Champmeslé; cependant la proposition du brave tailleur lui fit naître une idée:

C'était de laisser la soutane pour gage de l'habit: plus tard, il la dégagerait.

C'était même une délicatesse de plus de la part de Bannière; dans la boutique du tailleur, et représentant un gage, la soutane de Champmeslé serait mieux soignée que chez Bannière, qui n'avait pas de domestique.

D'ailleurs, qu'on se reporte au commencement de cette histoire, et l'on verra qu'un jour, jour où Bannière avait commencé sa carrière dramatique par le rôle d'Hérode, Champmeslé avait emprunté la soutane de Bannière, comme Bannière empruntait aujourd'hui la soutane de Champmeslé.

C'était donc purement et simplement entre les deux amis un échange de bons procédés et de soutanes.

Le tailleur donna son adresse et sa parole de rendre la soutane contre un écu de six livres.

Bannière, fier et heureux d'avoir un habit pour le lendemain, étendit son habit sur une chaise, se coucha et s'endormit profondément.

Le lendemain, en s'éveillant, il entendit les serins chanter, un chat miauler, des pigeons roucouler; il aperçut un morceau de ciel bleu grand comme un mouchoir de poche, et tressaillit de bonheur comme s'il était propriétaire de la moitié du globe.

Il se leva et écrivit à Champmeslé la lettre suivante:

« Monsieur et cher frère,

» Vous n'aurez pas manqué à ce point de charité que vous m'ayez condamné sur ce que j'ai fait.

» J'espère que mes violences ne vous ont point laissé de fâcheux souvenirs.

» J'ai déposé votre soutane en lieu sûr.

» Si vous voulez bien prendre la peine de vous promener demain dans la grande allée des Tuileries, à deux

heures de l'après-midi, je vous aborderai et vous ferai toutes satisfactions.

» Vous voyez, monsieur et cher frère, si j'ai confiance en votre loyauté et prudhomie; mais, comme dit le poëte :

Sous le casque ou le froc, on doit être honnête homme.

» Ce serait ne l'être pas, monsieur, que vous croire incapable de l'être.

» Votre respectueux serviteur et ami,

» BANNIÈRE. »

Assez satisfait de cette épître, si fort alambiquée qu'elle fût, Bannière l'alla jeter à la petite poste et attendit le lendemain, en se cachant du mieux qu'il lui fut possible.

On comprend qu'il en avait besoin.

Ses pensées, d'ailleurs, l'occupaient assez pour qu'il n'eût pas le temps de s'ennuyer.

Outré de voir qu'Olympe, le reconnaissant, l'avait ainsi abandonné, renié, qu'elle était partie sans témoigner aucune sympathie à ce pauvre fou, il se demandait si réellement elle avait perdu jusqu'au dernier sentiment humain.

Avait-elle raison d'avoir agi ainsi.

Cette dureté même n'était-elle pas une preuve d'intérêt?

Le pauvre Bannière était si amoureux qu'il en arriva à se poser ces questions et à se répondre : *Peut-être.*

Au surplus, pourquoi préjuger, pourquoi se torturer avec la fièvre, quand on ne pouvait manquer d'avoir une solution prochaine?

Seulement, comment Bannière allait-il procéder?

Joindre Olympe à brûle-pourpoint, c'était la faire mourir de peur, c'était aussi chercher à se faire arrêter de suite.

Le tout était de prendre ses précautions, et surtout de bien faire comprendre à Olympe qu'il n'était pas fou.

Bannière se sentait amoureux à un tel point, que, ne doutant ni de l'espace ni de la durée, il fût parti pour les Indes, sûr de reconquérir Olympe, quand tous deux au-

raient eu le temps de se calmer et de se regarder en face.

Ces dévouemens d'égoïstes ont une puissance que les hommes vulgaires ne peuvent calculer. Ils réussissent toujours, comme tout ce qui n'a pas d'équivalent dans la vie humaine.

Le lendemain arriva.

Bannière, en habit vert assez propre, se promenait dès dix heures du matin sous les arbres des Tuileries, tenant un livre à la main pour se donner une contenance.

Bien entendu qu'il ne lisait pas; il avait bien autre chose à penser qu'aux choses bonnes ou mauvaises renfermées dans le livre qu'il avait emprunté à son hôte et dont il n'avait pas même lu le titre.

Son cœur battait à user son habit vert. A midi, le supplice lui était devenu presque insupportable.

Enfin, à deux heures sonnant, il aperçut Champmeslé qui débouchait dans la grande allée.

Aussitôt Bannière, sans calculer si l'abbé serait ou non un honnête homme, s'il amenait ou non des sbires pour reprendre le fou échappé, se lança vers lui et lui prit les deux mains avec effusion.

L'abbé était grave et compassé; un sourire imprudent le faisait complice de Bannière.

— Eh bien! demanda Bannière, êtes-vous donc si mauvais chrétien, monsieur Champmeslé, que vous ne pardonniez pas leurs offenses à ceux qui vous ont offensé?

— Si fait, répondit Champmeslé, je vous pardonne, monsieur Bannière, quoique vous ayez failli m'étouffer, non-seulement je vous pardonne, mais, comme vous devez être au bout de vos deux écus de six livres, je vous en rapporte deux autres; vous me rendrez les quatre ensemble; je ne suis pas riche, mais, Dieu merci! je n'ai besoin de rien en ce moment.

— Pas même de votre soutane? demanda en riant Bannière.

— Par bonheur, répondit naïvement Champmeslé, j'avais pris la pièce assez grande pour qu'on pût en tailler deux dans le coupon; il me reste donc celle que vous voyez sur moi.

— Vous aurez l'autre ce soir, monsieur de Champmeslé, répondit Bannière.

— Où est-elle, d'abord ? demanda Champmeslé.

Bannière lui raconta l'histoire de la soutane.

— Si le tailleur est un malhonnête homme, dit Champmeslé, puisque vous n'en avez point tiré reconnaissance, elle est perdue à cette heure ; si c'est un honnête homme, il la rendra aussi bien dans huit jours qu'aujourd'hui, et d'ici là vous ne vous dessaisirez pas d'un écu qui peut vous être utile.

— Décidément, dit Bannière, vous serez mon ange sauveur, cher monsieur de Champmeslé; du moment où je vous ai vu, je n'en ai pas douté, et plus je vous vois, plus j'en suis certain.

— Ce n'est pas seulement pour me dire cela que vous m'avez fait venir ? demanda en souriant Champmeslé.

— Non, écartons-nous, en effet, je vous prie, car j'ai beaucoup à vous parler.

— Craignez-vous le bord de l'eau ?

— Nullement.

— Eh bien ! j'ai remarqué, en venant, sous le pont, quelques pêcheurs à la ligne. Nous pourrons feindre de les regarder, s'il vous plaît, et, en nous promenant, nous causerons.

— Soit.

Et tous deux, quittant le jardin, descendirent sous le pont, comme l'avait proposé Champmeslé.

Arrivé là, Champmeslé s'arrêta, croisa les bras, et, regardant Bannière,

— Monsieur Bannière, lui dit-il, je me demande depuis avant-hier si vous deviendrez un honnête homme ou un profond scélérat.

— Oh ! monsieur de Champmeslé, dit Bannière; mais à quel propos me soupçonneriez-vous donc de devenir un profond scélérat ?

— Hélas ! mon frère, répondit Champmeslé, c'est que vous voilà lancé sur la mer orageuse des grandes passions. Ah ! monsieur Bannière, quel océan et quelles tempêtes !

Bannière poussa un soupir.

— Quel navigateur, continua Champmeslé en levant les

yeux au ciel, peut répondre d'arriver au port quand il est ainsi ballotté?

Bannière comprit que Champmeslé allait s'embarquer dans un sermon. Il comprit alors pourquoi l'abbé l'avait conduit à l'écart, et il frémit du danger qu'il courait.

Aussi résolut-il d'y couper court.

— Cher monsieur de Champmeslé, écoutez-moi, dit le jeune homme : vous avez d'admirables dispositions pour la chaire, mais je ne vous écouterai jamais aussi attentivement, parlant de morale, que je vous écouterai parlant d'Olympe; parlez-moi donc d'Olympe, mon cher monsieur de Champmeslé, et vous allez me voir suspendu à vos lèvres.

— Désespéré! désespéré! fit Champmeslé avec une profonde douleur.

— Voyons, cher abbé, dit Bannière, soyons bon; n'oubliez pas que vous avez été un homme avant d'être un saint; songez que jamais créature humaine n'a été malheureuse comme je le suis; et, s'il vous est resté un cœur vivant depuis votre immolation à l'Eglise, souffrez que ce cœur s'attendrisse pour moi, votre prochain. Ne faites pas les affaires de Dieu, cher monsieur de Champmeslé. Dieu est si fort et si puissant, croyez-moi, qu'il arrive toujours à les faire lui-même.

Bannière avait dit ces mots avec une telle véhémence, et surtout avec une telle conviction, qu'il s'aperçut qu'il avait touché son auditeur, et que le jésuite commençait de faire place au vieux comédien.

— Voyons, dit Champmeslé, entendons-nous. Ce que vous voulez, n'est-ce pas, vous l'avez?

— Moi?

— Oui, vous. Vous vouliez la liberté, vous voilà libre.

— C'est vrai, mais je n'en suis que plus malheureux.

— O éternelle instabilité de l'homme! s'écria Champmeslé.

— Monsieur de Champmeslé, dit Bannière en joignant les mains, voulez-vous me rendre un service?

— Eh! mon Dieu! oui, s'écria Champmeslé comme un homme qui se sent glisser sur une pente; je le veux bien,

pourvu que vous ne me fassiez pas complice de rien qui compromette mon salut.

— Oh ! soyez tranquille, votre salut ne court aucun risque avec moi, et j'en aurai soin comme du mien même.

— Alors je suis damné, dit Champmeslé.

— Rassurez-vous donc.

— Parlez, alors. Eh bien ! pourquoi ne parlez-vous donc pas ?

— Oh ! pauvre Bannière que je suis !

— Qu'y a-t-il encore, voyons?

—C'est que vous allez bondir, cher monsieur de Champmeslé.

— Après tout ce que j'ai déjà vu de vous, monsieur Bannière, ce sera difficile. Je suis bien préparé, allez.

— Non, je n'oserai pas.

— Allez toujours.

— Monsieur de Champmeslé....

— Allons donc.

— Eh bien ! vous m'avez dit avant-hier que vous aviez pour ami un gentilhomme de la chambre?

— Monsieur le duc de Pecquigny. C'est vrai.

— Eh bien ! vous pouvez être mon sauveur.

- Ah ! je comprends.

Bannière regarda Champmeslé avec un certain étonnement sur cette précoce compréhension.

— Oui, continua Champmeslé, vous désirez que je vous fasse rayer des registres de Charenton; c'est possible.

— Cela d'abord, oui, si vous voulez bien.

— Comment cela, d'abord ?

— Oui, je n'y avais pas pensé.

— A quoi donc pensez-vous, alors ?

— Cher monsieur de Champmeslé, Olympe a débuté à la Comédie-Française.

— Oui, dans le rôle de Junie, où elle a été ravissante à ce qu'il paraît.

— Ah ! tant mieux !

— Parbleu ! dit l'abbé s'oubliant, elle a tant de talent ! Vous rappelez-vous la façon dont elle disait, dans sa scène avec Britannicus... Attendez donc... attendez donc...

Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire !
De combien de soupirs, interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignais la pâleur ;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;
Je craignais mon amour vainement renfermé,
Enfin j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.

Champmeslé prononça ces derniers vers avec un tel accent, que les pêcheurs à la ligne se retournèrent, et que Bannière battit des mains.

— Bravo ! bravo ! mon cher abbé, cria Bannière. Ah ! si vous n'étiez pas jésuite, quel professeur vous eussiez fait. Dites-donc, est-ce qu'il ne serait pas encore temps de revenir là-dessus?

— Malheureux ! dit Champmeslé s'apercevant qu'il s'était laissé aller sur une pente un peu bien mondaine; malheureux ! non-seulement vous vous perdrez, mais encore vous me perdrez avec vous !

— Cher monsieur de Champmeslé ! dit Bannière.

— Arrière, démon ! s'écria Champmeslé en faisant un pas pour fuir.

Mais Bannière le retint.

— Messieurs, dit un des pêcheurs plus impatient que les autres, si vous voulez faire tout ce tapage-là ici, il faut nous le dire, nous irons ailleurs. Depuis que vous êtes là, ça ne mord plus.

Champmeslé sentit la justesse de cette observation, et plus bas à Bannière,

— Eh bien ! dit-il, dites donc tout de suite ce que vous désirez de moi, et que je voie si la chose est possible.

Les deux amis, car malgré ce qui s'était passé, et même

peut-être à cause de ce qui s'était passé entre eux, nous pouvons leur donner ce titre, les deux amis firent quelques pas en arrière, et Bannière, qui pendant ce temps paraissait avoir pris sa résolution,

— Eh bien! mon père, dit-il, il s'agit tout simplement de demander à monsieur de Pecquigny un ordre de début.

— Pour qui? demanda Champmeslé.

— Pour moi, dit Bannière.

— Pour vous, Bannière! s'écria Champmeslé; demander votre damnation à Pecquigny!

— Eh bien! c'est cela même, cher monsieur de Champmeslé.

— Ah! mon bon ami, non, assez comme cela. Je ne me ferai pas l'instrument de vos malheurs. Souffrez temporairement dans ce monde, mais ne brûlez pas éternellement dans l'autre.

— Cher monsieur de Champmeslé, quand nous en serons là, nous verrons ce que nous ferons; mais, en attendant...

— Oui, tâchons de satisfaire l'animal, la matière, la chair. Point!

— Eh! mon Dieu! rien n'empêche que nous ne satisfassions l'esprit avec. Quand on est amoureux comme je le suis, cher abbé, il y a, je vous le jure, dans l'amour, autant d'esprit que de chair.

— Point! Vous me tuerez plutôt que de me faire faire une pareille chose. J'ai mes idées arrêtées.

— Vous tuer! cher et digne abbé! jamais! J'espère que vous irez au ciel sans que personne vous inflige le martyre; seulement, allez-y le plus tard que vous pourrez, et jusque-là, aidez-moi, je vous en supplie, de tout votre pouvoir.

— Non.

— Cher monsieur de Champmeslé.

— Jamais!

— Je vous en supplie!

— Jamais! jamais! vous dis-je.

— Eh bien! je sais ce qu'il me reste à faire.

— Et que ferez-vous?

— J'irai trouver monsieur de Pecquigny lui-même.

— Bon ! il vous réintégrera tout droit à Charenton.

— Soit. Tous les jours je prierai le Seigneur de pardonner à l'abbé de Champmeslé le mal affreux qu'il m'aura fait.

— Bon ! Dieu saura bien à quoi s'en tenir.

— Mon Dieu ! dirai-je, pardonnez à ce cher monsieur de Champmeslé, qui avait du bon au fond, la vie de martyre et la mort désespérée, la mort d'athée, de blasphémateur, qu'il a mise au bout de mon agonie !

Champmeslé tressaillit.

Bannière avait dans ses emportemens une éloquence naturelle à laquelle il fallait bien se rendre.

D'ailleurs, à l'accent de sa voix, partie du plus profond du cœur, on sentait bien qu'il disait la vérité.

— Mais enfin, demanda-t-il désespéré lui-même de ne pas trouver de meilleures raisons à opposer aux instances de Bannière, pourquoi donc voulez-vous reprendre cette laide profession d'acteur que j'ai quittée avec tant de joie ? Mais vous êtes donc un énergumène, vous avez donc deux marottes à la fois, mon très cher ! les fous, les plus fous n'en ont jamais qu'une.

— Mais, cher abbé, je n'en ai qu'une aussi.

— Bah ! vous ne pouvez vous passer du théâtre.

— Non.

— Et vous mourez si vous ne retrouvez Olympe.

— Eh bien !

— Eh bien, j'ai deux marottes.

— Ne voyez-vous donc pas que l'une de celles-là me conduit tout naturellement à l'autre ?

— Comment cela ?

— Ah ! pour un homme qui a débuté par les confidens, cher abbé...

— Chut ! ne parlons jamais de cela.

— Vous avez la compréhension bien difficile.

— En quoi ?

— Mais, en entrant à la Comédie-Française, je retrouve Olympe.

— Eh, pardieu ! vous n'avez pas besoin d'entrer à la Comédie-Française pour cela : vous trouverez mademoi-

selle Olympe de Clèves partout si le diable vous tente encore.

— Mais non : voilà où vous faites erreur. Chez elle, Olympe sera gardée; chez elle, je trouverai monsieur de Mailly.

— Mais dans la rue, mais au milieu des Tuileries, comme moi, par exemple?

— C'est un hasard de la rencontrer.

— Bah! et la petite poste, pourquoi a-t-elle été inventée?

Bannière secoua la tête.

— Ah! pour un vieux comédien, mon cher abbé...

— Eh bien! quoi? et quelle bêtise ai-je encore dite?

— Si j'écris à Olympe de me venir trouver, quelque part que ce soit, j'ai deux mauvaises chances contre une bonne.

— Lesquelles, voyons?

— La première, c'est qu'on intercepte ma lettre : beaucoup de gens sont intéressés à être agréables à monsieur de Mailly, qui est riche et puissant. Si ma lettre est interceptée, Olympe ne la reçoit pas. Première chance mauvaise.

— Bon! voilà pour une.

— La niez-vous?

— Non. Voyons la seconde.

— La seconde, c'est qu'Olympe, qui m'a vu fou à Charenton, ne me croie encore fou, bien plus fou que dans les Tuileries et dans ma loge. Et alors vous comprenez, si elle s'est sauvée par peur, quand elle m'a aperçu bien grillé, bien verrouillé dans une loge, elle se sauvera bien autrement quand elle me saura libre, sans verrous, sans barreaux et sans gardiens.

— Ah! ah!

— Et alors, non-seulement elle ne viendra pas au rendez-vous, mais encore, par charité pour ma santé, elle me fera reconduire à l'hôpital, ni plus ni moins que monsieur de Pecquigny, ce qui fait que l'abbé de Champmeslé n'échappera pas aux remords de son cœur honnête, qui lui criera éternellement que c'est sa cruauté qui a causé la mort du pauvre Bannière.

— Hum! hum! il y a du vrai là dedans, dit l'abbé.

— Vous voilà donc convaincu enfin? C'est heureux!

— Convaincu que vous avez besoin de revoir mademoiselle de Clèves; mais de rentrer au théâtre, non.

— J'ai besoin de l'un et de l'autre, cher abbé. Vous savez bien ce que c'est que le théâtre, vous, puisque vous avez joué la comédie trente ans.

— Hélas!

— Eh bien! au théâtre, tout ce qui est difficile ailleurs devient facile. Là, je la rencontre, vous comprenez bien, sans éveiller les jalousies de personne, et, les éveillé-je, on ne peut pas m'empêcher de la voir, de lui parler, d'entrer dans sa loge, de fermer la porte derrière moi, de lui faire comprendre que je n'étais pas fou, ou que si je l'étais, c'était de désespoir de ne pas la voir.

— Et quand vous lui aurez fait comprendre cela?

— Quand je lui aurai fait comprendre cela, ma vengeance commencera.

— Vous voulez donc vous venger d'Olympe?

— Je n'ai pas d'autre but! s'écria Bannière.

Et ses yeux étincelèrent à quelque idée intérieure qui illumina son esprit.

— Allons! bien, il ne manquait plus que cela, dit l'abbé se révoltant à ces derniers mots; il veut commettre un crime, et il m'appelle à son aide!

— Eh, non pas! monsieur de Champmeslé, je ne veux commettre aucun crime; vous exagérez.

— Vous voulez vous venger, dites-vous?

— Oui, mais chrétiennement.

— Il n'y a pas de vengeance chrétienne.

— L'abbé!

— Les textes condamnent ce sentiment.

— L'abbé, vous faites tort à vos connaissances; voici comme je prétends me venger...

— Aucune manière de se venger n'est permise.

— Il ne m'est pas permis de faire repentir Olympe en lui prouvant qu'elle a été moins généreuse que moi.

— Ah! ceci est autre chose.

— Ah! vous voyez bien, l'abbé.

— Mais, lorsque vous lui aurez prouvé que vous êtes plus généreux, elle vous pardonnera?

— Peut-être.

— Et alors vous vous raccommoderez?

— Je l'espère.

— Très bien. Et j'aurai, moi, prêtre, donné les mains au péché de la luxure! Ce serait joli!

— Hélas! monsieur l'abbé, nous ne nous raccommoderons probablement pas; mais, du moins, elle verra que je ne suis pas fou, elle verra que je ne l'ai jamais trompée, elle verra que son orgueil l'a mal conseillée contre mon ardent amour.

— Si elle voit tout cela, vous vous raccommoderez. Impossible!

— Ah! mon pauvre ami! oh! mon cher abbé, par grâce! pour Dieu! soyez donc le ministre des bontés du ciel, et non celui de ses colères.

— Flatteur!

— Vous m'aimez, je le vois.

— Je l'avoue.

— Vous avez un cœur d'or.

— Je le voudrais de diamant.

— Il ne vaudrait pas plus.

— Il serait plus dur.

— Ainsi vous consentez?

— A une condition.

— Laquelle?

— C'est que la première offre que vous lui ferez sera de vous unir à elle chrétiennement.

— Je ne demande pas mieux, cher abbé.

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure, et même je vous promets encore autre chose.

— Quoi?

— Que si Olympe consent à ce mariage..

— Eh bien?

— Quelque part que nous soyons, c'est vous qui nous marierez.

La figure de Champmeslé rayonna. Il n'avait encore marié personne.

— Moyennant cette promesse, dit-il, je consens à ce que vous désirez.

— Oh ! s'écria Bannière, laissez-moi vous embrasser?

— Faites; mais ne me jetez point à l'eau.

Insensiblement ils s'étaient rapprochés de la rivière.

— Ange, mon bon ange! dit Bannière.

— Messieurs, dit le pêcheur avec impatience, ne pourriez-vous pas aller vous embrasser ailleurs?

— Mon ami, dit Champmeslé, vous voyez que nous gênons beaucoup ce brave homme.

— Oui, répondit le pêcheur.

Rien n'est brutal comme un homme qui tient une ligne à la main, et qui depuis une heure n'a pas eu une seule occasion de la tirer de l'eau.

Mais Bannière était trop joyeux pour se préoccuper de si peu.

— Ainsi, dit-il, c'est convenu, vous allez me servir, cher monsieur de Champmeslé.

— Pour le bien de l'humanité, oui.

— Vous demanderez à monsieur de Pecquigny un ordre de début pour moi.

— Oui.

— Et vous l'obtiendrez.

— Peste! comme vous y allez.

— Vous l'obtiendrez?

— Je ne réponds pas de cela.

— Pourquoi?

— Parce qu'en vérité le duc de Pecquigny ne peut pas s'engager ainsi sans vous connaître.

— Menez-moi chez lui.

— Mais, malheureux, vous oubliez qu'il vous a vu à Charenton.

— Permettez; j'avais une barbe de trois semaines et des cheveux fort mal peignés; d'ailleurs, il ne m'a vu qu'un instant.

— Cet instant suffira; vous êtes d'une figure reconnaissable.

— Alors je n'irai pas; vous ferez mieux seul.

— S'il connaît votre nom ?

— D'où l'aurait-il su?

— A Charenton.

— A Charenton, vous savez bien que l'on n'a pas de nom; on est un numéro, voilà tout.

— Mais monsieur de Pecquigny n'est pas tout le monde, et il se peut que le directeur...

— En ce cas, ne me nommez pas.

— Alors, il me faudra donc mentir ?

— Vous ne mentirez que pour obéir à l'humanité.

— Je ne veux pas mentir du tout. Ainsi, faites-y attention, s'il me demande pour qui cet ordre ?...

— Eh bien ! dites que c'est pour l'homme qui vous aime le plus au monde, pour un homme que vous aimez un peu vous-même, pour un homme qui paiera cet ordre d'une éternelle reconnaissance, pour un homme enfin qui donnera sa vie pour vous et pour le duc de Pecquigny, en récompense de ce que tous deux vous aurez fait pour lui.

Champmeslé se détourna; ses yeux étaient mouillés de larmes.

— Ce garçon-là eût fait un fameux prédicateur, dit-il. Quel dommage qu'il ait été détourné de l'Eglise !

— Oh ! mon ami, venez, venez, dit Bannière.

— Oui, monsieur, allez, dit le pêcheur d'un ton suppliant, vous ferez la satisfaction de deux personnes.

— Comme cela, tout de suite?

— Oui, monsieur, tout de suite, dit le pêcheur; qu'est-ce que cela vous fait?

— Venez, venez, mon cher abbé, insista Bannière.

— Mais enfin, comment...

— Où est le duc ?

— A Versailles.

— Je vous y mène.

— Allons donc.

— Ah ! fit le pêcheur, c'est bien heureux.

Champmeslé n'avait plus de volonté ; il se laissa entraîner.

Un amour pareil vaut bien le vinaigre avec lequel Annibal fit fondre les roches des Alpes, comme le dit gravement Tite-Live; et s'il ne réussit pas toujours à lier, il réussit toujours à délier.

Bannière avait noué son bras à celui de l'abbé, et il le faisait voler du côté de Versailles.

— Mais, dit Champmeslé, nous n'allons pas comme cela à Versailles.

— Si fait!

— A pied?

— Oh! non, en voiture. Je vais payer la voiture.

— Ah! oui, sur les vingt livres qui vous restent.

— Eh bien! n'y a-t-il pas de quoi?

— Si fait; mais que vous restera-t-il?

— Pour moi, toujours assez.

Champmeslé haussa les épaules.

— Tenez, dit-il, prenez encore ces trois louis.

— Oh! s'écria Bannière dans un élan de naïveté sublime, vous m'en offririez cent que je les prendrais.

Champmeslé, qui savait la vie de cet homme, qui connaissait la quantité d'or qui avait fondu entre ses doigts, s'étonna de rencontrer une pareille jeunesse d'âme, une pareille délicatesse de sentiment au fond d'un cœur que bien des gens eussent cru trouver flétri.

— Allons, allons, murmura-t-il, tout n'est pas perdu, et c'est une âme que je sauverai. L'amour est un moyen comme un autre, et le crucifix du prêtre ne persuade pas plus de chrétiens que la branche de rose offerte par une honnête femme à celui qui l'aime.

Ils montèrent dans une voiture à la porte de la Conférence, et ils accomplirent en trois heures ce voyage de quatre lieues et demie.

Il faut dire que le cocher se hâta, stimulé par le pourboire promis par Bannière.

Arrivé à la porte de l'hôtel du duc, Bannière attendit dans la voiture d'abord, puis sur un banc, puis en se promenant, son impatience ne lui permettant point de demeurer en place.

Au bout d'un quart d'heure, Bannière avait fait autant d'oraisons mentales qu'une fiancée qu'on conduit à l'église ou qu'un condamné que l'on traîne à l'échafaud.

L'abbé tardait, et Bannière désespérait.

C'est que l'abbé éprouvait des difficultés.

L'abbé tardait, c'est qu'on l'écoutait avec attention, et qu'il était sur le point de réussir.

Une demi-heure, ou plutôt un demi-siècle s'écoula, pendant lequel Bannière invoqua tous les saints et toutes les saintes du paradis.

Il était plus croyant que Champmeslé ne le croyait.

Enfin, la porte se rouvrit, et Bannière s'élança.

Champmeslé reparut avec sa même figure renfrognée.

— Il a refusé! s'écria Bannière avec désespoir.

— Tenez, fit Champmeslé en tirant un papier de sa large poche.

— Signé! signé! s'écria Bannière. Oh! soyez bénis, vous, monsieur le duc et le bon Dieu!

Et le pauvre garçon, s'agenouillant dans la rue, baisa le papier magnifique.

Heureusement, même au temps de Louis XIV, Versailles n'a jamais été encombré par les passans, et le pavé y est sec.

Bannière embrassa mille fois Champmeslé pendant la route, et deux mille fois sur la place Saint-Antoine, où ils se séparèrent, après que l'on eut été chercher la soutane chez le tailleur.

Mais comme Bannière devait bientôt voir la fin de ses trois louis, il en accepta sept autres de Champmeslé, ce qui porta sa dette à dix louis.

En outre, sur sa demande, et comme Bannière ne craignait plus qu'on la lui prît, Champmeslé lui remit la bague qu'il avait reçue à titre de dépôt.

Et plus heureux bien certainement que le roi Louis XV en son palais de Versailles, il rentra dans son hôtel de la rue Saint-Victor, après avoir promis à l'abbé d'être sage et de le tenir au courant de tout.

LXXXII

OU LA REINE REFUSE LE DEVOIR.

Pendant que l'heureux Bannière se prépare à ses débuts, revenons à cette trinité qui se composait du roi, de la

reine et de madame de Mailly, et qui était bien loin d'abord d'être sainte, et ensuite de faire une seule et même personne.

Commençons par la reine.

La reine avait attentivement écouté ce que monsieur de Fleury lui avait dit ou fait dire touchant monsieur de Mailly.

La reine n'était pas jalouse.

Une autre reine eût demandé la cause de cet intérêt de monsieur de Fleury pour le comte; une autre reine se fût informée, eût cherché à deviner, eût appris les projets que l'on avait sur Louis XV et sur madame de Mailly, et naturellement elle eût refusé de demander une faveur qui devait être pour elle une disgrâce.

Mais la reine était cette bonne, honnête et froide Marie Leczinska; elle ne demanda rien, ne s'informa de rien, ne devina rien, présenta le brevet au roi en lui disant de quoi il était question, et le roi, qui, au fond du cœur, sans savoir pourquoi, instinctivement, désirait que monsieur de Mailly fût le plus loin possible, le roi signa.

Pauvre reine! elle se doutait si peu qu'elle eût besoin d'être jalouse, qu'elle eût repoussé très loin la personne qui lui eût donné le conseil de le paraître, quoique ce conseil, il faut le dire, eût été excellent.

Malheureuse comme la plupart des femmes extrêmement honnêtes, qui, dans ce monde qu'on appelle une cour, entourées d'ennemis qu'il faut ménager, heurtent sans ménagement ceux qui les entourent, et finissent par s'user aux chocs, la reine, dont au fond du cœur le bien le plus précieux était le roi, car elle aimait véritablement Louis XV, la reine crut que cet amour du roi pour elle durerait toujours, et elle compta sans ce terrible instinct de la coquetterie de l'homme, sans cette ardeur fougueuse du sang invincible de Louis XIV et de madame la duchesse de Bourgogne, ces tyrans de toute nature, dont Hercule lui-même, le vainqueur de tant de monstres et le demi-dieu des douze travaux impossibles, ne parvint pas à triompher.

Louis XV fût-il resté vertueux sans Richelieu et sans Fleury? C'est à l'histoire à approfondir ce mystère, non à

nous. Nous nous contenterons de dire, nous, qu'il fût resté vertueux peut-être sans sa femme.

Car, à l'âge où était arrivé Louis XV, c'est-à-dire à dix-huit ans à peu près, Louis XV, le plus beau des adolescens de son royaume, Louis XV, regardé avec admiration, nous dirons presque avec envie, par toutes les femmes de son royaume, Louis XV n'avait encore eu de regards que pour sa femme, Marie Leczinska, laquelle, nous l'avons dit, soit froideur de sens, soit confiance dans la vertu de son mari, était bien loin de lui savoir de cette fidélité le même gré que Marie-Thérèse eût su à Louis XIV.

Mais il y eut cette différence entre les deux reines, que Marie-Thérèse fatigua Louis XIV avec son amour, et que Marie Leczinska fatigua Louis XV avec son indifférence.

Et certes, avec la timidité qui faisait le fond du caractère de Louis XV, il fallut, pour faire de Louis XV le roi le plus débauché de la monarchie, que cette indifférence de sa femme fût bien forte.

Mais, à l'époque où nous en sommes, Louis XV était encore ce vertueux roi qui avait résisté à toutes les tentations; aussi, à peine avait-il signé le brevet de monsieur de Mailly, que, se rappelant ce que Richelieu lui avait dit de cette dame et ce que peut-être ses souvenirs personnels lui disaient, il regretta d'avoir ouvert pour lui-même cette porte de la séduction en rendant madame de Mailly à moitié veuve.

Ce n'est pas qu'il eût promis à qui que ce fût; mais il la sentait venir, et cela suffisait pour l'effrayer.

Rentré chez lui, il songea à la reine, et, en songeant à elle, il se rappela qu'elle était la plus aimable et la plus belle de toutes les femmes.

Ce n'était pas l'avis de tout le monde, mais c'était celui du roi Louis XV à dix-huit ans.

Il se rappela que la reine lui appartenait, et il se dit que chercher le plaisir ailleurs c'était tenter Dieu.

Il appela Bachelier, son valet de chambre, et, tout en rougissant, il l'envoya prévenir la reine de sa visite.

Pendant l'absence de ce digne valet, le roi repassa toute la morale que son précepteur, que les vertueux de la cour et que le feu roi lui avaient faite, et comme cette morale

s'accommodait fort agréablement ce jour-là avec l'état de son cœur, le roi trouva doux de la pratiquer.

Déjà il avait lui-même, tant il avait hâte de passer chez sa femme, disposé sur un coussin son épée, que le valet de chambre, suivant l'étiquette, portait dans la ruelle de la reine, lorsque celui-ci rentra soudain avec une figure tellement renversée, que le roi, s'il eût été soupçonneux, se fût convaincu que Bachelier y mettait de l'affectation.

Louis XV était prêt à sortir.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il en s'arrêtant sur le seuil.

— Ah! sire, restez chez vous, dit Bachelier.

— Quoi donc?

— Sire, la reine...

— La reine est-elle indisposée?

— Non, sire; ou du moins Sa Majesté ne le dit, pas, et je ne le crois pas non plus.

— Vous l'avez vue elle-même?

— Oui, sire, et Sa Majesté a le teint superbe; mais...

— Mais quoi?

— Sa Majesté fait dire au roi qu'elle désire demeurer seule ce soir.

Louis, stupéfait, attacha ses grands yeux bleus sur son valet de chambre.

Plusieurs fois la reine avait laissé entrevoir sa répugnance pour les visites nocturnes de son mari, mais encore n'avait-elle jamais refusé de les recevoir.

Louis XV en fut si étonné qu'il demeura muet.

— N'est-ce pas, sire, que c'est surprenant? dit Bachelier.

— Fort surprenant, en effet, répéta le jeune roi, rougissant de dépit et de colère.

— Tellement surprenant, reprit Bachelier, que je me suis permis de faire répéter la reine, comme si j'avais mal compris.

— Et elle a répété?

— Parfaitement.

— Bachelier, dit Louis XV, il faut que la reine soit malade.

— Non, sire ; seulement la reine a ses idées, à ce qu'il paraît.

— Qu'appelles-tu ses idées, Bachelier ?

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire la vérité, en sujet fidèle et dévoué.

— Dis, mon bon Bachelier, dis... d'autant plus que, je le sais parfaitement, Sa Majesté, qui d'ailleurs est d'un caractère et d'un tempérament froid, se figure déplaire au ciel en plaisant à son mari. N'est-ce pas cela que tu veux dire, Bachelier ?

— Oui, c'est un peu cela, je l'avoue, sire.

— C'est excusable, Bachelier. Dieu avant tout.

— Oh ! sire !

Et Bachelier ébaucha un sourire que Voltaire lui-même eût trouvé passablement athée.

Le roi vit ce sourire, qui lui donna à penser.

— Parle, dit-il.

— Sire, la première moitié de ce qu'a dit Votre Majesté est vrai, et la reine est d'un tempérament très froid. Oh ! il faut cela.

— Comment ! il faut cela ? dit le roi, se trompant à l'intention de Bachelier.

— Oui, sire, car si toute autre femme que la reine avait pour mari le roi, le roi tel que vous êtes, c'est-à-dire un beau jeune homme tout resplendissant de jeunesse, tout exubérant de vigueur et de volupté...

Le roi rougit cette fois, mais de plaisir et de désir.

— Enfin, dit Louis en soupirant, la reine n'est point cette autre femme-là, voilà tout. Que veux-tu, Bachelier, c'est un malheur.

Et il soupira encore.

Bachelier sentit le vide qu'allait faire cette nuit dans l'économie du régime royal.

Il résolut de profiter de la circonstance qui s'offrait à lui et insista.

— N'importe, dit-il, le roi n'est pas heureux, et je sais tel petit officier aux gardes qui a bien tort de dire : Heureux comme le roi !

— Pourquoi cela ? demanda Louis XV.

— Parce qu'au retour des Porcherons ou de Saint-Mandé,

il trouve deux bras ronds et caressans ouverts pour le recevoir.

Louis XV fronça le sourcil.

— Et, ajouta Bachelier, voyez-vous, sire, les confesseurs auront beau prêcher, la jeunesse est la jeunesse, c'est-à-dire un temps fort court pour les rois comme pour les autres hommes.

C'était une si incontestable vérité, que Louis, avec un profond découragement, se laissa tomber dans un fauteuil.

— Que fait Votre Majesté ? demanda Bachelier après un silence de quelques minutes.

— Ma Majesté s'ennuie, Bachelier ! répliqua le roi d'un ton lugubre.

Puis se relevant.

— Mais je ne m'ennuierai pas toujours, je te le promets, Bachelier.

— Ah ! sire, vous venez de dire là une bonne parole.

— Ainsi, vous êtes assuré, Bachelier, que la reine n'est point malade ?

— Oh ! sire, Dieu merci j'en jurerais, et d'ailleurs les médecins sont là pour tranquilliser Votre Majesté si elle était inquiète.

— C'est bien, Bachelier, puisque la reine refuse le devoir (1), à partir d'aujourd'hui, vous ne porterez plus ma toilette chez elle.

Et après qu'il eut aidé le roi à se mettre au lit, après qu'il eut surveillé le coucher du valet de chambre de service, il s'éclipsa tout rayonnant pour porter cette bonne nouvelle à monsieur de Richelieu.

Ainsi le caprice, la mollesse et l'irréflexion d'une reine trop honnête femme venaient de changer avec un seul mot la face d'un règne et l'avenir de la France.

(1) Ce sont les propres paroles dont se servit Louis XV.

LXXXIII

OU LE ROI LOUIS XV NE FAIT PAS LE SIEN.

Le lendemain, de bonne heure, après une assez mauvaise nuit passée dans son lit solitaire, Louis XV aperçut Richelieu parmi les courtisans rassemblés pour assister à son lever.

Le roi était maussade.

Un simple particulier est maussade quand il a mal dormi, à plus forte raison un roi.

Il refusa la chasse; il refusa son concert du matin, et alla tout distrait à la messe.

Il mangea peu et de méchante façon.

Mais, en échange, il gronda beaucoup.

Il alla voir ses chevaux, qu'il trouva mal en point.

Et cependant il n'y avait pas de plus beaux chevaux en Europe.

C'était un présent du Turc, et des élèves de chevaux anglais que Dubois avait ramenés de Londres, lorsqu'il y était allé pour faire signer le traité de la quadruple alliance.

Quand on vit cette horrible mélancolie du roi, chacun trembla.

Le roi allait-il tomber malade? monsieur le duc d'Orléans allait-il l'empoisonner par delà le tombeau?

Car on sait que depuis 1715, à chaque indisposition qu'avait Louis XV, le bruit courait qu'il avait été empoisonné par monsieur le régent.

Le roi malade, quel coup!

Le roi n'avait pas encore parlé que l'on savait aux deux bouts de Versailles que le roi était malade.

On vit alors les courtisans faire une figure pareille à celle du roi, et quereller les médecins.

Cependant, vers midi, le roi accepta de monter à cheval, et Richelieu obtint de l'accompagner.

Louis XV prit le petit parc et s'en alla vers les étangs.

Il marchait comme Hippolyte, la tête baissée, et ne disait mot.

Richelieu s'approcha de lui :

— Sire, dit-il, pardonnez à mon zèle et à mon amour ; je vais peut-être offenser Votre Majesté ; mais le motif sera mon excuse.

— Parlez, duc, et ne craignez pas de me déplaire, dit le roi ; n'êtes-vous pas de mes amis ?

— Sire, que de bonté !

Richelieu s'inclina sur le cou de son cheval.

Puis reprenant :

— Je vois que Votre Majesté s'ennuie.

— C'est vrai, duc, répondit le roi ; mais comment voyez-vous cela ?

— Sire, un roi de votre âge et de votre beauté, un roi puissant et ayant votre mine, ne doit pas ainsi plier la tête et porter en bas l'œil éteint.

— Ah ! duc, on a ses chagrins quoique roi.

— Votre Majesté veut-elle que je la console ?

— Que ferez-vous pour cela ?

— Écoutez ma morale, sire.

— Oh ! certainement que j'écoute, surtout si vous parlez morale.

— Et plutôt pourquoi si je parle morale qu'autre chose ?

— Parce que je sais ce qu'on a l'habitude d'entendre par ces mots : morale à la Richelieu.

— Votre Majesté permet donc ?

— Oh ! oui, je vous l'ordonne ; égayez-moi.

— Savez-vous, sire, comment un jeune homme en arrive à avoir l'œil brillant, la lèvre frémissante et la jambe bien cambrée ?

— Duc, je ne le sais peut-être pas, mais vous me l'apprendrez.

— Sire, répondit Richelieu, je ne suis qu'un simple gentilhomme, mais il y a un bon sang dans mes veines, et quand j'avais les dix-huit ans de Votre Majesté, si je n'étais pas beau comme le jour, beau comme vous enfin, j'étais cependant assez heureux pour ne pas déplaire aux belles dames.

— Je le sais, duc ; vous en avez la réputation, du moins, et celui-là apprendrait de belles choses à qui l'on raconterait tout ce qui a été dit.

— Eh bien ! sire, je ne suis point un fat, je n'ai jamais eu besoin de l'être.

— Fat !

— La vérité, sire, ce qu'on dit est la vérité.

— Je vous en fais mon compliment. Mais comment donc faisiez-vous ?

— Comment je faisais ?

— Oui. Les belles amours ne peuvent échoir à tout le monde.

— Non, sire, c'est vrai ; mais à ceux qui les cherchent et qui savent les trouver.

— Ce n'est pas le métier d'un roi.

— Alors, sire, le métier d'un roi est de faire ce que vous faites, c'est-à-dire de s'ennuyer considérablement. Moi, simple gentilhomme, qui n'ai pas les mêmes motifs qu'un roi de respecter l'ennui, je l'ai toujours évité de mon mieux. Aussi, c'était plaisir de me voir, à l'âge de Votre Majesté, l'œil vif, la lèvre rose, l'appétit ouvert, léger comme l'oiseau. Tenez, sire, il faut l'avouer, on ne s'amuse guère qu'à ces conditions-là.

— Je ne saurais donc jamais m'amuser, duc.

— Pourquoi cela, sire ?

— Voyons, que feriez-vous à ma place, vous ?

— Oh ! je m'en vais vous le dire bien vite. Et d'abord vous êtes le maître, n'est-ce pas ?

— Mais oui, dit Louis XV en essayant de sourire ; on me le dit du moins.

— Je ne suis pas assez ennemi de moi-même pour essayer de persuader à Votre Majesté que ma société soit sans attrait, mais je crois qu'il serait possible à Votre Majesté d'en trouver une bien plus attrayante encore.

— Et ou cela ? mon Dieu !

— C'est flatteur pour moi, sire, ce que vous dites là. Mais Votre Majesté n'a qu'à chercher, je ne dis point parmi les hommes, car je suis certainement un des moins ennuyeux, mais parmi les femmes.

— Oh ! duc ! fit le roi en rougissant.

— Ah ! sire, continua Richelieu, il faut convenir d'une chose : c'est que si nous sommes bien plus aimables que

les femmes pour les femmes, elles sont bien plus aimables de leur côté que les hommes pour nous.

— Croyez-vous, duc ?

— Essayez-en, sire.

— Eh ! duc, fit le roi avec une impatience qui charma le courtisan, vous répétez toujours : Essayez, essayez. Mais comment voulez-vous que j'essaie ? Est-il donc si facile de troubler une femme, de la rechercher ?

— D'abord, sire, quand on est le roi et que l'on a votre figure, répondit Richelieu, on ne trouble jamais une femme, ou, pour mieux dire, on les trouble toutes. Je vais vous parler d'après mon tempérament ; mais, croyez-le bien, sire, si j'étais roi, toutes les femmes de ma cour auraient été troublées. C'est le droit royal. Je régnerais sur les femmes comme sur les hommes, sur les femmes surtout. Mais que faire... Votre Majesté fuit les occasions; Votre Majesté intimide les femmes; Votre Majesté allume en elles des passions qu'elle se refuse à éteindre. Sire, votre aïeul Henri IV était bien autrement charitable.

— Il l'a été trop, duc.

— Et qui s'est plaint de cela ?

— Le peuple.

— Sire, écoutez les chansons du peuple; voilà la vraie opinion publique, et encore, comme on dit, la vraie voix de Dieu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous verrez lequel il traite le mieux, du Vert-Galant ou de Louis le Chaste.

Le roi poussa un soupir, baissa la tête, et sans doute se mit à faire la comparaison entre son aïeul et son bisaïeul.

En ce moment, le roi et Richelieu étaient arrivés avec leurs gens au grand étang du bois de Sèvres.

Sur la gauche, une femme, suivie de deux laquais, passa au petit galop, venant du bois.

En apercevant le roi, elle s'arrêta et salua profondément du haut de son cheval.

— Qui est là et qui salue? demanda distraitement le roi, habitué aux saluts et fatigué de politesses.

— Mais je ne sais trop, répondit Richelieu, affectant

comme son maître l'air le plus distrait du monde. Mais Votre Majesté n'aperçoit-elle pas une calèche sous les arbres? La calèche doit avoir des armes. Votre Majesté permet-elle que j'envoie m'enquérir?

— Oh! c'est bien inutile, dit le roi.

Mais monsieur de Richelieu avait eu le temps de faire un signe à l'intelligent Raffé, et Raffé avait compris.

Raffé mit donc son cheval au galop, et, son cheval au galop toujours, revint dire à l'oreille de Richelieu ce que Richelieu et lui savaient parfaitement.

— Sire, dit Richelieu, c'est la comtesse de Mailly.

Le roi fit un mouvement que Richelieu saisit au vol.

— Je disais donc à Votre Majesté, continua-t-il sans paraître attacher la moindre importance à cette rencontre, je disais que vous prenez trop de souci du peuple, sire, et pas assez de vous. Monsieur le duc d'Orléans, régent, celui qui a eu si grand soin de Votre Majesté, quoi que nous en ayons dit tous, et moi tout le premier, monsieur le régent n'a-t-il pas abusé des maîtresses? Eh bien! sire, comme il ne les enrichissait pas au profit de l'État, on ne lui a jamais reproché ses maîtresses; et puis, en vérité, sait-on jamais ce que font les rois quand ils veulent qu'on l'ignore?

— Oh! duc, quand à cela, toujours; monsieur de Fleury me l'a bien souvent répété.

— Eh! sire, croyez-vous donc encore tout ce que vous disait monsieur de Fleury quand vous étiez enfant? Voyons, si galant homme et si bon prêtre que soit monsieur de Fleury, en fait d'amour, ne vous fierez-vous pas plus en votre véritable sagesse que dans la sienne?

— Duc!

— Ainsi, par exemple, excusez-moi, sire, nous voilà en face du pavillon, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Votre Majesté n'est peut-être jamais entrée dans ce pavillon, qui cependant est à elle.

— Jamais.

— L'intérieur en est très propre et même galant. C'est un repos de chasse des plus agréables. Ce pavillon n'est gardé que par un concierge, et le bonhomme a plus de

soixante-dix ans. Gageons qu'il ne connaît pas même Votre Majesté.

— C'est bien possible.

— Mais moi, il me connaît parfaitement.

— Où voulez-vous en venir, duc? dit le roi avec un léger frémissement.

— A prouver à Votre Majesté que le peuple ne sait jamais les actions de son roi, quand le roi ne veut pas qu'elles soient sues, alors surtout que le roi fait à un ami comme moi le premier honneur de sa confidence. Ainsi, aujourd'hui, par exemple...

Richelieu s'arrêta, regardant le roi.

— Continuez, duc, dit celui-ci.

— Aujourd'hui, le roi se fût appelé François Ier, Henri IV ou Louis XIV.

— Après?

— Il se fût promené avec Lautrec, Bellegarde ou monsieur de Saint-Aignan.

— Eh bien?

— Eh bien! le roi fût entré dans le pavillon pour s'y reposer un moment, et, ayant aperçu une femme jolie, agréable...

Le roi rougit.

— Eh, parbleu! sire, continua le duc, Votre Majesté l'avait rencontrée tout à l'heure, cette femme...

Le roi devint pourpre.

— Car enfin, insista Richelieu, tout à l'heure, il n'y a qu'un instant, madame de Mailly, qui a eu le malheur de ne pas être reconnue par Sa Majesté, madame de Mailly passait par là.

— Elle passait, en effet, dit le roi; mais à quoi bon...

— Je disais, sire, que si Votre Majesté avait chargé quelqu'un de dire à cette belle dame que le roi voulait l'entretenir un moment, et que tous les deux se fussent reposés un quart d'heure dans ce pavillon, nul, excepté les murs du pavillon et les deux personnes qui y étaient enfermées, n'eût su le moindre détail de l'aventure.

— Allons donc! fit le roi tout tremblant.

— Que voulez-vous, sire, c'est comme cela.

— Mais duc, vous dites des folies.

— Jamais je ne fus plus sérieux, au contraire. Ne s'agit-il pas du bonheur de mon roi?

— Mais, duc, ou je suis bien mal élevé, ou je n'ai jamais vu qu'un roi abordât ainsi une femme.

— Sans prétexte, certainement; mais il me semble, au contraire, que Votre Majesté a tous les prétextes imaginables.

— Pour aborder madame de Mailly, moi, aucun!

— Ah, bah! Votre Majesté plaisante?

— Pas le moins du monde, je vous jure.

— J'en trouverais mille, moi.

— Vous êtes bien heureux!

— Eh! tenez, sire, par exemple, en voici un tout trouvé.

— Lequel?

— Votre Majesté a nommé hier monsieur de Mailly à l'ambassade de Vienne?

— Sans doute!

— Eh bien! quoi de plus naturel que le remercîment de sa femme; mais, en vérité, Votre Majesté est si farouche, qu'à la vue seule de cette robe, nous avons piqué comme à la vue du diable.

— Je n'ai point piqué, duc, c'est mon cheval qui est parti.

— Entrez donc un peu dans ce pavillon, sire! Comme dit Paillasse, la vue n'en coûte rien.

— Entrons! fit le roi.

Le cœur de Richelieu bondit de joie; il se hâta d'aller faire ouvrir. Les chevaux restèrent dehors, Raffé les emmena bien vite pour les cacher dans l'écurie.

Puis il partit seul par la forêt.

— Vous avez raison, duc, cette demeure est charmante, dit le roi, qui, ne voyant personne sur son chemin, pas même le concierge, était enchanté.

En effet, en habile homme qu'il était, Richelieu avait éloigné tout le monde.

Le roi s'approcha d'une fenêtre.

— L'aimable solitude, dit-il.

Et il soupira.

— Voyez-vous, sire, voyez-vous, dit Richelieu, comme

vous eussiez passé une heure agréable ici, au cas où vous n'eussiez pas été Louis le Chaste!

— Eh bien! vous qui parliez des occasions, est-ce qu'il y a des occasions?

— Le nierez-vous, sire?

— Certes, oui, je le nierai.

— Ah! voyons un peu.

— Ce n'est pas difficile à voir, ce me semble. Nous avons ce pavillon, c'est vrai.

— C'est déjà quelque chose.

— Mais nous n'avons pas la compagnie.

Le roi achevait à peine, que l'on vit au bout de l'allée que commandait cette fenêtre apparaître des chevaux galopant.

Le duc poussa un cri comme surpris, et, montrant le groupe au roi :

— Tenez, sire, dit-il.

— Quoi? demanda le roi se troublant.

— Voyez cette dame qui arrive.

En effet, madame de Mailly, galopant avec la grâce d'une excellente écuyère, venait comme par hasard, suivie de deux laquais.

Elle frappait les feuilles des arbres de sa cravache, et laissait aller au vent ses beaux cheveux. De temps en temps sa robe, en se soulevant à l'étrier, laissait voir un pied charmant chaussé d'un brodequin de chasse de satin bleu.

Le roi quitta la fenêtre. La comtesse approchait, et il alla tout palpitant s'étendre sur un lit de repos voilé par de grandes tentures de soie.

Richelieu s'était élancé hors de la chambre. Le roi entendait se rapprocher le galop cadencé des chevaux.

Cinq minutes se passèrent ainsi pendant lesquelles le roi, croyant que le danger était passé, commençait de reprendre son courage et son haleine.

Mais soudain la porte s'ouvrit, et Richelieu entra disant au roi :

— Sire, Votre Majesté voudra-t-elle consentir à recevoir la visite de madame la comtesse de Mailly?

— La comtesse! s'écria Louis XV.

— Entrez, madame, dit le duc.

Le roi se rejeta, épouvanté, dans l'ombre de la chambre.

Louise, toute pâle, les yeux noyés de langueur, la poitrine oppressée, apparut lumineuse et charmante dans un rayon de soleil qui s'éteignit lorsque le duc, en partant, referma la porte derrière elle.

Elle resta sur le seuil, saluant, interdite et les yeux baissés.

Le roi ne bougeait pas et ne disait mot.

Madame de Mailly, après une minute, un siècle, se rappela qu'elle était la sujette et que Louis XV était le roi.

C'était donc à elle à marcher vers lui.

Elle fit un pas, salua de nouveau, et, d'une voix tremblante :

— Votre Majesté... murmura-t-elle.

Elle s'arrêta, s'attendant à une parole du roi.

Le roi restait muet.

Louise, alors, le chercha des yeux, l'aperçut debout dans un angle, tout contraint et cherchant à reprendre un peu d'assurance.

La comtesse fit un effort.

— Sire, continua-t-elle, je viens bien humblement remercier Votre Majesté de la grâce qu'elle m'a faite en honorant ma famille par cette ambassade; ensuite en me permettant de venir vous adresser mon remercîment.

Le roi fit un signe de tête et resta dans son angle.

Louise sentait son cœur défaillir.

On l'eût entendu battre dans ce silence que rien ne troublait à l'entour.

La comtesse demeura debout, sans que les lèvres pâles et tremblantes du roi lui adressassent une seule parole.

Elle resta ainsi dix minutes, attendant un mot, un geste d'encouragement de la part du roi.

Mais, au lieu d'avancer vers elle, le roi cherchait à enfoncer le mur de ses épaules pour reculer encore.

Enfin, glacée de honte et de désespoir, incapable de trouver une idée, mourante d'amour et de fièvre, Louise, chez qui l'orgueil commençait à se révolter, salua une dernière fois le roi et sortit, le visage inondé de larmes, sans avoir prononcé une seule parole.

Elle trouva le duc au bas de l'escalier, qu'elle descendit en trébuchant.

Il la prit par la main, puis dans ses bras, d'un air joyeux.

— Comtesse, lui dit-il, permettez que je sois le premier à vous féliciter.

— Duc, je suis déshonorée! s'écria madame de Mailly avec un accent tellement étrange que Richelieu la regarda mieux et comprit.

— Oh! s'écria-t-il, oh! comtesse!

En deux mots, madame de Mailly raconta au duc l'épouvantable affront qu'elle venait d'essuyer.

— Que voulez-vous, comtesse, dit Richelieu, c'est un véritable Joseph. Mordieu! j'ai cru que vous auriez plus d'esprit que la Putiphar... mais vous en avez eu moins... La sotte avait au moins déchiré le manteau... Mais vous, comtesse, vous n'avez pas même porté la main dessus.

Madame de Mailly n'en put écouter davantage; elle s'enfuit, les mains sur ses yeux, pour cacher ses larmes.

LXXXIV

OU PECQUIGNY PARAIT AVOIR MEILLEURE CHANCE QUE N'A EU MONSIEUR DE RICHELIEU.

Richelieu aborda le roi d'un air mécontent. Le silence en cette occasion était la meilleure des leçons possibles.

Il ne se hasarda point à parler : le roi devait être tellement irrité contre lui-même qu'il aurait cherché à faire tomber ce mécontentement sur la personne de son confident.

Et puis parler, c'était embarrassant. Que dire à ce jeune homme, si la solitude, l'amour et ses vingt ans ne lui avaient rien dit?

Richelieu salua donc le roi en entrant, et attendit.

Il était précisément à la même place que venait de quitter Louise de Mailly.

Le roi venait de s'asseoir dans son angle, et tenait sa tête entre ses mains.

— Ah! fit-il, vous voilà, duc.

— Aux ordres de Votre Majesté.

— Eh bien! partons, si vous voulez.

Richelieu fit un signe par la fenêtre.

— Et allons, continua le roi, retrouver la reine, qui peut-être s'inquiète de ne pas m'avoir vu ce matin.

De pareils mots annonçaient un maître jaloux de son secret et difficile à prendre. Richelieu sentit qu'on voulait le remettre à sa place, et faire la place très inférieure.

Il fit passer le roi devant lui, donna deux louis au concierge, et remonta à cheval.

Il n'avait pas fait trente pas derrière Louis XV que celui-ci se sentait bien mal à son aise.

Richelieu, lui, gardait son petit rire narquois, à l'aide duquel il se consolait de ne pouvoir dire sa pensée. Ce sourire en disait un quart.

Mais Richelieu ne porta pas loin son triomphe. Au bout de l'allée, près de l'étang, on trouva un piquet de chevau-légers qui, en apparence, faisait patrouille pour la sûreté du roi, mais qui, réellement, observait pour le compte d'un cavalier placé en vedette derrière les arbres.

Ce cavalier était Pecquigny, lequel, jaloux comme tous les courtisans, et sachant que le duc de Richelieu avait eu le privilége de sortir avec Louis XV, voulait au moins savoir à quoi s'en tenir sur cette sortie.

Il avait vu passer madame de Mailly, toute folle de joie, toute effarée d'amour, quand elle allait trouver le roi.

Il l'avait vu revenir pâle, sanglotant et dégonflant son cœur de toute l'amertume d'un pareil échec.

Il avait compris, sa joie était au comble; il avait voulu cependant s'assurer tout à fait de la vérité. Or, à la tête de ce piquet des gardes, il pouvait, sans indiscrétion, passer près du roi et voir les physionomies.

Ce qu'il vit de sourcils froncés, de bouche pincée, de mine longue chez le roi, lui apprit le reste de la vérité. D'ailleurs, la stupéfaction de Richelieu à son approche lui en disait assez.

— Toi ici, duc? demanda celui-ci.

— En service, répliqua Pecquigny.

— Comme c'est commode, le service à Versailles, hein!

Pecquigny? dit le malin protecteur de la pauvre comtesse.

— Il est encore bien plus commode de n'avoir plus de service du tout, mon cher duc.

Ces mots, échangés tandis que les chevaux se croisaient, révélèrent à l'un et à l'autre des concurrens qu'ils s'étaient devinés.

Pecquigny passa en un moment du complet désespoir à la plus souriante espérance.

Le roi avait refusé madame de Mailly, le roi aimait donc Olympe.

Il s'agissait de ne pas perdre un moment, et de montrer à Louis XV l'objet aimé dans le plus brillant appareil de sa beauté.

—Corbleu! pensa Pecquigny, je savais bien, moi, que le roi avait meilleur goût, et que ce petit corbeau maigre de madame de Mailly ne souffrirait jamais la comparaison de la belle Olympe, à qui les Grecs auraient donné tous les surnoms de toutes leurs Vénus. Voilà une femme, à la bonne heure! C'est moi qui donnerai au roi sa maîtresse; c'est moi qui ferai une reine et qui gouvernerai tant qu'elle gouvernera.

Et sur ce, il rassembla son cheval, piqua des deux, et retourna comme un éclair à Paris. Richelieu, qui le vit partir, se douta de ce qu'il allait faire, et soupira de ne le pouvoir empêcher.

Pecquigny arriva chez Olympe au moment où elle racontait à Mailly sa visite à Charenton, sans lui parler de Bannière, bien entendu.

C'était un de ces momens de bon ménage où Hercule file auprès d'Omphale. Omphale, triomphante, tire les cheveux de son esclave et lui donne de la quenouille sur les doigts.

Le dîner venait de finir; les deux amans se tenaient enfermés au salon.

Pecquigny entra comme la foudre et força toutes les portes, celle du salon comprise.

La première chose qu'il vit, ce fut Mailly. Nous eussions dit la première personne, si en ce moment Mailly n'eût

pas été sans aucune valeur. Il servait de souffleur à Olympe, et lui faisait réciter le rôle d'Agnès.

La paix avait été achetée à ce prix.

En apercevant Pecquigny, Mailly devint tout pâle, et Olympe toute rouge.

— Bonjour, s'écria le duc pour commencer, bonjour aux deux tourtereaux.

Mailly se leva cérémonieusement, et Olympe fit sa révérence.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le duc, demanda Mailly; car il faut que vous ayez grand besoin ici pour y venir avec cette précipitation.

C'était moins impoli que de dire : Allez-vous-en, mais c'était la même chose.

Pecquigny, qui savait son monde et ses nuances, répondit :

— Monsieur le comte, je sais parfaitement que vous m'avez interdit de venir voir madame, ce qui, entre nous, est d'un goût déplorable.

— Il est d'aussi mauvais goût, monsieur le duc, de forcer la consigne.

— Monsieur ! dit Olympe.

— Ah ! madame, interrompit Pecquigny, ne vous effrayez pas. Vous êtes chez vous, n'est-ce pas? Eh bien ! comme je n'y viens pas pour moi, j'y viens et j'y reste. Monsieur le comte roulera ses grands beaux yeux tant qu'il lui plaira; il me fera, s'il veut, un accueil déplorable : je m'en soucierai peu, reçu par vous et envoyé par le roi !

Pecquigny scanda ces trois dernières syllabes de façon à faire mettre bas les armes à toute une armée.

Olympe se leva au nom du roi. Mailly, qui était demeuré debout, se rassit.

Pecquigny, l'imitant :

— Je m'assieds, dit-il, puisque vous m'y engagez, belle dame, et je commence. Mais, en vérité, madame, dites donc à ce pauvre Mailly que l'on peut être amoureux sans être ridicule, cordieu ! Croit-il que je vais vous emporter comme cela sans dire gare? Allons, Mailly, causons, et de bonne grâce. Après comme après.

Mailly rompit la glace.

—Duc, dit-il, vous vous obstinez à m'appeler un homme ridicule, parce que j'aime quelque chose et que je défends ce que j'aime; soyez plus charitable ou plus homme, je vous prie; vous venez ici me prendre Olympe, je vous en empêche, et j'ai raison.

— Mon ami, madame est gardée par elle-même, bien mieux que par tout votre régiment.

— Phrases, fleurs de rhétorique, leurres à l'aide desquels on endort un homme!

— Oh! ça, comte, vous fatigueriez un saint! Quoi! je vous ai déclaré que vous n'auriez rien de moi; quoi! je vous ai déclaré que si vous comptiez faire un coup d'épée avec moi, je vous l'accordais; quoi! vous savez qu'en ce cas je me battrais pour le roi, vous contre; quoi! enfin, vous m'entendez dire que le roi m'envoie auprès de madame, et vous persistez! Tenez, mon cher, depuis feu monsieur de Navailles, qui était un gentilhomme bien vertueux et bien accommodant, nous n'avons rien vu de pareil à vous. Allez-vous avoir du succès à Vienne!

— Le comte va à Vienne! s'écria Olympe.

— Je refuse, j'ai refusé, se hâta de dire Mailly, voyant l'effet que ces mots avaient produit sur Olympe.

— Eh! soit, vous avez refusé; dites cela devant madame, c'est très bien. Mais vous savez bien qu'on ne refuse pas d'aller où le roi vous envoie.

— Je montrerai au roi et à tous ceux que le roi enverra, si l'on peut arracher un bon gentilhomme à sa famille et à sa...

— A sa femme, va donc! dit Pecquigny.

— Démon! cria Mailly, tu abuses...

— Ne te fâche pas, tu aurais deux fois tort. Au surplus, je cesse de te tourmenter. J'ai voulu demander à madame si elle se sentait quelque goût pour le théâtre, auquel cas le roi me chargerait, en qualité de gentilhomme de sa chambre, d'engager madame parmi ses comédiens, et...

— Ne prenez pas tant de peine, monsieur le duc, interrompit Olympe; monsieur le comte de Mailly est instruit de tous nos desseins. Je n'ai pas de secrets pour lui.

— Oh! alors, je n'ai plus, comme tout à l'heure, pitié

de toi, mon cher. Madame, cette visite n'est à autre fin, comme on dit, que de vous prier de jouer au plus tôt la pièce nouvelle. Le roi s'ennuie. Le roi veut du neuf. Le roi attend; et, vous le savez, ce n'est pas l'habitude dans sa famille.

— Monsieur, répliqua Olympe, c'est beaucoup d'honneur que me fait le roi, et, pour répondre selon mes faibles talens, mais avec tout mon zèle, je vous dirai que je suis prête : je sais mon rôle.

— Est-il possible ! dit Pecquigny comblé de joie.

— Je sais et je jouerai quand on voudra.

— Demain, mademoiselle, demain.

— Demain, soit.

— Justement, demain, avant votre pièce, il y a je ne sais quel début, qu'un vieil ami à moi, un comédien, m'a demandé, le petit Champmeslé, vous savez.

— Ah ! monsieur Champmeslé? dit Olympe, à qui ce nom rappelait la première représentation d'*Hérode et Mariamne*, à Avignon.

— Tu connais aussi Champmeslé ? demanda l'impitoyable fâcheux à Mailly.

— Non, répliqua celui-ci d'un ton bourru.

— Champmeslé rentre au théâtre, monsieur le duc?

— Pas lui, je crois, ou bien c'est lui... je ne sais pas qui, enfin; tout ce que je sais, c'est que j'ai signé l'ordre de début.

— Dans quoi?

— Attendez donc.... dans... Eh ! mon Dieu ! dans cette tragédie où la femme parle d'un bandeau.

— Ah ! *Monime!*

— *Monime?...* Non, c'est un nom d'homme.

— *Mithridate?...* fit Olympe en souriant.

— C'est vous qui l'avez nommé; donc, demain ce début, vous après, bonne soirée. Oh ! madame, madame, tenez-vous bien.

— Et moi aussi, n'est-ce pas? dit Mailly d'un air lugubre.

— Bah ! tu pleures toujours. Madame, demain, c'est convenu.

Olympe reconduisit Pecquigny en grande cérémonie, et

Mailly écouta jusqu'au dernier adieu qu'ils se dirent sur le seuil.

Du reste, le duc se garda bien de rien compromettre en disant un mot de trop : il sentit que Mailly guettait.

— N'importe, dit ce dernier à Olympe quand elle fut revenue ; il est étrange, vous m'avouerez, qu'un duc et pair, gentilhomme de la chambre, vienne lui-même porter ses bulletins de théâtre chez une actrice ; je n'ai jamais vu cela.

— Vous n'êtes pas poli, comte, dit froidement Olympe.

— Il l'est trop.

— Est-ce ma faute? Allez-vous me quereller pour si peu?

Mailly grinça des dents et exhala son désespoir dans un soupir.

Le pauvre homme, qu'il eût soupiré autrement s'il eût pu savoir à quoi Richelieu, qu'il ne maudissait point, l'avait exposé le matin même!

— Ce que c'est pourtant que l'ignorance! disait Pecquigny en revenant chez lui ; voilà ce pauvre Mailly qui m'arracherait les yeux pour Olympe, à qui le roi n'a pas touché le doigt, et qui demain, quand il aura certaines raisons de le faire, m'embrassera peut-être en me demandant pardon. Les hommes sont bien sots!

Le duc fut si content d'avoir à rire des autres qu'il ne pensa pas au rôle qu'il avait pris dans cette affaire.

LXXXV

LE PROLOGUE DE MITHRIDATE.

Le lendemain, ce lendemain caché encore dans les voiles de l'avenir et qui était l'objet de l'impatience de tant de gens, ce lendemain qui devait éclairer des scènes bien autrement touchantes, bien autrement sombres, bien autrement comiques, bien autrement risibles que celles de la tragédie et de la comédie qu'on destinait au roi, ce lendemain se leva enfin.

Dès le matin, Bannière se rendit au théâtre; il avait fait reconnaître ses droits et préparer son costume.

Quant aux répétitions, il avait dit, à la grande satisfaction des autres artistes jouant avec lui dans *Mithridate*. qu'une seule lui suffirait.

Bannière avait donné à ses camarades rendez-vous chez le buvetier, une heure avant la répétition.

Moyennant deux louis que lui coûta un assez bon déjeuner, il fit connaissance avec eux et fut reconnu pour ce qu'on appelle un bon garçon.

Pendant le déjeuner, comme on ne se gênait pas devant un bon garçon, on avait dit du mal d'Olympe. On en avait beaucoup dit; mais Bannière ayant déclaré ne pas la connaître, même de nom, avait été dispensé d'en fournir sa quote part.

On but beaucoup; Bannière seul ne but pas.

Après ce déjeuner dînatoire, Bannière se promena une heure, afin de bien classer ses idées, afin de prendre tout l'avantage que donne le sang-froid dans une entreprise comme celle qu'il allait tenter.

Sûr de lui, enfin, il entra au théâtre, non pas toutefois sans avoir regardé çà et là si quelque figure suspecte n'allait point le happer au passage.

Il alla d'abord droit à sa loge, pour vérifier si tout était en ordre; et, avant de s'habiller, car il avait du temps de reste, il se promena dans le couloir par où entraient les acteurs.

Il savait l'habitude d'Olympe à chaque première représentation des pièces qu'elle jouait. Olympe, en véritable artiste, pour avoir le temps de s'isoler, venait toujours à sa loge trois heures à l'avance.

Olympe apparut au moment où Bannière faisait son second tour.

Il était dans la vive lumière, elle était dans l'ombre. Il la sentit, elle le reconnut.

Elle poussa un cri, se jeta en arrière, et s'enfuit dans sa loge comme si elle avait vu un spectre.

Bannière avait une heure à lui avant de s'habiller. Il courut à la loge d'Olympe, trouva la porte tout ouverte, et s'arrêta devant la jeune femme, qui était tombée presque

évanouie sur son lit de repos, et sanglotant comme à l'approche d'une crise nerveuse.

— C'est moi, dit-il, moi, Bannière ! moi qui ne suis pas une ombre, mais un corps.

Olympe se souleva peu à peu, galvanisée par cette voix.

— Oui, murmura-t-elle, c'est lui !

— Et plein de raison, comme vous l'allez voir, répondit Bannière.

Soit que ces paroles renfermassent quelque chose de menaçant, soit qu'elles continssent un sens caché, soit enfin qu'elles renfermassent un reproche direct, en les entendant Olympe s'arma de colère.

— Si vous n'êtes pas fou, dit-elle, de quel droit alors êtes-vous dans ma loge ?

— Madame, répliqua Bannière l'œil étincelant, j'ai l'honneur de vous prévenir que, quelle que soit votre envie de me chasser, vous n'en avez pas le droit ; je débute aujourd'hui, et le théâtre est à moi comme à vous.

— Oh ! fit Olympe saisie de stupeur et d'admiration à la fois pour cette audace et cette industrie, pour cette persévérance enfin que la seule folie ou le seul amour pouvait susciter dans un cœur.

— Et, continua Bannière, si vous prétendez que je suis chez vous dans votre loge, ce qui est vrai, au reste, et si vous prétendez que je vous gêne, j'en vais sortir : c'était mon intention. Jamais je ne demeurerai de force ni même de bonne volonté près d'une femme assez lâche pour me renier quand je souffrais, quand je mourais pour elle.

Mais l'orgueilleuse jeune femme, au lieu de se défendre, crispa ses lèvres par un sourire dédaigneux et se tut.

— Oui, poursuivit Bannière, oui, je comprends : vous m'avez cru fou ! Vous ne vous êtes pas dit que si je l'étais, c'était d'amour ! Vous avez senti, belle dame parfumée, le dégoût de ma présence, et vous avez fui bien loin sans vous retourner ! Et je comprends cela : de loin ou de près, ma présence était un cruel reproche pour vous ! Ah ! quelles que soient mes fautes, et si considérables qu'elles soient, il n'en est pas une, je le déclare, dont je ne me croie absous par votre abominable conduite.

Olympe continua de se taire.

— D'ailleurs, poursuivit Bannière, que peu à peu gagnait l'émotion de cette chère présence, mes fautes sont contestables, et j'en apportais ici la preuve. Tenez, madame, voici la lettre de la Catalane, dans laquelle elle déclare que je n'ai jamais été son amant. Tenez, madame, voici votre bague. Lisez, jugez et repentez-vous; si vous avez du cœur, repentez-vous de cette lâche trahison que vous m'avez faite.

Et il jeta sur la toilette d'Olympe la lettre dans laquelle la Catalane avouait sa ruse. Et il jeta près de la lettre la bague de Mailly, ce précieux bijou soustrait si difficilement à tous les yeux, pendant cette série de mésaventures de Bannière que nous avons racontées.

Olympe leva deux grands yeux étonnés qui se fixèrent tour à tour sur la lettre et sur la bague.

— Madame, ajouta-t-il, sachez le reste, maintenant. Pour garder cette bague, je suis plus qu'à moitié mort de faim; j'ai vécu (il leva les yeux au ciel) parce que Dieu l'a voulu! Je me suis traîné sur vos traces à pied, j'ai dormi vingt jours dans les champs, je suis resté quinze jours sans dormir dans les cabanons de Charenton! mais je n'ai pas encore assez souffert, puisque aujourd'hui j'ai cette joie de vous convaincre de ma loyauté, puisque aujourd'hui je puis vous apprendre ce que c'est qu'un amour loyal, infini, ineffaçable. Adieu, madame, adieu! Soyez heureuse, je suis vengé!

Olympe avait écouté, elle avait dévoré les paroles de Bannière : déjà, cette lettre de la Catalane, elle l'avait lue et la savait par cœur; déjà, cette bague, elle l'avait reprise à son doigt.

Au moment où Bannière fit un pas pour sortir, elle s'élança comme une tigresse et lui barra le passage.

— Vous avez fait tout cela? dit-elle.

— Sans doute : et bien autre chose encore.

— Qu'avez-vous fait?

— Arrivé à Paris le jour de vos débuts, j'ai voulu entrer de force au théâtre, car je n'avais pas d'argent pour payer mon billet, car je ne voulais pas mettre cette bague en gage : et c'est alors qu'on m'a arrêté, que je me suis débattu, que j'ai frappé les exempts, et que, comme je répé-

tais sans cesse, non pas votre nom, car, insensé que j'étais! j'avais peur de vous compromettre.... c'est alors que, comme je criais Junie! Junie! Junie! on m'a pris pour un fou et l'on m'a conduit à Charenton, d'où je me suis évadé il y a huit jours, c'est-à-dire le lendemain du jour où vous êtes venue m'y voir.

— Vous avez fait tout cela! dit Olympe.

— Sans doute.

— Pourquoi avez-vous fait cela?

— Que vous importe? Je l'ai fait, voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Dites pourquoi vous avez fait tout cela, dites! répéta Olympe.

— Vous le voulez?

— Oui.

— Eh bien! c'était pour me venger.

— Non, ce n'était pas pour cela.

Bannière se détourna, mais Olympe lui saisit les mains et, le forçant de la regarder en face.

— Je veux, dit-elle, que vous me disiez pourquoi vous avez fait tout cela. Mais dis-le donc, malheureux, pour que je ne doute plus, pour que je te croie!

— Eh bien! j'ai fait tout cela....

— Tu as fait tout cela....

— J'ai fait tout cela parce que je t'aimais, parce que je t'aime, parce que je t'aimerai toujours! parce que je suis un lâche, et que me voilà tout pleurant à tes pieds et te demandant grâce, à toi je que devrais maudire, à toi qui me tueras!

— Oh! s'écria Olympe en le relevant et en le serrant dans ses bras, tu fais bien de m'aimer! je t'aime encore bien plus, moi! Viens, viens, Bannière! Donne-moi tes larmes que je les boive! donne-moi tes lèvres que j'y retrouve ma vie! Hélas, hélas! je suis morte, et l'Olympe que tu as connue, tu ne la retrouveras plus jamais!

Et, à son tour, au bout de ses forces, elle se laissa tomber entre les bras de Bannière tout inondée de larmes, toute frémissante d'amour.

Cependant elle revint la première à la raison.

— Insensés que nous sommes! dit-elle, pourquoi ces

cris, pourquoi ces baisers, pourquoi ces mains serrées? Hélas, hélas! nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre.

— Olympe, s'écria Bannière, ce mot-là, vous ne le pensez pas!

— Eh quoi! dit-elle, pour quelle cause t'ai-je donc quitté? pour l'infidélité dont je te croyais coupable. Je me trompais, je t'accusais à faux; mais moi, moi, je t'ai bien été réellement infidèle.

—Tu m'as pardonné, Olympe; je te pardonnne.

— Oh! non, non! ce pardon ne serait pas sincère, Bannière. Tu aurais toujours au fond du cœur, toi, la jalousie, moi le repentir, deux vautours qui rongeront notre bonheur.

— Oh! que dis-tu là, Olympe? Crois-tu donc que je sois un homme comme les autres hommes; que j'aie un amour comme les autres amours? Penses-tu qu'aujourd'hui amoureux et ivre, je sois demain rassasié et froid? Oh! non, Olympe, tu es pour moi comme la moitié de mon souffle; tu es plus que cela, tu es ma vie tout entière; sans toi je ne vivrais pas! Telle que tu es, je te prendrai: telle que tu seras, à quelque époque que ce soit, je te prendrai encore. N'hésite pas, Olympe; fais de moi ce que tu voudras! mais pas une minute de retard; hâte-toi de prononcer l'arrêt. Choisis entre ma joie et mon désespoir, entre ma vie et ma mort! Oh! je sais ce que tu vas dire, tu es engagée, monsieur de Mailly t'aime.... Lui aussi ne te quittera qu'avec la vie. Ceux-là qui t'ont vue t'aiment, Olympe, ceux qui t'ont aimée meurent. C'est le sort. Eh bien! qu'il meure, que je meure, que l'univers finisse, mais que désormais nul autre n'étende sa main vers toi! que nul, excepté moi, ne pose ses lèvres sur tes lèvres! Olympe, ils ont dit que j'étais devenu un fou! Olympe, si tu me refuses, si tu dis non, je deviendrai bien pis qu'un fou, je deviendrai un assassin!

— Que demandes-tu?

— Toi.

— Quand?

— Dès à présent.

— Ta main.

— La voici.

la surprise, très grande d'abord, commença-t-elle de faire place à la colère.

On murmura.

Troublé par ces murmures, Bannière fit un vers de quinze pieds, puis, pour se rattraper, un de neuf.

On siffla.

Olympe, déjà toute habillée pour la *Fausse Agnès*, s'était venue asseoir dans la coulisse pour jouir du spectacle, non de son comédien, mais de son amant; non de Mithridate, mais de Bannière.

A peine fut-elle arrivée, assise, installée, qu'elle assista au plus épais d'une bordée de sifflets assez semblable pour l'intensité à des sifflets de marine.

Bannière avait aperçu Olympe, et il en perdit tout ce qui lui restait de cervelle. Les mots se transformaient entre ses dents ou s'évanouissaient entre ses lèvres.

Quand il voulut se raccrocher au souffleur, il était déjà trop tard.

Les seigneurs du théâtre, qui s'étaient d'abord agités convulsivement sur leurs banquettes et dans leurs fauteuils, puis qui avaient échangé des signes et même des paroles avec les spectateurs des loges, se levèrent et commencèrent à s'en aller un à un en haussant les épaules.

Bannière alors fut comme Pompée, qui eut contre lui les dieux, mais pour lui Caton.

Bannière eut contre lui les seigneurs, les loges et le parterre, mais il eut pour lui Olympe.

Olympe fit briller son sourire au milieu de cette tourmente, comme un messager de la suave Iris au plus noir des cieux.

Olympe posa son éventail sur ses lèvres et, regardant Bannière, lui adressa un rire des plus amoureux, et acheva de fasciner le pauvre débutant.

Et cependant le rideau tomba, et Bannière avec lui, ou plutôt Bannière était tombé d'avance.

Olympe, tandis que tout le monde tournait le dos à Bannière, vint droit à lui, lui serra tendrement la main, et lui dit ces seules paroles :

— A tout à l'heure.

— Oui, répondit Bannière, et j'avais hâte de tomber pour avancer ce bienheureux moment.

Et il disparut, jurant de ne jamais plus remettre les pieds sur cette scène ingrate.

Cependant Olympe, calme dans ce chaos, cherchait des yeux monsieur de Mailly, qu'elle s'étonnait de n'avoir pas vu encore.

Elle n'était pas sans inquiétude : Mailly pouvait avoir rencontré Bannière et l'avoir reconnu.

Cette rencontre lui ôtait tout le mérite de l'initiative; ce qu'elle avait à dire à Mailly devenait une simple explication.

Quant à Pecquigny, il l'avait vu, lui, et s'était même écrié après ce malheureux début :

— Eh bien! il est gentil, le protégé de Champmeslé! Que l'on dise après cela que les comédiens se connaissent en comédie!

L'heure marchait, les violons jouèrent, le roi arriva; monsieur de Mailly parut enfin et prit sa place sur les banquettes du théâtre.

Bannière était déjà et depuis plus de dix minutes dans sa loge.

La *Fausse Agnès* commença.

Olympe, tout au contraire du pauvre Bannière, avait été fort encouragée. Elle avait donné ses deux mains à Pecquigny, à qui elle n'en avait pas voulu donner une seule; elle avait reçu les complimens de tous; elle avait intercepté le sourire suppliant de Mailly; elle savait d'avance ce qu'allaient produire d'effet chacun de ses pas, chacun de ses gestes, chacune de ses paroles.

Elle joua en comédienne consommée. Elle excita l'admiration par sa beauté idéale; elle surprit par sa distinction.

Le roi dit mille choses agréables à Pecquigny, mais d'un ton qui laissa néanmoins beaucoup de calme et même d'espoir à Richelieu, placé derrière le fauteuil de Sa Majesté.

Quant à monsieur de Mailly, on peut affirmer qu'il ne quitta point des yeux la loge royale, et que chaque impression de Sa Majesté vint se réfléchir dans son esprit et blesser son cœur.

La pièce finit, comme ont dit les exagérateurs modernes, au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens, d'autant plus chauds que la chute de Bannière avait été plus bruyante.

Le rideau tomba; Olympe, dont chacun pressentait déjà les brillantes destinées, fut accablée de complimens et d'hommages.

Monsieur de Mailly, après lui avoir baisé les mains, se hâta d'aller s'enquérir dans la salle et de l'opinion du roi et des nouvelles intéressantes.

Olympe repoussa dans un coin fleurs, billets et complimens, et se déshabilla le plus rapidement qu'il lui fut possible.

Monsieur de Mailly entra chez Olympe au moment où elle venait d'ôter son rouge et de faire accommoder ses cheveux.

La coiffeuse, en apercevant le comte, sortit avant même que celui-ci eût le temps de faire un signe pour la congédier.

Il faut dire que le visage de monsieur de Mailly exprimait tant de choses sérieuses, que l'étrangère pouvait, avec cette sagacité particulière aux gens de théâtre, deviner qu'elle serait de trop dans la conversation.

Olympe, surprise et inquiète de cet air solennel, fit ses préparatifs.

Elle devinait que cet entretien allait être un combat.

Le comte regarda autour de lui, alla à la porte par laquelle la coiffeuse venait de sortir, s'assura qu'elle était fermée, et, revenant vers la jeune femme, qui l'avait suivi des yeux dans ses mouvemens :

— Olympe, lui dit le comte, vous êtes bien seule, n'est-ce pas, et vous pouvez écouter sans dérangement ce que j'ai à vous dire ?

— Oh ! se dit Olympe, il va me parler de Bannière ; il l'a vu ! il sait tout ! Je vous écoute, monsieur le comte, dit-elle.

— Avec faveur, n'est-ce pas, chère Olympe ?

— Vous n'en sauriez douter, monsieur.

— Olympe, tout à l'heure je vous ai quittée un instant. Oh ! vous ne vous en êtes pas aperçue, je le sais bien. J'allais rejoindre ceux qui avaient entouré le roi

pendant la représentation, et j'apporte ici des idées qui ne sont pas fort joyeuses. Vous allez en juger.

Olympe fit encore un mouvement.

Mais, de la main, Mailly fit un geste qui demandait d'une façon si précise un peu de patience, qu'Olympe attendit.

— Permettez-moi de vous raconter ma douloureuse histoire, dit Mailly. Vous savez, Olympe, que je suis marié.

— Je le sais, dit sèchement Olympe, qui ne comprenait pas à quel propos Mailly entamait la conversation par ces paroles.

Mais Mailly continua sans paraître remarquer le ton avec lequel la réponse lui avait été faite :

— Vous savez que madame de Mailly passe pour avoir quelque beauté.

— Oui, en effet, elle passe pour cela, répondit Olympe d'un ton plus sec encore.

— Eh bien! Olympe, le roi est devenu amoureux de ma femme, et certains amis (on en a toujours de ce genre), ont pris à tâche de faire réussir cette inclination du roi pour madame de Mailly.

— Madame de Mailly ne vous aime donc pas, monsieur? répondit Olympe visiblement intriguée par ce préambule, et qui cependant avait hâte d'arriver au dénouement.

— Non, dit Mailly, elle ne m'aime pas, Olympe, vous avez dit le mot, mais c'est ma femme, et elle porte mon nom.

— Eh bien ! après ? demanda Olympe avec une certaine inquiétude.

— Attendez, je vous prie....

— C'est que....

— Vous voudriez peut-être que notre entretien eût lieu chez vous ? Je le préférerais aussi, Olympe, mais il ne peut se remettre.

— Ah ! fit Olympe ramenée à ses premières craintes.

— Je poursuis. Voilà donc le roi qui menace ma femme, et qui me fait nommer à l'ambassade de Vienne, ainsi que vous le disait hier monsieur de Pecquigny.

— Et cela, n'est-ce pas, pour vous éloigner de votre femme.

— Oui, mais j'ai refusé.

— C'est d'un excellent époux.

— Ne vous hâtez pas de juger la cause de mon refus, Olympe.

— Oh ! mon Dieu! vous avez refusé par délicatesse conjugale pour madame de Mailly.

— Non, Olympe. J'ai refusé par amour pour vous.

— Oh ! monsieur !

— Attendez, Olympe, je vais vous en fournir la preuve; mais avant, jurez-moi que vous me répondrez avec la plus complète franchise ?

— Inutile de vous le jurer, monsieur, je voudrais agir autrement que je ne le pourrais pas. Je n'ai jamais trompé.

— Bien. Ce n'est donc que par amour pour vous que j'ai refusé l'ambassade. Elle m'éloignerait de vous, Olympe, et voilà justement que le roi, non content de menacer ma femme, vient encore menacer ma maîtresse !

Olympe secoua la tête.

— Oh ! ne dites pas non, Olympe ! C'est prouvé : on vient de me rapporter tout à l'heure que le roi vous a trouvée belle, mais désirable, et à cette heure-ci des tentatives se négocient à la fois contre mon honneur et contre mon bonheur. Olympe, je m'adresse à votre loyauté; hélas ! j'aimerais mieux dire que je m'adresse à votre amour.

— Parlez, monsieur, dit froidement Olympe.

— Je sais bien que vous n'avez pas un grand fond de tendresse pour moi, chère Olympe, et que si vous m'êtes restée fidèle, ç'a été par probité pure ; mais vous savez si bien que je vous aime plus que tout, vous l'avez si bien éprouvé, que je ne vous fatiguerai pas de mes redites. C'est maintenant à vous de prononcer ; vous allez décider du sort de ma vie entière; car, il faut l'avouer, cette séparation que j'ai prise si légèrement, il y a une année, est devenue aujourd'hui pour moi une chose impossible, une chose mortelle. Sans vous, Olympe, rien ne me plaît plus en ce monde. Olympe, jurez-moi que vous ne serez pas au roi !

Olympe fit un mouvement.

— Jurez-moi cela, continua Mailly, et je vais faire pour vous ce que jamais homme n'a fait pour sa maîtresse : je vais cesser de défendre ma femme contre le roi. Imitant

ces Arabes chargés de butin, qui, poursuivis, laissent tomber leurs richesses les moins précieuses pour retarder l'ennemi qui les ramasse, j'abandonnerai au roi ma femme et mon honneur, trop heureux de vous sauver, vous, si vous voulez m'y aider un peu. Alors deux partis se présenteront à moi ; ou vous partirez avec moi, et j'accepterai l'ambassade, ou vous resterez, et alors je refuserai pour rester avec vous.

J'aurai, comme vous le voyez, perdu à la fois ma femme et ma faveur. Le roi, qui me pardonnerait si j'acceptais une compensation, saura bien se venger de moi si je le laisse se déshonorer tout seul. Vous m'avez entendu, Olympe ; prenez quelques minutes pour réfléchir, si votre cœur ne vous suggère pas une réponse immédiate, et fixez-moi sur ce que je dois attendre de vous.

Il y avait tant d'amour vrai, tant d'humble résignation dans les paroles du comte ; son maintien embarrassé trahissait tant de noblesse et d'émotion contenue, que mademoiselle de Clèves, outre sa situation particulière, éprouva un embarras semblable à un remords.

Cependant, elle était trop généreuse elle-même pour manquer longtemps de résolution dans une si critique conjoncture.

— Monsieur le comte, dit-elle, je ne serai jamais au roi.

— Oh ! s'écria Mailly au comble de la joie, une parole donnée par l'honnête femme que vous êtes, Olympe, c'est plus sacré qu'un serment. Vous ne serez jamais au roi, merci. Vous ne serez donc qu'à moi. Voyons. Oh ! que vous êtes bonne, Olympe ! Faut-il que j'accepte l'ambassade, et nous partirons ensemble ? Quel bonheur ! Ou bien tenez-vous à votre Paris, chère belle, et me procurerez-vous le bonheur de vous faire un sacrifice complet, en refusant l'ambassade et en me faisant disgracier ?

— Monsieur le comte, répondit Olympe, qui, après avoir hésité un moment, pesait toutes les paroles dont elle sentait si bien le poids, n'acceptez pas l'ambassade ; c'est plus noble pour vous, et défendez votre femme, qui porte votre nom.

— Mais vous, alors, s'écria Mailly, surpris de cette ré-

ponse ; vous sur qui sont portées toutes les attaques du roi ?

— Oh ! moi, je serai bien défendue, répondit courageusement Olympe.

— Comment, défendue ?

— Oui, monsieur de Mailly, la femme qui aime n'est jamais prise que par son amant.

Mailly changea de couleur.

Il connaissait Olympe, il ne se sentait pas assez aimé d'elle pour qu'elle lui dît de pareilles douceurs.

— Olympe, Olympe, vous aimez quelqu'un ! dit le comte tout en quêtant le sourire que lui-même essayait tristement.

— J'aime, monsieur, et je suis engagée.

— Engagée à quoi ?

— A me marier.

— Mais depuis quand ?

— Depuis deux heures.

— Olympe ! s'écria Mailly, que dites-vous là ?

— Je dis que ce soir, monsieur le comte, je me marie avec l'homme que j'aime.

Le comte pâlit et faillit perdre connaissance. Il étouffait.

— Et quel est donc cet homme que vous aimez sans que je le sache, Olympe ?

— Vous vous trompez, monsieur, vous savez que je l'aime.

— Mais avec moi, Olympe, vous n'avez aimé qu'un seul homme, et c'est....

La porte de la loge, en s'ouvrant, interrompit le comte, et Bannière parut au seuil, tout empressé, tout rayonnant, tout transfiguré.

Le comte recula, comme s'il eût aperçu un spectre.

LXXXVII

OU MAILLY SE DECIDE POUR L'AMBASSADE.

Olympe étendit la main vers Bannière, qui, en apercevant monsieur de Mailly, s'était arrêté sur le seuil.

— L'homme que j'aime, dit-elle, le voici, monsieur le comte; c'est celui que vous alliez nommer: c'est monsieur Bannière. Je croyais avoir cessé de l'aimer, car je croyais qu'il m'avait trompée. Il ne m'avait pas trompée, j'en ai la preuve. Je l'aime toujours; je vous en demande pardon, monsieur le comte.

L'étonnement profond de Bannière, la complète prostration de Mailly, cette pâleur fière et courageuse d'Olympe, faisaient un tableau qui ne manquait pas d'intérêt.

Olympe se leva à son tour, alla prendre la main du comte et lui dit :

— Vous êtes un noble et brave gentilhomme, monsieur le comte, et l'on ne trompe pas vos pareils! Dieu m'est témoin que j'aimerais mieux souffrir moi-même que vous faire souffrir. Mais, hélas! je ne suis plus maîtresse des sentimens que j'éprouve, ni par conséquent de ceux que je fais éprouver. Le sort m'a jeté dans cette cruelle alternative d'être vis à vis de vous lâche ou féroce. Vous me préférez, j'en suis sûre, dans le dernier parti, qui est celui de la loyauté. Je me livre à votre merci, monsieur le comte, moi et l'homme que j'aime; vous êtes assez puissant pour nous briser tous deux comme deux roseaux. Usez-en selon votre cœur, et si vous ne me forcez pas à vous bénir, soyez certain que je ne vous maudirai jamais, quoi qu'il arrive.

Le comte n'avait pas encore relevé la tête.

Bannière, plus pâle que le malheureux martyr, parce qu'il savait tout ce que le comte devait souffrir en ce moment, Bannière s'effaçait par délicatesse et admirait de loin cette terrible femme dont chaque parole donnait la vie ou la mort.

— Vous m'avez faite riche, monsieur le comte, continua-t-elle. Ne croyez point que je laisserai misérablement ici les joyaux et l'or que vous m'avez donnés; non, vous êtes un trop grand seigneur pour que je passe de votre maison à la misère. Croyez bien que si je n'eusse point retrouvé Bannière, jamais ma pensée n'eût été autre part que chez vous et avec vous; mais la destinée que nous suivons tous trois était écrite. Commandez, j'obéis; mais, auparavant, pardonnez-moi, je vous le demande hum-

blement, l'apparence de cruauté que je mets à être vraie. Ah! monsieur le comte, songez donc que si je ne vous disais pas ce que je vous dis en ce moment, je ne vaudrais pas l'ombre de la douleur que mes paroles viennent d'étendre sur votre visage

Le comte se releva.

Puis, passant une main glacée sur son front :

— C'est bien, dit-il, mademoiselle, vous êtes en effet une honnête femme dans toute l'acception du mot, et je vous atteste sincèrement, tout en rendant justice à votre loyauté, que vous me faites aujourd'hui un des plus grands chagrins que j'aie ressentis en toute ma vie.

Puis, se retournant vers Bannière, immobile et palpitant, car cette générosité profonde, et dont il se sentait incapable, l'avait remué jusqu'aux entrailles.

— Je suis trop réellement affligé, dit-il, pour faire à monsieur des complimens sur son bonheur. Le seul vœu pour lequel j'ai de la force, mademoiselle, et je ne doute pas que ce vœu, bien sincère de ma part, ne soit exaucé par la Providence, c'est qu'il vous rende aussi heureuse que vous méritez de l'être ; aussi heureuse que j'eusse voulu le faire, s'il ne s'était, malheureusement pour moi, trouvé là pour m'en empêcher.

Et cela dit, monsieur de Mailly salua Olympe avec un respect absolu, fit quelques pas dans la loge, comme pour chercher son chemin qu'il ne trouvait pas, et sortit enfin, laissant les deux amans plongés, au milieu de leur bonheur, dans une des plus profondes tristesses qu'ils eussent jamais éprouvées.

Olympe cacha son visage entre ses mains, et l'on vit des larmes rouler entre ses doigts jusque sur la table à laquelle ses coudes s'appuyaient.

Bannière, morne, immobile, muet, ne chercha point à la consoler; il sentait l'étendue de cet amour qu'elle venait de dédaigner ; il mesurait toute la noblesse de cette âme que l'on venait de broyer sans pitié pour faire un lit plus doux à son amour.

Peu à peu, d'ailleurs, le théâtre devint désert, et les deux amans restèrent seuls dans le silence et dans les ténèbres.

Monsieur de Mailly avait continué son chemin d'un pas plus assuré. Son malheur était si grand, si complet, qu'il donnait un nouveau ressort à toutes ses facultés physiques.

Quant au moral, il était complétement brisé.

Au péristyle du théâtre, le comte aperçut un homme assis sur la banquette, adossé à une statue et jouant tranquillement et sans impatience aucune avec une de ses jambes qu'il faisait danser sur l'autre.

A vingt pas de cet homme, dont le chapeau couvrait les yeux, deux laquais à la livrée de Richelieu attendaient debout et découverts.

Mailly ne se souciait pas d'être vu; il passa rapidement devant cet homme.

Mais, à son passage, celui-ci se leva.

— Eh! cria-t-il, Mailly!

Le comte se retourna vivement; il lui avait semblé reconnaître la voix.

— Monsieur de Richelieu! dit-il.

— Bonsoir, Mailly

— Bonsoir.

— Comment va?

— Bien.

— Je t'attendais!

— Moi?

— Sans doute; tu vois bien que tout le monde est parti, et qu'il n'y a plus que nous deux *ici*.

Et il appuya d'une manière significative sur le mot *ici*.

Mailly s'arrêta sans répondre.

— Eh bien! mon pauvre Mailly, fit Richelieu, je t'ai demandé comment cela allait.

— Et je t'ai répondu : Bien.

Richelieu secoua la tête.

— Oui, bien, répéta Mailly, et enchanté surtout de te rencontrer ici.

— Ah bah!

— Tu vas me rendre un service.

— Volontiers, cher ami.

— Tu vas essayer de me raccommoder cette affaire.

— Quelle affaire?

— Oui, je sais que cela sera difficile. Mais ayant eu le pouvoir de nouer une première fois...

— Eh bien?

— Tu auras probablement celui de faire un second nœud.

— Où cela, un nœud?

— Eh, parbleu! dans cette affaire de Vienne.

— Ah! très bien.

— Tu vois.

— Je t'attendais précisément pour cela

— Ainsi, c'est faisable?

— Parfaitement.

— Et le roi?

— Quel roi?

— Le roi Louis XV.

— Après?

— Il n'est pas trop furieux?

— Furieux de quoi?

— De mon refus.

— Le roi ne sait pas seulement si tu as refusé.

— Le roi ne sait pas?

— Mais tu comprends bien, mon cher, qu'on est ton ami ou qu'on ne l'est pas.

— Oui.

— Eh bien! si on l'est, ce n'est point pour te faire disgracier.

— Ah! que de bontés, duc! dit Mailly avec un sourire dont il chercha vainement à enlever l'amertume.

— Oh! ne ris pas, Mailly, c'est un meilleur homme que tu ne crois, ce duc de Richelieu, et ce n'était pas chose facile que de te conserver bien avec le roi.

— Aussi crois bien que ma reconnaissance est mesurée au service.

— Elle est grande alors et suffisante à mon exigence. Ainsi, tu es décidé?

— Oui, je veux quitter la France.

— Tu as bien raison.

— Je veux aller au bout du monde.

— Arrête-toi à Vienne, et contente-toi de cela; c'est déjà bien loin, tu verras.

— Oh! ce que j'emporte de douleur avec moi, dit Mailly en portant la main à sa poitrine, sois tranquille, duc, saura bien me suivre jusque-là.

— La douleur! ah! oui, cela galope, quoique je n'aie jamais éprouvé que des chagrins, moi. Pauvre Mailly!

— Plains-moi

— Pourquoi pas, si tu es à plaindre.

— Le nierais-tu?

— Bon! ne vas-tu pas me faire accroire que tu regrettes ta femme?

— Je ne regrette rien.

— Si fait, tu regrettes Olympe; mais que veux-tu, mon cher comte, ces diables de femmes de théâtre, une fois qu'elles se sont encanaillées, elles sont indomptables. Ah! la femme qui s'émancipe, elle vaut dix hommes; mais celle-là, pauvre ami, elle t'a bien mal mené.

— Ah! tu sais cela, toi?

— Est-ce que je ne sais pas tout! Mais, au moins, de celle-là, tu peux t'en venger.

— Me venger d'Olympe?

— Si tu ne te venges pas de la femme, au moins peux-tu te venger de l'homme.

— De l'homme?

— Oui, n'a-t-il pas été engagé à Lyon dans tes dragons? n'est-ce pas une espèce de déserteur?

— Ah! s'écria Mailly, en portant la main à son front, tu m'y fais songer... Le malheureux!

Puis, revenant à Richelieu :

— Voyons, finissons vite, duc. Tu m'attendais, m'as-tu dit?

— Oui, et bien t'en a pris.

— Pourquoi? Voyons, hâtons-nous.

— Mais parce qu'après le mal, j'apporte le remède.

— Explique-toi.

— Tu veux partir pour Vienne?

— Oui.

— Tu acceptes l'ambassade?

— Oui.

— Eh bien! mon cher, voilà ton brevet.

Et le duc tira de sa poche le même papier qu'il avait offert au comte et que le comte avait refusé.

— Comment! fit Mailly tout étonné, tu as gardé ce brevet?

— J'étais tellement sûr que tu viendrais me le redemander, dit en riant Richelieu, que je ne l'ai pas quitté un instant depuis la dernière fois que je t'ai vu.

— Donne donc, alors.

— Le voilà.

— Merci! je pars.

— Ma foi! tu es à temps.

Ces mots firent relever la tête à Mailly, qui s'abandonnait de nouveau à ses sombres pensées.

Mais, comme s'il eût jugé inutile de se faire donner un dernier coup, plus terrible peut-être que les précédens, il salua le duc et sortit du théâtre.

Richelieu, qui était resté assis pendant toute cette scène, étira ses bras et allongea ses jambes fines, qui craquèrent dans ses bas de soie.

— Pardieu! dit-il, voilà un homme bien heureux. Il est délivré du même coup de deux terribles femmes. Ce gaillard-là va être désormais adoré. Quand il ne savait pas aimer, on l'aimait; quand il a aimé, on ne l'aima plus. La première femme sur laquelle il va tomber, je la plains: il la rendra folle d'amour. Et voilà, continua-t-il philosophiquement, comment le bonheur des uns fait toujours le malheur des autres, et réciproquement.

Là dessus Richelieu appela les laquais et fit avancer son carrosse.

Pendant qu'il y montait, il vit par une porte latérale sortir Olympe donnant le bras à un jeune homme.

Il était minuit et demi.

Le duc les suivit un instant des yeux; puis, à lui-même:

— Parbleu! dit-il, j'ai manqué là une occasion. J'aurais dû essayer Richelieu contre cette femme-là. Quel beau combat cela eût fait! Mais maintenant il est trop tard.

Le laquais approcha de la portière.

— Eh bien! quoi? demanda Richelieu.

— Monsieur le duc n'a pas donné l'ordre.

— Ah ! c'est vrai : chez moi, tout bonnement.

Mais presque aussitôt il retint le laquais d'un geste.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, il me semble que je fais une sottise. Mailly est en vérité assez perdu pour aller ce soir demander pardon à sa femme et l'emmener à Vienne, tandis que Pecquigny monte la tête au roi pour Olympe. Peste ! j'aurais tort de ne pas surveiller un peu la chère comtesse.

— A l'hôtel de Mailly, dit-il, et vite.

Le carrosse de monsieur de Richelieu allait vite sans qu'il le commandât.

D'après l'ordre donné, les chevaux partirent au galop.

Cinq minutes après, il s'arrêtait devant la porte de l'hôtel de Mailly.

Richelieu se trompait : Mailly ne songeait pas à enlever sa femme.

Il écrivait à Olympe.

LXXXVIII

LE MARIAGE.

Olympe, comme nous l'avons dit, était sortie du théâtre au bras de Bannière, tandis que monsieur de Richelieu causait avec Mailly sous le péristyle.

A la porte, tous deux étaient montés dans un fiacre que la coiffeuse était allée leur chercher.

C'était Bannière qui avait pris cette précaution. Aussitôt son explication qui avait si bien tourné, Bannière avait pris ses mesures : c'était un garçon qui savait, au besoin, mener les événemens et les chevaux indomptés.

Le fiacre avait reçu ses instructions d'avance. Il les mena droit à la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, située auprès du bureau des Porcherons.

Seulement, il y avait une grande différence entre la Notre-Dame-de-Lorette de 1730 et celle de 1851.

Cette petite église, succursale de Saint-Eustache, avait sa façade sur une étroite place, située au carrefour du

chemin de Montmartre, de la rue des Porcherons et de la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Au moment où les deux amans commençaient ce pèlerinage, la nuit, qui avait déjà parcouru la moitié de son cours, enveloppait de ses ombres les plus épaisses le cimetière de Saint-Eustache, situé à quelques pas de la chapelle, et les vastes prés compris entre le boulevard et Montmartre.

La rue Notre-Dame-de-Lorette, l'une des plus coquettes aujourd'hui de la capitale, n'était point bâtie à cette époque-là, non plus que n'était point pavée la route de Montmartre.

Il y avait plus, c'est que, comme l'édilité n'avait pas accordé de lanternes à ce quartier, c'était le désert avec les ténèbres.

A part le mumure des eaux bourbeuses du grand égoût et les frissonnemens des roseaux et des aulnes dans les marais, aucun bruit n'accompagnait le roulement pénible du fiacre gravissant la chaussée raboteuse et montante.

Un peu de lune, quelque chose comme un rayon perdu glissant entre deux nuages, argentait le petit porche de la chapelle et jetait une lueur souvent voilée par les vapeurs errantes au ciel, sur la façade de deux maigres pavillons jetés à droite et à gauche de cette chapelle.

Mais, à une des fenêtres du presbytère brillait, derrière une vitre du rez-de-chaussée, la faible lueur d'une chandelle, et Olympe distingua dans la clarté de ce pauvre luminaire l'ombre d'un homme debout derrière un rideau et attendant.

Le fiacre s'arrêta, la portière s'ouvrit. Bannière sauta à terre le premier, reçut Olympe dans ses bras, tressaillit malgré lui en sentant la chaleur de son haleine contre son visage, et alla heurter, l'entraînant avec lui, à la petite porte du pavillon au-dessous de la fenêtre éclairée.

Cette porte s'ouvrit aussitôt.

L'homme qui attendait, c'était Champmeslé.

Il fit entrer les deux amans, ferma la porte derrière eux, et les introduisit par une communication latérale dans le chœur de la petite chapelle.

Là on se trouva tout à coup dans la lumière.

L'autel resplendissait, orné de six grands cierges allumés, et des fleurs placées dans tous les vases donnaient à la chapelle un certain air de fête.

Sur un signe de Champmeslé, Bannière s'assit avec Olympe en face de l'autel.

L'ancien comédien regarda un instant en silence cette belle jeune femme pâle et tremblante de se trouver en présence de Dieu pour justifier de son cœur et du regret de ses fautes.

Cette figure étrange de Champmeslé ne manquait pas en ce moment d'une certaine poésie et d'un sentiment de solennité.

Olympe et Bannière le regardaient avec un doux sourire mêlé de respect.

— Madame, dit Champmeslé à Olympe, l'homme que voici, et il montrait Bannière, l'homme que voici vous aime au point de perdre à la fois, pour vous, son corps et son âme. Hélas! si jeune que je sois dans la vie religieuse, je sais quels ravages les passions peuvent exercer sur le cœur des hommes. Je sais encore combien il importe de conserver à Dieu, sinon tout le cœur et toute la pensée, ce qui est bien difficile, au moins le plus possible de l'un et de l'autre. C'est pour que Bannière puisse vivre saintement envers Dieu, tout en vivant selon son amour, que je suis venu, essayant, comme la colombe de l'arche, d'apporter entre vous deux le rameau d'olivier; pour que désormais il ait le droit de prier pour vous en même temps qu'il priera pour lui; c'est pour que chacune de ses prières soit un remercîment que je l'ai aidé de tout mon pouvoir quand il s'est agi pour lui de vous retrouver et de vous rejoindre.

Quand à vous, madame, considérez à quel point votre vie, si courte encore, a déjà été agitée.

Dites, où va-t-elle cette âme que les malheurs et les passions ballottent, comme font les vents et les flots d'un pauvre navire. Vous l'ignorez vous-même, n'est-ce pas? Eh bien! cherchez un port, réfugiez-vous dans le sein de Dieu, qui alors bénira votre amour. Soyez une honnête femme; astreignez-vous par un serment fait à Dieu, les

seuls sermens qu'en ce monde les femmes n'aient pas le droit de violer.

Olympe se leva majestueusement, et, plus pâle encore que de coutume :

— Monsieur, dit-elle, d'une voix si douce que les arceaux de l'église en frissonnèrent comme s'ils eussent été caressés par les vibrations d'une harpe : monsieur, vous avez bien fait de m'enchaîner par la loi de Dieu pour me rappeler à moi-même. Je savais bien que je devais aimer, mais je saurai désormais que je ne dois plus aimer que Bannière, et mon titre d'épouse sera pour moi une barrière sacrée que je jure de ne jamais franchir.

Mais le service que vous me rendez est bien plus grand encore à l'égard des autres qu'à l'égard de moi-même. Les autres, monsieur, ont vu en moi une femme abandonnée des hommes (oh! je ne fais de reproches à personne!) abandonnée de Dieu surtout ; et ils ont exercé sur moi l'autorité que leur donnait certain pouvoir en ce monde, et ma propre faiblesse, triste résultat de mon orgueil. Désormais, voyant que j'ai un bras pour m'y appuyer, voyant que je suis armée du titre de femme légitime, ils ne me seront plus dangereux, ni même hostiles.

Je vous remercie donc, monsieur, et je prie Dieu de recevoir mon serment ; jamais je n'en aurai fait qui me soit plus doux et plus facile à tenir.

A ces mots, Olympe se tourna vers Bannière, et, avec un ineffable regard de tendresse, elle plaça dans les siennes une main frémissante et froide. Tout son sang affluait vers son cœur.

Bannière, chancelant sous ce poids chéri, ne dit pas un mot au digne Champmeslé. Il appuya ses lèvres sur le front d'Olympe, demeura quelque temps muet et mourant, comme si le cœur lui eût manqué.

Alors Champmeslé alla querir dans la salle voisine du presbytère un enfant de chœur qui dormait sur un banc de bois, et il commença l'office au moment où venait de commencer une nouvelle journée, c'est-à-dire comme l'horloge sonnait une heure du matin.

Jamais solennité ne fut accomplie avec plus de religion et de ferveur. Les deux époux versaient des larmes de joie

et d'amour, et ils demandaient pourquoi, lorsque l'éternelle union est si douce, les malheureux humains lui préfèrent si souvent la liberté qui cause tant de douleurs.

Champmeslé était si fort attendri, qu'il ne se put empêcher d'embrasser la mariée et de lui dire en l'embrassant:

— Je comprends, madame, qu'avec le talent que vous aviez et la beauté que vous avez, il doive vous en coûter de renoncer au théâtre; mais c'est un sacrifice à faire à votre salut.

Les deux jeunes gens regardèrent Champmeslé avec étonnement.

— Mais, objecta timidement Bannière, vous ne sauriez oublier, mon cher abbé, que nous sommes pauvres, ma femme et moi, et que par conséquent nous ne pouvons nous passer du théâtre.

— Eh, mon Dieu! s'écria Champmeslé, n'y a-t-il donc pas d'autre carrière au monde?

— Songez, dit en souriant Olympe, qu'il n'a plus la ressource de se faire abbé comme vous.

— Il me semble, cependant, qu'on peut être acteur et honnête homme, monsieur Champmeslé, reprit Bannière, et vous êtes, Dieu merci! la preuve vivante de ce que j'avance là.

— Je ne dis pas non, répondit Champmeslé, mais, écoutez-moi bien, mon cher Bannière, et puisse la sainteté du lieu où je suis me faire pardonner mes paroles profanes, car je vais vous parler en homme, que dis-je, en homme, en comédien, et non en prêtre.

— Parlez, nous vous écoutons, dit Bannière souriant.

— Eh bien! le théâtre, s'il n'est point pour vous un lieu de perdition selon Dieu, sera un lieu de perdition par rapport à vous-même.

— Je ne vous comprends pas, dit Bannière, qui ne comprenait que trop bien au contraire, et qui frissonnait d'avance à la corde que l'abbé allait toucher.

— Oui, par rapport à vous-même, continua Champmeslé; car vous souffrirez trop de voir votre femme constamment adulée, encensée, recherchée pour ses grâces et pour son talent.

Olympe fit un mouvement.

— Eh, mon Dieu ! continua Champmeslé, je ne dis pas que toutes ces séductions ne viendront point se briser devant la vertu et l'amour de madame Bannière, qui est un noble caractère ; mais...

— Mais ?... dit Bannière inquiet.

— Voyons, achevez, mon cher abbé, dit Olympe.

— Oh ! vous m'avez compris, madame, dit Champmeslé, et il est inutile que j'achève. Vous savez bien que ceux-là, parfois, ont recours à la force et à la trahison qui n'ont pu réussir loyalement près d'une femme de théâtre.

— Oui, tel grand seigneur, n'est-ce pas, mon cher abbé ? dit Bannière en fronçant le sourcil.

— Monsieur, dit Olympe avec douceur, mais sans rien perdre de sa sérénité, ne pensez point mal de ceux qui sont absens.

— Hélas ! dit Bannière, une mauvaise inspiration peut, dans un moment d'orgueil froissé, entraîner au mal les hommes les meilleurs.

— Donc, j'ai raison, reprit Champmeslé. Eh bien ! laissez-moi pour un moment pénétrer dans vos affaires, discuter avec vous les chiffres, et vous prouver...

— Ici ? dit en souriant Olympe.

— Non, quittons ce sanctuaire, dit Champmeslé, car Olympe lui serrait une main et Bannière l'autre ; passons dans la petite salle du presbytère, et remercions l'excellent homme qui cette nuit m'a bien voulu céder sa place pour que j'eusse le droit de vous faire à tout jamais heureux.

— Attendez, dit Olympe. Avant que je ne m'éloigne permettez-moi de jeter dans ce tronc l'offrande que notre bonheur veut faire à vos pauvres.

— Un moment ! s'écria Champmeslé arrêtant la petite main d'Olympe, aux doigts de laquelle brillait un double louis.

— Pourquoi ? fit-elle.

— Parce qu'il y a pauvres et pauvres, dit Champmeslé. Venez dans la salle basse et causons.

Il les emmena, congédiant l'enfant de chœur avec une pièce de monnaie qu'il lui mit dans la main, et, refermant la porte de communication qui les séparait de la chapelle,

il les installa chacun sur un escabeau de chêne poli par l'âge, s'assit en face d'eux, et leur prenant à chacun une main :

— Voyons, dit-il, maintenant que nous sommes chez nous, — et croyez bien que j'ai mes raisons pour vous dire ce que je vais vous dire, — comptons vos richesses. Ceci s'adresse à vous seulement, madame, car, pour Bannière, je connais les siennes.

— Oui, dix écus que je vous dois, dit Bannière en souriant au digne comédien.

— Aussi ai-je dit, reprit Champmeslé, que c'était à mademoiselle de Clèves seulement que je m'adressais.

— Monsieur et cher ami, répondit Olympe, j'ai à peu près cent louis en bijoux et deux cents en habits, linge et meubles à vendre.

— Les vendrez-vous ?

— Assurément.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que notre intention, à mon mari et à moi, est de ne pas rester à Paris ; nous y serions trop exposés, et la vie y est trop chère.

— Alors vous irez...

— A Lyon, où mon nom est connu ; à Lyon, dont je connais les ressources; à Lyon, où en jouant je vivrai très honorablement sans être obligée d'être actrice ailleurs qu'au théâtre.

— Pour aller à Lyon, vous dépenserez dix louis chacun.

— A peu près.

— C'est déjà vingt louis.

— Oui.

— Voilà votre trésor écorné. Ce n'est pas tout. Attendez. Une fois arrivés à Lyon, vous serez bien deux mois sans lier d'engagement, et pendant ce temps il faudra vivre.

— Eh bien ! avec deux cents livres par mois, mon cher abbé, dit Bannière, on en verra le jeu.

— Oh ! jamais madame ne vivra pour ce prix-là à elle seule, dit Champmeslé. Je m'en rapporte à elle-même.

— Olympe de Clèves ne le pouvait pas, dit la jeune femme, mais madame Bannière fera bien des choses que ne faisait pas Olympe de Clèves.

— Et voilà précisément ce qu'il faut éviter, dit Champmeslé. Madame Bannière, au contraire, doit être plus heureuse que ne l'était Olympe de Clèves ; sinon, notre but à tous est manqué.

— Oui, mais le but est atteint si nous jouons tous deux la comédie, dit Bannière. Olympe peut gagner six mille livres, elle qui a beaucoup de talent. Moi, j'en gagnerai douze ou quinze cents. Je sais bien que ce sera à cause d'elle qu'on me les donnera ; mais enfin on me les donnera ; et, avec cette somme, c'est-à-dire six mille livres pour elle et quinze cents livres pour moi, chacun dépensant ce qu'il gagne, nous serons heureux.

— Le mariage, dit Olympe, c'est le partage.

— Eh bien! malgré toute cette raison, malgré cet amour l'un pour l'autre, malgré ce dévouement réciproque, je persiste à vous prier tous deux de ne pas rentrer au théâtre.

— Alors, dit Olympe, nous mourrons de faim, mon ami, et, permettez-moi de vous le dire, il ne peut être agréable à Dieu que des créatures mariées, qui l'honorent et qui le glorifient par l'épuration de leur amour même, meurent de faim, c'est-à-dire perdent leur vie en ce monde pour assurer leur salut dans l'autre.

— Non, répondit Champmeslé. Mais justement parce que cela ne peut être agréable à Dieu, à ceux qui meurent ou qui vont mourir de faim, remarquez-le bien, cher ami, Dieu envoie toujours son appui quand l'appui est mérité, souvent même quand il ne l'est pas.

— Oh! fit Bannière en secouant la tête d'un air de doute.

— Dieu est bien bon, dit Olympe avec le même sentiment ; mais il a dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

— Mais enfin, s'écria Champmeslé, que l'on eût pu croire battu par ce raisonnement du livre saint, ne seriez-vous pas bien reconnaissans à Dieu s'il vous fournissait les moyens de faire votre salut en vivant heureux, en vivant l'un auprès de l'autre, la main dans la main comme vous êtes en ce moment, en attendant que Bannière trouve quelque position honorable, comme ne peut manquer d'en trouver un homme de son instruction, ou bien qu'il vous

arrive un de ces événemens qui changent la face d'une destinée ?

— Cher monsieur de Champmeslé, nous serions en effet bien heureux, dit Olympe ; nous serions en effet bien reconnaissans à Dieu ; mais où est ce moyen ? Ce n'est point, croyez-moi, en tenant nos quatre mains unies pour la rêverie et l'amour, comme elles le sont en ce moment, que nous arriverons à gagner cette fortunée existence dont vous nous faites promesse.

— Qui sait ? dit Champmeslé.

— Oh ! monsieur de Champmeslé, il y a, je le sais bien, beaucoup de trésors dans l'amour de Dieu, mais ce ne sont point des trésors temporels. Ceux-là on les rencontre parfois sur la terre. On trouve une perle dans une huître, une bourse sur un grand chemin, un héritage au fond du tiroir d'un notaire ; mais, hors de ce monde, monsieur de Champmeslé, de pauvres amans ne trouvent guère de quoi vivre matériellement, et demandez à Bannière s'il n'est pas disposé à vivre matériellement le plus longtemps possible.

— Ma foi ! oui, dit Bannière ; je suis si heureux !

— Eh bien ! voyons, dit Champmeslé, supposez un instant que le bon Dieu, touché de votre bonne volonté, vous accorde de réaliser un de ces miracles ; supposez que sur votre route vous trouviez l'un ou l'autre un de ces trésors temporels qui paraissent vous plaire plus que ceux de la grâce...

— Ne supposons pas cela, cher monsieur de Champmeslé, dit Bannière, car voilà précisément la supposition que j'ai faite avec plus de probabilité pour réussir que je n'en ai en ce moment.

— Et quand cela ?

— Chaque fois que j'ai pris l'argent de ma chère Olympe pour aller au jeu. « Si Dieu allait faire un miracle pour moi, disais-je, et que je gagnasse une fortune... »

— Eh bien ?

— Eh bien ! cher abbé, j'ai toujours perdu. Ce que Dieu ne faisait pas pour moi quand je m'aidais, il ne le fera pas plus quand j'attendrai la fortune dans notre lit, ainsi que le conseille monsieur de La Fontaine, le collaborateur de

votre grand-père. Oh ! si j'avais toutes les sommes que j'ai follement perdues ainsi !...

— Vous les avez perdues, mon bon ami, répondit Champmeslé, qui tenait visiblement à convaincre Bannière ; vous les avez perdues parce que Dieu n'aime pas qu'on joue.

— Mais, hasarda Bannière, ceux qui me les ont gagnées jouaient aussi.

— Peut-être en gagnant ont-ils perdu plus que vous, ceux-là. Mais, voyons, admettez une supposition.

— Pourvu qu'elle soit admissible, je ne demande pas mieux, dit Bannière ; les sifflets de Mithidrate m'ont fait oublier les applaudissemens d'Hérode.

— Eh bien ! je vais donc vous la rendre admissible, homme de peu de foi ! dit en souriant Champmeslé. Combien vous faut-il pour être heureux, très-heureux tous deux un an ?

— Trois mille six cents livres, dit Olympe avec autorité ; tout le monde peut vivre avec cette somme-là, et moi comme les autres. Nous nous logerons à l'écart, nous ne recevrons personne, nous ne voyagerons pas.

— Enfin, dit Bannière en regardant amoureusement Olympe, nous serons très heureux.

— Eh bien ! continua Olympe, cette somme, nous l'avons pour un an. Un an, c'est trois cent soixante-cinq jours pour les amoureux comme pour les autres. Voulez-vous, qu'en échange du service que vous nous avez rendu, nous vous promettions d'attendre trois cent soixante-cinq jours que Dieu fasse un miracle pour nous ; nous attendrons, mais le trois cent soixante-sixième, il faudra bien...

Champmeslé secoua la tête à son tour.

— Il ne faut pas raisonner ainsi, dit-il ; cela vous a conduits jusqu'ici et vous conduirait encore à la dissipation. Une maladie qui survient coûte cher et diminue le temps du bonheur.

— Oui, sans doute, dit Olympe, il faudrait avoir deux ou trois années assurées, car alors...

Et elle s'arrêta souriant à une idée qui se présentait à son esprit.

— C'est mon avis aussi, disait Bannière, mais on n'a

que ce qu'on a. Encore un coup, mon ami, c'est le théâtre qui nous remplacera ces trésors de grand chemin dont nous parlions tout à l'heure, et avec l'avantage de la régularité.

— Promettez-moi, reprit Champmeslé, que si vous avez une certitude de deux ou trois années, vous ne reprendrez pas le théâtre.

— Oh! certainement non! s'écria Bannière; nous ne le reprendrions pas, n'est-ce pas, Olympe?

—Non, dit celle-ci. Je sais à Lyon une petite maison près de la Saône; elle a un mur sur le chemin de hallage, des arbres la cachent à l'autre rive: on n'entend là que le bruit des chevaux qui montent péniblement la berge: c'est un nid de verdure, plein de fraîcheur et de calme. Elle coûterait de location cinq cents livres par an. On la meublerait avec le quart de mes meubles d'une façon royale. Il nous resterait à Bannière et à moi trois mille cent livres par année. Je n'ai plus de dépense de toilette, j'ai des robes et des dentelles pour dix existences comme la mienne. Il ne faudrait à Bannière qu'un habit de velours pour l'hiver, deux de soie pour l'été, cinq cents livres avec notre blanchissage et les coutures: restent deux mille cinq cents livres; nous dépenserions douze cent livres pour nourrir maîtres et cuisinier; avec les gages de celui-ci, il restera treize cents livres pour notre poche et les dépenses imprévues.

— Oh! quelle joie! fit Bannière. Trois ans d'une pareille existence! On pourrait mourir après.

— Et l'on ne mourrait pas, dit Olympe.

— Vous avez donc des ressources inconnues, chère Olympe? demanda Bannière.

— Oui, dit Olympe, que je vous dirai quand nous aurons nos trois ans assurés.

— Eh bien! dit Champmeslé, qui semblait n'attendre que le moment pour s'expliquer, me promettez-vous de penser un peu plus souvent à Dieu?

—Aussi souvent que nous penserons à notre bonheur, cher monsieur de Champmeslé, dit Olympe.

— Eh bien! continua Champmeslé avec un tremblement de voix qui disait toutes ses craintes et qui expliquait tous

ses retards, j'ai là, dans cette poche, une bourse et un petit portefeuille ; ils contiennent six mille livres que je voulais donner aux pauvres en faisant profession. Je m'étais promis de les distribuer ce premier jour si désiré par moi où je dirais messe. C'est aujourd'hui. Cette messe, qui commence une carrière au bout de laquelle j'espère trouver mon salut, je viens de la dire. Les pauvres manquent, ou plutôt il n'y a de pauvres ici que vous. Ne m'interrompez pas. Vous êtes réellement de bons pauvres, et je vous offre mes vieux louis et ces deux billets de caisse.

— Oh ! s'écria Bannière, impossible !

— Comment, impossible ! s'écria Champmeslé, savez-vous bien ce que vous dites, et avez-vous un peu raisonné la bienfaisance pour me répondre ainsi ?

— Mais vous ferez mille heureux avec ces six mille livres.

— Oui, des heureux d'un instant, et voilà tout. Vous, au contraire, je vous donne le bonheur complet pendant deux ans.

— Oh ! nous n'accepterons pas, fit Bannière ébranlé en regardant Olympe pour puiser dans ses yeux la force d'accepter ou de refuser.

— Vous n'accepterez pas ce que je fais pour le service de Dieu ! continua Champmeslé ; vous ne me permettrez pas de sauver deux âmes !

— Monsieur de Champmeslé, dit Olympe, j'accepte, moi, parce que je comprends toute la valeur de votre aumône. Avec de l'argent, oui, vous avez raison, nous sauvons l'un et l'autre notre vertu. J'accepte.

Les yeux du digne abbé brillèrent de joie. Il saisit la main d'Olympe, y glissa la bourse et le portefeuille, et baisa cette main d'un air galant qui rappelait encore l'homme mondain dans ses élans de piété.

Olympe sourit.

— Et maintenant, dit-elle, notre digne ami, il faut que je vous récompense tout à fait ; il faut que je donne à votre générosité tout son prix, à votre délicatesse toute sa valeur. Sans vos six mille livres, mon cher monsieur de Champmeslé, nous partions heureux, mais sans horizon. Aujourd'hui rien ne manque à notre bonheur. Avec trois

mille six cents livres, nous vivions difficilement un an; avec neuf mille six cents livres, nous en vivrons au moins quatre, et, à notre âge, quatre ans, c'est l'éternité. Ce que je ne vous disais pas, Bannière, mais ce que vous savez peut-être, c'est que je suis fille noble, c'est que, si bien déshéritée que je sois, j'ai encore deux ou trois vieux oncles capables de me laisser chacun une centaine de mille livres le jour où j'irai mon mari au bras, mon enfant à la main, les appeler *cher oncle.* Eh bien! trois ans à attendre sans leur rien demander, c'est beaucoup; la quatrième année nous commencerons notre pèlerinage. Eh bien! sur trois, ce sera bien malheureux s'il n'y en a pas un qui fasse pour moi ce qui fut fait pour l'enfant prodigue, qui ouvre sa porte et qui tue le veau gras.

— J'avais donc raison! s'écria Champmeslé, et j'ai donc fait un bon placement de cet argent, qui m'était si inutile.

— Mais maintenant, cher abbé, dit Bannière, souvenez-vous que si nous acceptons vos six mille livres, c'est comme vos dix écus, à titre de prêt.

— Les prêtres ne donnent pas assez souvent peut-être, mon cher Bannière, mais ils ne doivent jamais prêter.

— Mais, hasarda Olympe, vous avez aussi une famille, vous?

— Aucune, et je n'en veux avoir d'autre que celle de Jésus-Christ.

— Vous me permettrez bien de vous dire une chose cependant, lui glissa Bannière avec timidité, c'est que vous êtes apparenté, je crois, à la mauvaise branche de la famille de Jésus-Christ. Les jésuites sont greffés sur un rameau catholique, mais peu chrétien.

— Voyons, voyons, n'en dites pas de mal, fit Champmeslé avec un sourire, parce que sans eux vous ne m'auriez pas connu, et que sans moi vous n'eussiez pas débuté à Avignon dans Hérode et à Paris dans Mithridate.

— Allons il aura raison jusqu'à la fin, dit Olympe avec un charmant sourire, mais il se fait tard, ou plutôt de bonne heure. Nous l'avons dépouillé; or, maintenant qu'il n'a plus rien à nous donner, imitons les parasites du

monde et les oiseaux des champs. Le pain émietté et dévoré, envolons-nous.

— Allez, dit Champmeslé, et n'oubliez pas les paroles sacramentelles du mariage.

— Lesquelles ? demanda Olympe.

— *Crescite et multiplicemini.*

— Ce qui veut dire ?

— C'est du latin d'église, madame, et qui ne peut être expliqué que par un mari.

Alors ces trois êtres si bons, si heureux, s'embrassèrent cordialement. Bannière voulut absolument reconduire Champmeslé, mais ce dernier refusa.

Il avait son lit chez le desservant de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette.

Ce fut lui, au contraire, qui accompagna ses protégés jusqu'au fiacre, et qui les laissa regagner le domicile d'Olympe.

Quant à lui, tranquille après une si bonne œuvre accomplie, il rentra au presbytère, et dormit comme un juste.

LXXXIX

L'HABIT DE SOIE ET L'HABIT DE VELOURS.

Et maintenant, que l'on nous permette d'abandonner notre excellent abbé, qui ne nous donne aucune crainte, douillettement couché qu'il est dans le lit de son ami le desservant de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, pour suivre nos deux époux, qui sont, on a pu le remarquer, nos héros de prédilection.

Leur double existence est désormais fondue en une seule. Ils sont jeunes, ils se sentent forts, ils ont de quoi vivre quatre ans, et il faudrait une catastrophe bien terrible et bien inattendue pour les séparer.

— Hélas! le malheur est comme la mort, invisible ; on ne le devine que lorsqu'il nous touche, à la douleur !

Olympe fit mener droit chez elle : c'était à deux pas.

Par son ordre, la femme de chambre avait apprêté toutes

ses hardes et tout son linge. C'était un amas qui emplissait la chambre à coucher.

Olympe venait à peine de réfléchir à la difficulté qu'il y aurait de voyager avec un pareil bagage, que Bannière avait déjà trouvé le moyen d'éviter cet embarras.

— On fera, dit-il, de tout cela une énorme caisse que nous adresserons à Lyon, tandis que nous, libres et sans attirail, nous irons chercher notre maison et attendre l'arrivée des effets.

— Alors, aidez-moi, dit Olympe, car vous avez raison.

Et Bannière se mit à empiler avec Olympe, dans les coffres, tout ce qui faisait la fortune de ce ménage.

Tandis qu'ils s'occupaient ainsi, joyeux et empressés, la femme de chambre accourut d'un air affairé, et fit signe à sa maîtresse qu'elle avait quelque chose à lui dire.

— Eh bien! venez, fit Olympe.

La femme de chambre s'approcha effectivement et parla bas à l'oreille de sa maîtresse.

Olympe rougit.

Bannière la vit rougir, rougit lui-même et détourna les yeux.

Hélas! pauvre Bannière, il croyait deviner que sa présence était déjà une gêne pour sa femme.

Olympe réfléchit un moment.

— Qu'avez-vous, Olympe? demanda alors Bannière avec plus de tendresse encore que d'inquiète jalousie.

— Quelque chose de désagréable m'arrive, mon ami, dit Olympe.

— Oh! alors, dites vite.

— C'est monsieur de Mailly qui m'envoie un messager.

— Monsieur de Mailly!

— Oui. Il est parti cette nuit pour Vienne, et, avant son départ...

— Il vous écrit?

— Je le crois.

— Ah! fit Bannière.

Et il se retourna troublé, malheureux, éperdu.

— Faut-il que je le reçoive? demanda Olympe naturellement.

— Comme il vous plaira, Olympe.

— Ce n'est pas répondre cela.

— Vous êtes maîtresse absolue.

— Vous ne comprenez pas, dit Olympe légèrement piquée. Je ne vous demande pas si vous permettez que je reçoive le messager ; je vous demande s'il est convenable que je le reçoive, oui ou non.

— Vous êtes plus délicate et plus savante que moi en ces matières, chère Olympe, dit Bannière dont le cœur battait plus vivement qu'il n'eût voulu lui-même, et dont la voix, quelque effort qu'il fît, tremblait de jalousie.

— Allez chercher ce messager et faites-le entrer ici, dit Olympe à la femme de chambre.

Celle-ci sortit aussitôt avec cette joie que les serviteurs éprouvent toujours lorsqu'ils sont parvenus, de façon ou d'autre, à embarrasser leurs maîtres.

Cinq secondes après, le messager entra. Il tenait une lettre assez large et pliée carrément.

— Pour mademoiselle Olympe de Clèves, de la part de monsieur le comte de Mailly, dit-il.

Puis, comme en ce moment il venait d'apercevoir le jeune homme debout et pâlissant.

— Ou pour monsieur Bannière, ajouta-t-il.

Sur quoi, saluant avec respect, il se retourna sans témoigner le moindre embarras, lui qui cependant venait de troubler si réellement le nouveau ménage.

Olympe avait reçu la lettre et la tenait dans sa main.

Elle fit signe à la femme de chambre de sortir, et resta seule avec Bannière.

Elle tendit alors la lettre à son mari.

— Cette lettre est à vous, dit-elle, comme toutes celles que je recevrai désormais.

— Non, répondit Bannière, plein de joie et de tristesse à la fois ; non, c'est à vous qu'elle a été remise, Olympe. Lisez.

— Pourquoi ne liriez-vous pas, mon ami ? Pourquoi, voyons, dites ?

— Parce que je sais d'avance tout ce qu'il y a dans cette lettre.

— Vous le savez ?

— Je le devine.

— Vous?

— Sans doute; il n'est pas bien difficile, à moi surtout, de deviner ce que peut vous écrire un homme qui vous aime et qui vous perd.

— Mais puisque la lettre s'adresse aussi bien à vous qu'à moi? a dit le messager.

— Oui, mais je sais aussi ce que l'on peut me dire, à moi.

Olympe lui prit les deux mains.

— Voyons, Bannière, lui dit-elle tendrement, faut-il que, dès la première heure de notre mariage, une lettre qui m'arrive sans que je le veuille, sans que je le sache, jette du trouble dans votre esprit! Voyons, lisez, ce n'est peut-être point ce que vous supposez,

— Croyez-vous que ce soit une menace? dit Bannière en étendant la main vers la lettre et en fronçant le sourcil.

Mais alors ce fut Olympe qui la retira à elle.

— Non, dit-elle bravement, l'homme qui a écrit cette lettre, croyez-moi, Bannière, cet homme est incapable d'une lâcheté.

— Vous savez ce qu'il y a dans son cœur, dit Bannière avec amertume.

— Oui, dit Olympe.

— Alors vous devez aussi savoir ce qu'il y a dans sa lettre, et il est inutile que nous la lisions.

— Oui, dit Olympe, il est inutile que nous la lisions, dans ce moment-ci surtout. Nous la lirons plus tard, là-bas, quand il sera à Vienne, lui, sur les bords du Danube, et nous dans notre petit palais de Lyon, au bord de la Saône.

Et, jetant un bras autour du cou de son mari, appuyant ses lèvres sur ses lèvres, Olympe glissa dans la poche de son habit cette lettre qu'il s'obstinait à refuser.

Le baiser, le sourire, le sacrifice de sa femme achevèrent de désarmer Bannière et de rasséréner son cœur.

— Foin de la jalousie! s'écria-t-il; j'ai la plus belle, la plus tendre et la plus honnête des femmes.

— Et même la plus amoureuse, mon mari.

— Seulement, continua Bannière, cette femme, mettons-

la vite en sûreté, et puisque je ne puis pas lire ses lettres, faisons en sorte qu'elle n'en reçoive pas.

Et, avec un enjouement toujours croissant :

— Aux paquets! cria Bannière, aux paquets!

Et il se remit avec Olympe à entasser les hardes dans la grande caisse.

— Et le fiacre? dit Olympe au milieu de sa joie.

— Le fiacre?

— Oui, qu'est-il devenu?

— Il attend toujours.

— Le gardez-vous donc?

— Sans doute.

— Pourquoi faire?

— Il nous mènera jusqu'à ce que ses chevaux ne puissent plus marcher.

— Et alors?

— Alors nous serons quelque part, nous aviserons. L'essentiel pour moi, et, j'espère, pour vous, Olympe, c'est de partir, de quitter Paris.

— Très bien! Mais pour voyager la nuit, mon cher Bannière, vous voilà un peu bien légèrement vêtu.

— J'étais bien plus légèrement vêtu encore quand je suis arrivé à Paris courant après vous!

— N'importe.

— Allons, dit en riant Bannière, voilà déjà la femme qui méprise l'habit de noces de son mari!

— Dieu m'en garde! mon cher Bannière, et mon respect pour lui est si grand au contraire que je veux en faire une relique.

Elle appela la femme de chambre.

Mademoiselle Claire entra.

— Ouvrez le coffre de citronnier, dit Olympe, et apportez-moi cet habit de velours que vous savez.

— Un habit d'homme? dit Bannière.

— Oui, monsieur, un habit d'homme, dit en souriant Olympe.

Le visage de Bannière se rembrunit.

— Olympe, dit-il avec tristesse, le temps est passé où le novice des jésuites pouvait entrer dans les habits de monsieur le comte de Mailly.

— Taisez-vous, cœur grossier, dit Olympe en tendant l'habit de velours à Bannière; regardez cet habit, reconnaissez-le et rougissez de honte.

Bannière approcha l'habit des flambeaux.

— Mais, en effet, s'écria-t-il tout joyeux, je connais cet habit!

— C'est l'habit de velours que vous aviez commandé et que l'on vous a apporté le jour même où vous avez été arrêté à Lyon par ordre des jésuites; cet habit, que vous n'avez cependant mis que pour l'essayer, Bannière, je l'ai gardé, moi; tous les jours je le regardais, tous les soirs je le baisais. J'ai enfermé dans ses poches les parfums que j'aimais; ah! cet habit, c'était, avec le souvenir, à peu près tout ce qui me restait de nos journées d'amour et de bonheur; c'était comme une mémoire embaumée du temps qui n'était plus et qui répandait son parfum dans ma maison et dans mon cœur!

Bannière poussa un cri de joie, se dépouilla de son habit de soie, passa l'habit de velours, et se jeta dans les bras d'Olympe, qu'il tint embrassée étroitement, tandis que mademoiselle Claire, très peu accessible aux scènes sentimentales, avec un flegme imperturbable, pliait soigneusement le vieil habit, qu'elle enfouissait dans le grand coffre au milieu des effets d'Olympe.

Quand cet attendrissement eut cessé, la malle était pleine; trois heures sonnèrent; les chevaux du fiacre piaffaient, il y avait deux heures et demie qu'ils attendaient à la porte, et le cocher faisait le plus grand bruit possible, croyant qu'on l'avait oublié.

Olympe et Bannière s'enveloppèrent du même manteau, prirent les clefs du coffre, que le fiacre mit sur son impériale, et les conduisit à un grand roulage de la rue Montmartre.

Bannière le fit enregistrer, paya les premiers frais; puis, après être convenu du prix avec le cocher de fiacre pour deux journées de voyage, à douze livres chacune, ces deux heureux congédièrent mademoiselle Claire, en lui faisant un salaire dont elle parut satisfaite; et, avant que le jour ne fût venu, ils franchissaient la barrière de Fontainebleau, humant avec une volupté infinie les vapeurs froides de la

rivière et les émanations de la vallée de Gentilly, un peu moins boueuse alors qu'aujourd'hui, parce qu'on y blanchissait beaucoup moins de monde parisien.

Le cocher, qui faisait tranquillement ses deux petites lieues à l'heure, et qui chantait sur son siége, heureux d'avoir trouvé de si bonnes pratiques, se demandait pourquoi, avec un peu de diplomatie, il ne réussirait pas à conduire ces jeunes mariés au bout du monde à raison de douze livres par jour.

XC

LA PETITE MAISON SUR LA SAONE.

Malheureusement, rien n'est plus éventuel que les calculs de ce monde, même ceux que font sur leurs siéges les cochers de fiacre.

Olympe était devenue trop économe depuis la veille pour aider le brave homme qui spéculait sur elle et sur Bannière dans sa spéculation.

Si bien qu'elle fût dans ce fiacre, côte à côte avec Bannière, elle réfléchit que jamais, l'un dans l'autre, on ne ferait plus de douze lieues par jour pour douze francs.

Elle réfléchit que l'on mettrait douze jours pour aller à Lyon, et que, pendant ces douze jours, il faudrait nourrir un peu les chevaux, beaucoup le cocher.

Que le cocher mettrait douze jours à revenir, et que, naturellement, il faudrait payer le retour comme on avait payé l'aller.

Aussi, dès le soir du premier jour, en arrivant à Fontainebleau, Olympe fit-elle part à Bannière des réflexions qu'elle avait faites; et, en vertu de ces réflexions, qu'approuva pleinement Bannière, le cocher reçut le prix de ses deux journées et fut congédié.

Olympe alors fit prix avec un voiturier qui suivait le carrosse de Lyon pour les bagages. Il ajouta un petit cabriolet à ses fourgons. Cela nécessitait d'aller au pas; mais le carrosse lui même allait au pas.

La poste seule courait, à cette bienheureuse époque;

mais Olympe et Bannière étaient devenus les époux les plus raisonnables de la terre : ils ne se trouvèrent pas assez riches pour courir la poste.

On se contenta donc joyeusement du cabriolet.

A cinq heures du matin, tous deux y étaient installés le lendemain et se mettaient en route.

Enfermés derrière des rideaux de cuir lorsqu'il faisait froid ou sombre, cheminant sur les bas-côtés de la route quand le chemin était beau et pitoresque, dînant de bon appétit, dormant dans des hôtelleries propres, ils mirent dix jours à faire le voyage, et, sauf la fatigue qu'Olympe combattit par des bains et de longues nuits d'amour et de sommeil, jamais voyage ne fut aussi joyeux et ausssi charmant dans son uniformité.

C'est qu'aussi, depuis le temps qu'ils ne s'étaient vus, les deux époux avaient tant de choses à se raconter. L'amour est si bavard et si complaisant à écouter, le bras d'Olympe était si moelleux lorsqu'il reposait sur celui de Bannière, cette route était une si faible image du long chemin qu'ils avaient à parcourir avant d'arriver au bout de leur jeunesse et à la fin de leur bonheur!

Et comme on s'entretint du bon, de l'excellent, du digne Champmeslé ! comme ses deux obligés, reconnaissans jusqu'à l'enthousiasme, surent analyser les faiblesses de cette nature délicate, les délicatesses de ce cœur généreux ! comme ils remercièrent Dieu d'avoir envoyé sur leur passage le trésor qu'ils avaient eu le bonheur de rencontrer !

Champmeslé avait bien raison :

La légitimité du bonheur donne quelque chose de serein et de noble aux joies terrestres.

C'est pour la conscience une si douce auxiliaire, que, désormais endormie, elle reprend sa virginité, et donne, consultée, l'impression exacte et inflexible du juste et de l'injuste, comme une pierre de touche apprécie le cuivre et l'or.

De sorte que beaucoup de jugemens qui avaient porté à faux se redressent ; de sorte que l'on commence à voir les hommes sous un autre jour, et que l'on distingue d'une façon énergique cette ligne si souvent effacée qui sépare le bien d'autrui du bien personnel.

La conversation, en passant par toutes ces phases, avait souvent effleuré monsieur de Mailly. Bannière, en homme d'esprit et en homme profondément amoureux, comprit la nécessité de se blaser une bonne fois sur cette irrégularité de leur passé mutuel.

Olympe, surprise d'abord, comprit bien vite ce qui se passait dans le cœur de son amant, et aida son mari à se débarrasser de cet hôte rongeur qu'on appelle l'amère pensée jalouse.

C'était chose facile : elle n'avait qu'à laisser parler son cœur.

Elle expliqua sa vie avec le comte; elle le dépeignit tel qu'il était, faible, enthousiaste, perdu dans la route sombre qui s'étend entre l'honneur de cour et l'honneur humain. Elle le représenta malheureux comme il était pour le présent; enfin elle parvint à attendrir Bannière sur l'avenir de cet homme à qui rien ne manquait pour être heureux que le bonheur.

Bannière goûta la plus vive satisfaction qu'il soit donné à l'amant d'éprouver, c'est-à-dire la preuve d'une préférence bien marquée accordée par la femme qu'on aime sur un rival supérieur en beaucoup de choses.

Il se sentit, grâce à cette franchise courageuse de sa femme, disposé à plaindre éternellement monsieur de Mailly, au lieu de l'envier comme il avait fait jusque-là.

A partir de ce moment, il lui sembla que ce monstre ailé, aux griffes sanglantes, au ventre lourd, qui pèse, impitoyable cauchemar, sur le cœur des amans; il lui sembla que la jalousie s'envolait avec un lugubre gémissement pour chercher ailleurs une autre proie.

Cette bonne disposition de son cœur allégé le ramena au messager de monsieur de Mailly.

— Il est fâcheux peut-être que nous n'ayons pas lu ce qu'il *nous* écrit, dit Bannière, dans le premier désespoir de notre union ; peut-être nous redemandait-il ce qu'il nous a donné. Il serait mal de retenir son bien.

— Son bien ! s'écria Olympe. Ah ! soyez tranquille, mon ami : monsieur de Mailly, outre qu'il était naturellement généreux, n'avait rien à me redemander. J'ai dépensé pour lui l'argent qu'il me donnait pour moi. Vous me connais-

sez, Bannière : je ne suis pas avide, et je tiens plus à ce que je donne qu'à ce que je reçois. Les libéralités de monsieur de Mailly ne m'ont pas faite plus riche que je n'étais quand vous viviez avec moi de votre théâtre. Seulement, grâce à ces libéralités, je n'ai pas dépensé l'argent que mon théâtre me valait; je n'ai pas été obligée de vendre les meubles que j'avais à Lyon, et qui y sont toujours. Voilà pourquoi, aujourd'hui, nous avons deux cents louis.

— Alors, dit Bannière, les meubles de la maison de la rue Grange-Batelière...

— Restent dans cette maison, répliqua Olympe. Les grands joyaux dont monsieur de Mailly voulait que je fusse parée quand je recevais ses amis, restent dans leurs écrins. J'ai traité tout cela comme une valeur qui se loue, mais qui ne se donne pas, dont la maîtresse en titre a l'usufruit, mais dont la propriété reste acquise au propriétaire.

Toutes ces choses, monsieur de Mailly les sait fort bien, et si j'ai quelque chose à craindre, c'est qu'il ne me donne au lieu de me redemander. Vous avez palpé cette lettre, renfermait-elle quelque liasse?

— Non, je n'ai rien senti qui excédât l'épaisseur d'une lettre ordinaire.

— On peut faire une donation sur une feuille simple. Où est-elle, cette lettre?

— Mon Dieu ! je l'ai laissée dans mon ancien habit, dit Bannière.

— Et Claire a jeté l'habit dans la malle avec le reste, dit Olympe.

— Eh bien ! qu'elle y reste.

— D'ailleurs nous retrouverons cela comme nos autres effets à Lyon, et nous lirons ensemble cette lettre, n'est-ce pas, mon ami ? dit doucement Olympe. Si elle renferme des complimens, nous les prendrons à nous deux ; si elle contient, ce que je crains, un présent quelconque, je remercierai très humblement monsieur de Mailly, sans blesser sa délicatesse. Vous verrez ma lettre et je restituerai.

— Vous êtes un ange d'esprit et de vertu, ma chère Olympe.

— Je commence à savoir trouver du plaisir dans l'accomplissement de mon devoir. Allons vite à Lyon.

— Oui, vite ; si toutefois le cabriolet nous le permet, chère Olympe.

Le cabriolet n'allait pas vite, mais cependant, à force de rouler, il finit par arriver.

Mais lorsque Bannière aperçut les hauteurs de Fourvières, et Lyon, et toutes ses maisons qui lancent leur fumée, et ces grands filets de nacre et d'argent qui sont les bras croisés de la rivière et du fleuve, de la Saône et du Rhône, il poussa un gros soupir.

Olympe se retourna étonnée.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle.

Bannière haussa légèrement les épaules.

— Rien.

— Si fait. Vous êtes assombri, et cela vous est venu tout à coup. Dites-moi ce qui vient de vous prendre ?

— Je n'aime pas Lyon ; je n'ai jamais aimé cet amas de noires maisons, répondit Bannière.

— Vous aimerez la nôtre.

— Nous y avons été si malheureux !

— Je ne parle pas de celle-là ; de celle-là nous ne prendrons que les meubles, et encore les vendrons-nous si vous voulez.

— Pourquoi avez-vous choisi Lyon, chère Olympe ; Lyon où j'ai tant souffert ?

— Parce que Lyon est assez grand pour qu'on s'y cache.

— Avons-nons tant besoin de nous cacher ?

— Mais il me semblait que c'était une chose convenue. Voyons, d'où viennent ces hésitations, après un plan si bien fait ?

— Je ne sais, mais mes pieds ont pris racine à cet endroit où nous sommes. Je regarde cette ville, elle me paraît un gouffre. Ces eaux que l'on admire me font l'effet d'avoir soif d'engloutir quelque chose ou quelqu'un. Je n'aime pas Lyon.

— Expliquez-vous.

— Je n'aime pas Lyon qu'habitait la Catalane, qu'habitait l'abbé d'Hoirac, qu'habitait la coiffeuse notre ennemie. Je n'aime pas Lyon qui a des prisons, un official, une caserne, que sais-je ? Tenez, ma chère amie, si nous n'allions pas loger à Lyon, je crois que nous ferions bien.

— Oh! fit Olympe avec un sourire, vous me faites l'effet d'un homme superstitieux. Voyez donc ce beau soleil, voyez donc cette ceinture d'arbres et ces coteaux verts, voyez donc ces bateaux qui glissent en écaillant d'or ces eaux bleues! Venez, à l'extrémité de cette petite île, derrière les maisons; regardez : voyez-vous un bouquet d'arbres qui longe un chemin blanc?

— Oui.

— Et devant, la Saône?

— Oui.

— Voyez-vous ce calme; un pêcheur sur la rive, des enfans qui jouent au bord de l'eau?

— C'est vrai.

— Là est cette petite maison que nous voulons habiter. Regardez comme elle s'éloigne du centre bruyant dans lequel nous vivions avant notre départ. Jamais les bruits passés ne nous reviendront. Cette partie de la ville dort incessamment sous ses marronniers et ses tilleuls. Vous représentez-vous encore l'hiver, c'est-à-dire un tapis de neige ouatant ce quartier désert? Vous représentez-vous la petite lampe brillant derrière les rideaux et les arbres dépouillés, comme une étoile de bonheur à dix pas de notre maison, et le pont qui mène à la porte de la ville? Nous avons les promenades, nous avons l'air pur; maintenant que vous avez regardé tout cela, n'allons pas à Lyon, si vous ne voulez point.

— Allons-y donc, puisque vous le voulez, dit Bannière en refoulant un dernier soupir dans sa poitrine; vous ne pouvez me conduire qu'à la joie et au bonheur.

Et il descendit vers la ville avec sa compagne.

Deux heures après, ils avaient payé le voiturier, rafraîchi leurs habits et leur estomac; ils campaient dans une hôtellerie en attendant de s'être assez reposés pour aller en quête de la maison.

Olympe était trop brave pour se reposer bien longtemps.

Le lendemain, tandis que Bannière dormait encore, elle s'échappa de l'hôtel.

Vingt fois, dans son séjour à Lyon, quand elle se promenait seule, pleurant l'inconduite ou l'abandon de Bannière,

elle avait remarqué cette maison isolée dont les feuilles vertes et la belle physionomie lui avaient toujours plu.

Jamais elle n'avait vu de monde aux fenêtres : l'été, elle s'était dit que les maîtres habitaient la campagne; l'hiver, elle s'était dit qu'à cause du froid et des brouillards, les maîtres se tenaient bien enfermés et chez eux.

Elle alla donc droit à la maison, décidée à s'enquérir et à décider les habitans, par l'appât d'un bénéfice, à lui céder leurs droits. Olympe n'avait jamais cru que rien fût impossible à une femme belle et avenante qui voulait bien se donner la peine de demander.

Elle se faisait fête de revenir pour instruire Bannière que l'affaire était faite, pour lui prendre le bras et l'installer.

Une heure de lente promenade la mena droit au but de son voyage.

Elle heurta, le cœur un peu ému, à la petite porte percée dans le mur qui longeait la rivière.

On fut quelque temps sans répondre. Elle redoubla, et bientôt elle entendit un bruit de pas qui faisait craquer le sable des allées du petit jardin.

La porte cependant ne s'ouvrit pas, et il sembla, tant les précautions étaient grandes, que l'on écoutait de l'autre côté de cette porte ou que l'on cherchait à voir.

Mais Olympe se trompait sur le premier point. On était bien aise de savoir à qui l'on avait affaire, puisque la porte était percée d'un de ces petits grillages de fer au travers desquels, dans les temps de trouble et de guerres civiles, les bons bourgeois de la province, ceux même de Paris, regardaient si la visite était d'un ennemi ou d'un allié.

On regardait et voilà tout.

Olympe aperçut la figure d'une servante qui s'encadrait dans le treillis de fer.

— Que veut madame? lui fut-il demandé.

— Ma bonne demoiselle, cette maison n'est-elle pas à louer? répondit Olympe.

— Non, madame.

— Il me semblait avoir entendu dire le contraire, répliqua Olympe très désappointée.

— Jamais, madame.

Et la servante s'apprêtait à refermer le guichet.

— Pardon, ajouta Olympe, encore une question, mon enfant.

— Faites, madame.

— Par qui cette maison est-elle habitée?

— Mais, interrompit la servante, je ne sais...

— Je n'ai que de bons desseins, dit Olympe en allongeant un écu par la grille à la servante mieux prévenue. Ecoutez-moi, je ne guette ni ne suis personne; j'ai grande envie de louer cette maison pour moi, et ce serait me rendre un service signalé que de me la céder.

— Madame, cependant, si celui qui l'habite y tient?

— Ah! je sais tout ce que l'on me dira; mais s'il est possible de parler au propriétaire, je trouverai des raisons pour le convaincre. Je suis une femme, je ne suis pas dangereuse. N'est-il point possible, je le répète, d'être admise à faire valoir mes motifs. Je vous dirai, ma bonne, que si vous me favorisiez et que je pusse convaincre vos maîtres, j'ajouterais un louis à mon écu.

La servante, éblouie, sourit au charmant visage d'Olympe.

— Madame, dit-elle, le propriétaire de la maison n'habite pas cette maison. Mon maître n'est que locataire, et encore n'y vient-il que de temps en temps.

— Dans ce moment, y est-il?

— Oui, par bonheur.

— Par bonheur! Vous espérez donc?

— Dame! il est possible, lui qui aime les beaux yeux, qu'il se laisse persuader par les vôtres. Permettez-moi de le prévenir, il viendra, vous causerez tous deux.

— Allez, dit Olympe.

La servante courut dans la direction de la maison. Elle était femme, jeune; elle ne trouvait rien d'impossible à réaliser le désir d'une jeune femme.

Elle revint trois minutes après, menant avec elle un homme qui ricanait et disait :

— Est-elle bien jolie au moins cette dame pour laquelle tu me déranges, Babette?

Olympe tressaillit au son de cette voix, et instinctivement elle se recula; mais il était trop tard.

La figure de l'abbé d'Hoirac se colla sur le treillis de fer.

Il reconnut Olympe et poussa un cri de surprise et de joie.

Olympe, épouvantée, s'enfuit de toutes ses forces, tandis que l'abbé, maugréant et sacrant, essayait d'ouvrir cette porte pour rattraper sa proie échappée. Mais tandis que la servante avait cherché la clef dans la maison, Olympe avait disparu, et, lorsque la porte fut ouverte, l'abbé était trop myope pour retrouver facilement ses traces.

XCI

OLYMPE A DES PRESSENTIMENS A SON TOUR.

Olympe, nous l'avons dit, s'était, à la vue de l'abbé d'Hoirac, éloignée toute frissonnante de terreur.

A cent pas seulement, et en reprenant haleine, elle s'était rendu compte du danger qu'elle courait et au-devant duquel, avec tant d'imprudence, elle s'était jetée, malgré les pressentimens de Bannière.

Hélas! il y avait donc plus de délicatesse dans l'amant que dans la femme!

Bannière aimait-il plus, lui qui avait si bien deviné les dangers qu'allait courir son amour?

Olympe venait d'apercevoir d'un coup d'œil tout ce que la révélation de sa présence allait inspirer ou renouveler d'idées à l'abbé d'Hoirac.

Ce poursuivant opiniâtre, et que rien n'avait lassé, avait renoncé seulement à la maîtresse du comte de Mailly, lui qui avait toujours assiégé celle de Bannière.

Respecterait-il plus la femme qu'il n'avait respecté la maîtresse, surtout quand la femme, par un hasard que son amour-propre expliquerait bien certainement à son avantage, surtout quand la femme était revenue d'elle-même frapper à sa porte?

Olympe se remit à courir; mais, au bout de cent autres

pas, elle fut encore obligée de s'arrêter : le sang affluait aux tempes et revenait étouffer son cœur.

Puis ses oreilles tintaient, et il lui semblait que chaque tintement lui disait tout bas : d'Hoirac! d'Hoirac!

Le hasard... c'était le hasard, cependant.

Mais le moyen de croire à ce hasard.

Était-ce du hasard que cette instance qu'Olympe avait mise à être introduite près du maître? L'argent qu'elle avait donné, celui qu'elle avait promis, était-ce du hasard?

Comment ne pas se glorifier de toutes ces circonstances quand on s'appelle d'Hoirac?

— Oh! murmurait Olympe, je l'entends d'ici. Il se dira : Elle a su ma demeure, elle est accourue; et si elle s'est enfuie en m'apercevant, c'est, comme Galathée, pour être poursuivie. Maintenant qu'elle a signalé sa présence, elle ne demande plus qu'une chose, c'est que je la cherche et que je la trouve.

Oh! et Bannière?

Et Bannière, s'il savait cela, comment s'accommoderait-il de cette visite matinale à son ancien rival; mieux, à son ennemi? Comment, lui, Bannière, croirait-il à un hasard auquel Olympe, victime de ce hasard, croyait à peine elle-même?

Tout ne s'accordait-il pas pour accuser une femme déjà trop soupçonnée?

Et surtout cette précipitation à se lever, à sortir seule, à se rendre dans un lieu écarté. Tout cela pour y trouver à l'improviste, qui?... ce fléau de la tranquillité de Bannière, son second épouvantail après monsieur de Mailly, l'abbé d'Hoirac.

Hélas! jamais en présence de semblables apparences, presque jamais une femme ne se sent le courage de la franchise, surtout quand cette femme se trouve dans la position d'Olympe. Elle courbe la tête sous le poids d'un passé qui la lui défend. Elle espère tout racheter avec un silence que le moindre écho des bruits d'autrefois épouvante et blesse.

Il va donc falloir tout d'abord avoir un secret; un secret envers l'homme qu'elle aime, qu'elle adore; envers l'homme auquel elle a sacrifié un grand seigneur, un roi, envers l'homme qu'elle s'est décidée à prendre pour le but

unique de toutes ses pensées, pour l'arbitre de toutes ses actions.

Elle le fera, quoi qu'il lui en coûte : elle gardera le silence sur ce qui vient de se passer, non pas pour elle, mais pour lui.

Jamais Bannière ne croirait ce qui, en effet, était presque impossible à croire.

Peut-être ferait-il semblant de croire; mais alors il n'en serait que plus malheureux, car au fond du cœur il ne croirait pas.

Ainsi rendue à toutes les misères de sa vie d'autrefois, ainsi résolue à mentir, Olympe rentra dans l'hôtel aussi inquiète de trouver Bannière éveillé, qu'elle eût désiré, si tout eût réussi selon ses souhaits, de le trouver debout pour lui annoncer une bonne nouvelle.

Au tournant de la rue des Vergettes, où ils demeuraient, elle vit Bannière.

Bannière était à la fenêtre : il attendait.

Bannière avait la mine soucieuse. Son bonheur était de trop fraîche date pour qu'il en fût bien assuré. Un récent propriétaire ne s'accoutume pas sur-le-champ à savourer ses moissons et ses fruits. Le premier coup de fusil tiré par un acquéreur nouveau dans la garenne qu'il vient d'acheter lui fait tourner la tête pour chercher si le garde qui la veille est en droit de lui faire un procès-verbal comme chassant sur la terre d'autrui.

Bannière attendait donc depuis un quart d'heure.

N'ayant pas trouvé Olympe à ses côtés en se réveillant, Bannière avait par degrés traversé toutes les couches qui s'étendent du doute à l'angoisse, du crépuscule à la nuit.

Et tout ce chemin parcouru si tristement par l'imagination de Bannière était sillonné de sinistres lueurs.

Olympe avait-elle réfléchi déjà? C'était bientôt. S'ennuyait-elle de voir dormir son mari? était-elle allée se promener seule dans Lyon? avait-elle été attirée dehors par quelque lettre qu'on lui avait cachée à lui, Bannière?

Voilà les questions que se faisait Bannière, et auxquelles répondaient seuls les battemens de plus en plus tumultueux de son cœur.

Il aperçut Olympe et bondit.

En l'apercevant, tout était déjà presque oublié. Il avait craint de ne pas la revoir, et il la revoyait.

Il courut à la porte de la chambre, l'ouvrit, et reçut Olympe dans ses bras.

Elle était encore pâle et toute décontenancée.

Après l'avoir serrée dans ses bras, après l'avoir embrassée comme Harpagon eût baisé sa cassette retrouvée, Bannière commença de remarquer cette pâleur et cet embarras.

Olympe était cependant une grande comédienne; mais quand le cœur d'une grande comédienne est pris, la grande comédienne n'est plus qu'une pauvre femme amoureuse.

— D'où viens-tu? lui demanda Bannière, d'où viens-tu, que tu m'as quitté ainsi pendant mon sommeil, de sorte que je t'ai cherchée vainement en ouvrant les yeux? d'où viens-tu?

— Curieux!

— Je veux le savoir, dit tendrement Bannière.

— Et si je ne veux pas te le dire, répondit Olympe, essayant d'entamer une scène de coquetterie.

Mais on n'était pas au théâtre, Bannière ne jouait pas un rôle; Bannière vivait dans sa propre vie, exprimait sa propre passion.

— Ah! tu ne veux pas me le dire! fit Bannière; eh bien! je vais le deviner, alors.

— Devine; et si tu devines juste, je te dirai oui.

— Tu viens de chercher une maison?

— Tu as deviné.

— Cette petite maison?

— Quelle petite maison?

Malgré elle Olympe rougit.

— Cette maison du bord de la Saône, tu sais? Celle que tu me montrais hier de la hauteur?

Olympe ne répondait pas.

— Tu sais bien, continua Bannière avec une certaine impatience, celle dont tu m'as tant parlé; celle qui a des arbres sur le bord de la route; cette jolie petite maison qui te faisait envie, et que, j'en suis sûr, tu as été louer

pour me la donner, à mon réveil, comme un présent de mariage.

— Eh bien! oui, dit Olympe, forcée dans ses retranchemens.

— Et...

— Et elle est louée.

— Louée?

— Oui.

— Et tu t'es payée de cette raison-là, toi Olympe, mademoiselle de Clèves; tu as reconnu une impossibilité. Allons donc, je n'en crois rien.

— Il faut cependant me croire: la maison est habitée.

— Par qui?

— Le sait-on? par quelqu'un qui tient à son droit d'antériorité.

— Et il y a eu un homme assez cruel pour refuser à mon Olympe une chose qu'elle désirait?

— Il paraît qu'il s'en trouve, car on m'a refusée. Il est vrai que ce n'était pas un homme.

— Ah! des femmes?

— Une servante.

— Et tu n'as pas parlé aux maîtres?

— Non, dit un peu sèchement Olympe, qui brûlait de voir s'arrêter la conversation là où elle allait être forcée de mentir, car jusqu'à ce moment elle n'avait pas menti.

Bannière la regarda.

Ce regard, s'il eût été moins amoureux, eût tué la pauvre femme sur la place.

— Ainsi, tu n'as rien loué? continua Bannière.

— Rien. Nous irons tous deux, mon ami, et nous serons plus heureux sans doute.

— Ou bien...

— Ou bien quoi?

— Je m'entends, dit Bannière en riant.

— Que veux-tu dire?

— Rien.

— Tu médites quelque chose, mon ami?

— Eh bien! oui, curieuse, à ton tour; je médite d'y aller tout seul.

— Tout seul! s'écria Olympe.

— Oui, j'ai l'idée que ce que tu n'as pas pu faire pour moi, j'aurai le bonheur de le faire pour toi.

— Que dis-tu?

— Je dis que puisque tu as tant désiré cette petite maison, eh bien! il faut que tu l'aies, et tu l'auras! ou je ne m'appelle pas Bannière!

Olympe frémit. Elle se représenta son mari allant heurter à cette porte, rencontrant d'Hoirac, et devinant tout.

Elle fut sur le point d'avouer.

Mais elle n'en eut pas le courage. Elle se promit de ne pas quitter Bannière de toute la journée, et d'employer cette journée à le déterminer à quitter Lyon, ce qui ne devait pas être une chose difficile, grâce aux répugnances qu'il avait exprimées.

Néanmoins, à ces craintes de Bannière elle avait opposé, elle, tant d'insistance, qu'il était difficile à elle de revenir sur sa décision d'hier, adoptée par son mari.

— D'ailleurs, reprit Bannière, comme s'il répondait à sa pensée par la discussion, cette petite maison n'est probablement pas la seule.

— J'ai bien couru et n'ai rien trouvé, dit Olympe.

— En effet, dit Bannière, il y a peu de logemens qui puissent s'accommoder à notre fortune; un logement était plus facile à trouver quand nous étions tout à fait riches ou tout à fait pauvres.

— Non, décidément Lyon n'est pas une ville de ressources comme on se l'imagine.

— Je te le disais hier, chère amie.

— Une fois qu'on y regarde de près...

— On voit que son mari avait raison.

— Je l'avoue.

— Et, du reste, ce mari en question éprouve toujours tant de plaisir à faire ce que veut sa femme, que, depuis hier, il trouve Lyon le paradis de la France.

— Eh bien! dit Olympe, c'est peut-être un caprice; mais, depuis hier, j'ai complètement changé d'avis sur Lyon.

— Vraiment!

— Oui, je ne sais pourquoi, mais je crains une catastrophe. Vos pressentimens m'ont gagnée; vos réflexions lugubres reviennent à ma pensée et m'épouvantent.

— Bon ! laissons cela. Vous avez été le rayon de soleil qui dissipe les nuages ; vous avez souri, et le ciel est bleu.

— Mon cher Bannière, vous direz tout ce que vous voudrez, vous m'appellerez capricieuse, inconstante, comme il vous plaira, mais je ne veux plus rester à Lyon.

— Vraiment !

— Je m'y ennuie.

— Ecoute, dit Bannière, je ne veux point chercher la cause qui te fait changer d'avis...

— Il n'y en a pas d'autre que ces pressentimens dont tu m'as parlé hier et qui me gagnent.

— Ce qui veut dire...

— Que nous quittons Lyon, n'est-ce pas ?

— Ce sera comme vous voudrez, chère amie.

— Et quand je voudrai ?

— Tout de suite.

Et en riant Bannière se leva.

— Voyez-vous, mon ami, dit Olympe continuant, j'ai réfléchi. Je me suis dit que le séjour de la ville coûtera le double du séjour à la campagne ; que pour être aidés par une servante, nous dépenserons ce qu'ailleurs nous donnerions à deux ; qu'ici nous n'avons d'air que les vapeurs de l'eau, de feuilles que celles des tilleuls noirs entre les pavés, de ciel que ce qu'on en aperçoit par l'échancrure des cheminées. Je me dis qu'ici, si nous rencontrons des passans, parmi ces passans se trouveront des ennemis ou des fâcheux ; que si nous avons des voisins, ces voisins se changeront en espions. Je dis tout cela, et je déclare qu'hier, lorsque mon mari m'a dit la même chose, j'aurais dû tout d'abord me rappeler que j'étais sa femme, et, par conséquent, une créature faite pour obéir à ses ordres, quand ses ordres ne seraient que de simples fantaisies.

— Eh bien ! dit Bannière, mon Olympe adorée, partons. Le bonheur, le printemps, le ciel, le feuillage, la vie, sont seulement où vous êtes... Partons, mon amie, partons...

— Eh bien ! oui, partons. Gagnons cette journée qui est payée ; faisons prix avec un autre voiturier ; et, cette nuit,

eh bien! cette nuit, comme des coupables, comme des voleurs, esquivons-nous.

— C'est entendu.

Un baiser scella ce nouveau pacte des époux, si bien décidés désormais à s'obéir l'un à l'autre.

On déjeuna gaîment.

De temps en temps ils se regardaient, et en se regardant, tous deux souriaient de quitter Lyon dans la même journée.

Olympe, cependant, paraissait la plus pressée des deux.

C'était à son tour d'avoir des pressentimens.

XCII

LES PRESSENTIMENS DE BANNIÈRE ET D'OLYMPE SE RÉALISENT.

Tout le reste de la journée fut employé par Olympe à empêcher, en femme adroite qu'elle était, Bannière de penser au côté gênant de son secret.

Mais le soir venu, après qu'un dîner pareil au déjeuner leur eut fait sentir à tous deux le besoin de la promenade, Olympe, ne voyant plus d'inconvénient à sortir avec Bannière, lui prit le bras, et tous deux s'en allèrent dans les quartiers les moins fréquentés.

Il faisait un admirable temps; le ciel était pur et rafraîchi, l'air apportait sur la terre autant de parfums que la terre en envoyait aux cieux.

Les deux promeneurs, se faisant l'un à l'autre ce doux poids de la félicité sans nuages, arrivèrent à cette ancienne porte que nous connaissons déjà pour être voisine de cette caserne où Bannière avait passé deux heures sous l'uniforme de Sa Majesté, lorsque, grâce à cet uniforme, il avait été arraché par Olympe aux mains des jésuites.

Comme ils admiraient le lourd plein cintre de cette porte, et la longue avenue d'arbres par laquelle Bannière était parti au galop, un lourd carrosse de transport arriva par la route de Paris, et laissa échapper de son ventre rebondi ces bruits de lourds sommeils et de conversations étranges

qui, dans les voitures publiques, forment un rauque accompagnement aux hennissemens des chevaux et aux jurons des postillons.

Quelques passans s'attroupèrent alors pour voir ce spectacle, toujours divertissant, de voyageurs qui partent ou arrivent.

Le carrosse s'arrêta.

Aussitôt la portière s'ouvrit : un voyageur se fit descendre sa malle du haut de la bâche, paya le conducteur, et s'alla pendre ou cou de sa femme, qui l'attendait en pleurnichant de joie avec ses deux enfans.

— Et vous, monsieur l'abbé, dit le conducteur en parlant à un voyageur encore invisible, est-ce que vous ne descendez pas ici ?

— Pourquoi ici? demanda une voix répondant de l'intérieur.

— Dame! fit le conducteur, parce que c'est le plus court chemin pour aller à la maison des révérends pères jésuites.

— Ah! s'il en est ainsi, répliqua de l'intérieur la même voix qui avait déjà parlé, je descends, je descends!

Et un homme en costume d'abbé descendit assez légèrement du fourgon, sa soutane relevée dans sa ceinture.

Puis le conducteur, en le saluant, lui tendit un mince porte-manteau.

— Vous êtes payé, n'est-ce pas, mon ami? dit l'abbé.

— Oui, monsieur, et je n'ai rien à réclamer.

— Excepté ces trente sous que je vous offre pour boire. Si j'étais plus riche, je vous donnerais plus.

— Ah! monsieur l'abbé, dit le conducteur en reprenant sa place, si tout le monde en donnait autant! Hue! les chevaux!

Et la voiture continua sa route vers Lyon.

L'ecclésiastique resta, son petit bagage à la main, un peu étourdi, cherchant à droite et à gauche son chemin, qu'il paraissait ne pas bien connaître.

— Comme c'est bizarre! dit Olympe, depuis que ce bon Champmeslé nous a réunis, nous a mariés, nous a dotés, je ne puis pas voir un ecclésiastique sans songer à cet excellent ami.

— Eh mais ! dit Bannière en suivant la direction des yeux d'Olympe, en effet !

— Quoi !

— C'est lui !

— Qui lui ?

— Mais Champmeslé.

— Champmeslé !

— Champmeslé en personne; et la preuve, c'est que vous allez voir.

Et Bannière haussant la voix :

— Champmeslé ? dit-il.

— Hein ! fit l'ecclésiastique en se retournant.

— Voyez-vous que c'est lui !

— Monsieur de Champmeslé ! fit Olympe.

— Mes amis, mes bons amis ? s'écria le bonhomme en leur tendant les bras.

— Est-il vraiment possible que ce soit vous ? dit Bannière en l'embrassant pour la seconde fois.

— Mais oui, mais oui, c'est moi, dit Champmeslé tout joyeux.

— Mais par quelle heureuse circonstance êtes-vous à Lyon ? demanda Bannière.

— Courez-vous par hasard après nous ? demanda Olympe ?

— Eh non ! mes amis, on me rappelle.

— Qui vous rappelle ?

— Messieurs les pères.

— Pourquoi vous rappellent-ils ?

— Oh ! parce que je crois que je suis un peu en disgrâce.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Tenez, dit Olympe, écartons-nous un peu de ces groupes de militaires qui nous regardent comme des bêtes curieuses, et vous nous conterez votre nouveau malheur, si malheur il y a.

— Oui, écartons-nous, dit Champmeslé. En effet, ces soldats nous regardent avec une bien grande attention.

— Dame ! dit Bannière, peut-être trouvent-ils étonnant qu'une jolie femme embrasse un abbé, car je vous en préviens, monsieur de Champmeslé, Olympe vous a embrassé.

— Et de tout cœur même, dit Olympe; mais revenons à votre disgrâce : qu'y a-t-il?

— Il y a qu'on m'accuse... d'avoir fait évader Bannière de Charenton, et de l'avoir réintégré au théâtre.

— Mais qui donc vous a accusé?

— Dame! les surveillans de l'ordre.

— C'est-à-dire ses espions.

— Ils appellent cela des surveillans.

— Soit. Et, c'est à cause de moi, cher ami, que l'on vous tourmente, que l'on vous persécute?

— Il paraît que je suis dans mon tort.

— Mais non, puisque je me suis évadé.

— C'est vrai : seulement vous vous êtes peut-être évadé un peu trop spirituellement pour un fou.

— Puisque je ne l'étais pas, fou!

— C'est vrai; mais il faut croire qu'il était expédient à quelques-uns que vous le fussiez.

— Ah! oui, je comprends.

— Toujours est-il, continua Champmeslé, que j'ai reçu quelque chose comme une semonce, et l'ordre de rejoindre au plus tôt mon collége.

— A Lyon?

— Non, à Avignon. L'ordre est parfaitement signé du père Mordon.

— Et vous vous êtes arrêté ici?

— Il faut bien que fasse viser ma feuille.

— Comment! votre feuille? dit Olympe en riant. Etes-vous un soldat qui marche par étapes?

— L'ordre est organisé militairement; nous ne sommes payés qu'en faisant signer notre feuille; autrement, continua étourdiment Champmeslé, pas d'argent pour voyager, et ce serait dur!

— Vous n'avez pas d'argent! s'écria Bannière; mais vous nous avez donc donné tout ce que vous aviez?

— Mais non! mais non! s'écria Champmeslé, tout honteux d'avoir laissé échapper cette légèreté. Je ne dis pas que je n'ai plus d'argent. Allons donc! (Et il fit sonner quelques pièces de monnaie.) D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela.

— Si fait bien, il s'agit de cela! dit Bannière; et puis-

que nous vous tenons, vous allez venir souper et loger avec nous.

— Et, reprit Olympe, nous vous dirons comme l'ogre au bonhomme : « Chauffe-toi, chauffe-toi, petit homme; c'est de ton bois. »

— Eh ! impossible, dit Champmeslé.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si l'on savait au collége de Lyon qu'au lieu d'aller faire viser ma feuille, j'ai conversé avec des...

— Avec des comédiens, dit en riant Bannière.

— Non. D'ailleurs, vous ne l'êtes plus : vous savez nos conventions. Avec des amis.

— Eh bien ! que vous ferait-on ?

— Ce qu'on me ferait ?

— Je vous le demande.

— Peut-être qu'en arrivant à Avignon, on me mettrait dans cette salle des méditations que vous connaissez, ou me condamnerait-on à quelque pénitence pire encore. Laissez-moi donc vous embrasser, mes amis; puis j'irai au collége des jésuites, j'y passerai cette nuit dans un dortoir, selon la règle, et, au point du jour, je me dirigerai sur Avignon.

— Pauvre ami, dit Bannière, vous ne voyez donc pas que ces gens-là vous attachent avec des chaînes plus lourdes qu'un homme appartenant au Seigneur seul n'en devrait porter.

— Je vois mon salut au bout de tout, dit Champmeslé. Adieu donc, mes bons amis. Mais que de militaires !

— En effet, que de militaires ! dit Olympe, voyant, comme des fourmis sortant d'une fourmilière, une quantité d'uniformes sortant de la caserne, allant, venant, et regardant avec curiosité.

— Je vous laisse, dit Champmeslé. Où logez-vous, afin que demain, avant le départ du bateau, je vous dise un dernier adieu ?

— Au Coq-Noir, rue des Vergettes, répondit Olympe.

— Bien; j'irai.

— Mais nous n'y serons plus, dit tout bas Bannière à sa femme.

— Eh bien ! restons une nuit de plus, dit Olympe, afin de ne pas manquer l'adieu de cet excellent homme.

— Restons, dit Bannière; tu sais bien que ce que tu veux je le veux.

Se retournant alors vers Champmeslé,

— Ainsi donc, c'est dit, à demain matin, n'est-ce pas ?

Champmeslé fit un signe de tête et partit.

Olympe et Bannière tirèrent un peu à l'écart, pour se dégager de cet essaim de militaires qui les entouraient.

— Mais, que de dragons ! fit Bannière.

— Tiens, Champmeslé s'est arrêté; il cause.

Bannière chercha à distinguer dans l'obscurité qui commençait à descendre du ciel.

— Avec qui cause-t-il donc ? continua Bannière.

— Je ne distingue pas, dit Olympe, qui cependant distinguait à merveille.

— On dirait qu'il cause avec un abbé comme lui, continua Bannière.

— Un abbé, c'est vrai, dit Olympe toute palpitante.

— Ils se retournent de notre côté.

— Crois-tu ? dit Olympe en passant entre son mari et les deux ecclésiastiques, car elle croyait avoir reconnu dans le second abbé quelques airs de l'abbé d'Hoirac.

— Ah ! Champmeslé quitte son frère en Dieu, dit Bannière.

— Dieu en soit loué ! dit tout bas Olympe.

Et, prenant le bras de son mari, elle l'entraîna du côté de la ville.

Elle ne s'était pas trompée, Champmeslé avait bien été abordé par l'abbé d'Hoirac.

L'abbé d'Hoirac, qu'accompagnait une femme dont le visage était couvert du capuchon d'une mante, et qui sous ce capuchon semblait voir très clair, avait demandé à Champmeslé quelles étaient les personnes qu'il venait de saluer.

Champmeslé, sans défiance aucune, avait répondu :

— C'est monsieur et madame Bannière, deux de mes amis.

Sur quoi, il avait tourné les talons.

— Voyez-vous que je ne me trompais pas, vai dit la

femme encapuchonnée à d'Hoirac. Ah! moi, d'abord, quand j'ai coiffé une personne, ne fût-ce qu'une fois...

— Bien! bien! dit d'Hoirac. Voilà un louis.

— Merci, dit la femme.

Puis, tandis que l'abbé d'Hoirac pivotait à son tour sur ses talons, mais du côté opposé à Champmeslé :

— Ah! belle Olympe, tu m'as chassée! Ah! beau Bannière, tu m'as battue! Eh bien! nous verrons!

Et, tout en s'éloignant :

— C'est, par ma foi! un beau louis double, dit-elle; il fallait être bien bête de préférer Bannière, qui est gueux comme un rat, à ce gentil petit abbé, qui est riche comme une mine d'or; mais, nous autres femmes, quand le cœur est pris...

Et elle disparut à son tour en secouant la tête.

Pendant ce temps, Bannière et sa femme s'étaient éloignés comme nous avons dit; mais à peine avaient-ils fait cinquante pas, qu'ils virent s'approcher deux hommes portant l'uniforme de dragon.

D'autres s'étaient déjà, comme nous l'avons dit, approchés de Bannière et d'Olympe; mais jamais si près que ceux-ci.

Bannière crut qu'ils voulaient insulter Olympe en la regardant sous le nez. Il se campa donc fièrement sur la hanche, enfonça son chapeau sur ses yeux, et attendit.

Olympe essayait de l'entraîner; elle le suppliait, croyant à un commencement de querelle.

— Ah çà! messieurs, dit Bannière prenant le premier la parole, je voudrais en vérité bien savoir ce que vous avez à nous regarder ainsi?

— Nous vous regardons pour vous voir, c'est bien simple, dit un des deux dragons.

— Impertinent!

Et Bannière leva la main.

— Tout beau, monsieur! dit l'autre dragon en ricanant.

Puis, se retournant vers son camarade.

— C'est en vérité lui, dit-il.

— Quand je t'ai dit que je l'avais reconnu moi-même, avant que l'abbé fût venu le dénoncer!

Olympe frissonna sans savoir pourquoi.

— Ah çà ! dit Bannière, il serait cependant bien temps de s'expliquer, messieurs les soldats!

— Vous êtes monsieur Bannière, n'est-ce pas? demanda le dragon.

— Oui certes, je suis monsieur Bannière. Après?

— Monsieur Bannière en personne? demanda l'autre.

— Parbleu! fit Bannière en haussant les épaules.

Bannière fit un mouvement pour écarter le dragon et passer.

— Pardon, dit celui-ci; mais nous avons ici tout près un major qui voudrait vous dire deux mots, monsieur Bannière.

Mais déjà le major était arrivé avec plusieurs officiers; derrière ces officiers un essaim de dragons; derrière les dragons des curieux.

Olympe et son mari furent en un instant englobés dans un cercle qui se rétrécissait toujours.

— Eh bien! demanda le major, où est l'homme?

— Le voici, dit un des dragons en montrant Bannière.

— Vous êtes sûr ?

— Il avoue, mon major; et d'ailleurs vous avez le signalement, consultez-le.

— Mais enfin, s'écria Olympe, qu'y a-t-il donc? Monsieur est mon mari.

— Eh bien! il y a, ma petite dame, répondit galamment le major, que votre mari est un déserteur. Voilà tout.

— Ah! s'écria Bannière frappé au cœur.

Le malheureux avait tout oublié.

— Ah! s'écria Olympe glacée d'effroi.

— Oui, oui, oui, continua le major, il y a que ce joli garçon nous a volé un habit complet, un sabre, un cheval avec l'équipement.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Bannière.

— Il y a, continua le major sur le même ton, qu'il a vendu cheval, sabre et habit, ce qui constitue le plus désagréable délit dont puisse rendre compte un militaire qui a l'honneur de servir dans les armées du roi.

— Ma foi! sans l'abbé, nous le manquions, dit un des officiers à la suite du major. Au diable si je l'eusse recon-

nu sous cet habit noir! C'est cependant moi qui l'ai mis à cheval.

Ce diable d'abbé! continua le major. Ah! il paraît qu'il n'est pas de vos amis?

— Quel abbé? balbutia Bannière, étourdi, anéanti.

— Oh! fit Olympe, perdu! perdu!

— Allons, madame, dit le major, il est tard; faisons nos adieux, et vivement.

— Mes adieux! A qui? demanda Olympe.

— Mais à votre mari, que nous arrêtons.

— Vous arrêtez Bannière! s'écria Olympe en jetant ses bras au cou du jeune homme.

— Ah! parbleu! il y a assez longtemps que nous en avons l'ordre, dit le major. Il se faisait passer pour fou, à Charenton, le farceur! Ma foi! le fait est que vous êtes bien fou, mon ami, d'être venu vous brûler ainsi à nos chandelles.

— Pauvre garçon! dit un des dragons, attendri par l'image vivante de cet inflexible désespoir; la petite femme l'aime bien.

Et il poussa un soupir. Cœur compatissant sous une rude écorce.

Bannière sentit que de chaque côté deux mains s'appuyaient sur ses épaules. Olympe desserra le nœud dont elle l'entourait et s'évanouit.

Le prisonnier fut à l'instant même emmené à la caserne, tandis que des âmes charitables s'empressaient autour de cette pauvre femme inanimée, en qui le Seigneur miséricordieux suspendait l'intelligence pour interrompre la douleur.

XCIII

LE JUGEMENT.

Quand Olympe revint à elle, il était tard; tout avait disparu, deux femmes seulement la gardaient, l'ayant adossée à un banc sous un arbre, en lui disant de douces paroles,

car les femmes entre elles comprennent et savent consoler les malheurs.

Elle se rappela, elle poussa un cri, elle demanda où elle était et ce que l'on avait fait de Bannière.

Ces femmes ne comprenaient pas bien ce qui s'était passé; elle racontèrent que les dragons, sur l'ordre du commandant, avaient dispersé la foule, tandis que d'autres emmenaient dans l'intérieur de la caserne un homme vêtu d'un habit de velours noir.

Olympe sentit qu'un drame terrible allait commencer pour elle, que peut-être on priverait Bannière de sa liberté, que pour faire un exemple ou pour satisfaire quelque rancune, on sévirait contre le pauvre garçon.

Elle démêla promptement une perfidie de l'abbé d'Hoirac.

A qui s'adresser? où trouver l'appui, le crédit nécessaire pour entamer des négociations?

Quel homme en cette ville allait prêter son bras désintéressé à la pauvre femme?

Olympe n'hésita pas. Elle se rappela ce que Champmeslé avait dit de sa visite aux jésuites, de la nuit qu'il y passerait.

Elle devait trouver un protecteur dans Champmeslé.

Se redressant au milieu des femmes, à qui elle rendit mille grâces, elle se fit sur-le-champ indiquer la maison des jésuites, et on l'y conduisit.

Champmeslé, après avoir satisfait aux formalités prescrites par l'ordre, venait de recevoir l'autorisation de souper et de se coucher dans une petite cellule.

Il mangeait la maigre pitance que les jésuites offraient aux sujets peu chéris des supérieurs, et se consolait de ses misères en songeant au bien qu'il avait fait, lorsque la cloche, agitée par Olympe, le fit tressaillir.

Sa pensée était trop bien liée à ceux qu'il venait de quitter, pour que, sans transition aucune, il pût attribuer ce nouveau bruit à quelque chose venant d'eux.

On vint l'avertir qu'une femme voulait à tout prix lui parler pour une confession.

C'était le moyen dont s'était servi Olympe, avec sa présence d'esprit ordinaire, pour pénétrer jusqu'à Champmeslé.

Surpris au dernier point, il se hâta d'accourir et reçut Olympe, en larmes et presque évanouie, dans ses bras.

— Oh! s'écria-t-elle, au secours!

— Qu'y a-t-il, chère madame?

— Ils me l'ont enlevé!

— Qui?

— Mon mari.

— Qui vous l'a enlevé?

— Les dragons.

— Est-elle folle? se demanda Champmeslé, qui, en même temps, sur cette hypothèse, demanda simplement à Olympe si Bannière ne l'avait pas accompagnée.

— Mais, s'écria-t-elle douloureusement, je vous dis qu'ils m'ont séparée de lui. Il s'était engagé sur mon conseil, afin d'échapper aux poursuites de l'official; monsieur de Mailly l'avait dans son régiment; lui s'est évadé; on l'a trouvé, on le reprend.

— Oh! oh! fit Champmeslé sérieux, c'est un cas grave.

— Mon Dieu!

— Ne vous effrayez pas trop, le cas n'est pas désespéré peut-être.

— Que faut-il faire?

— Mais, je ne sais trop, moi.

Il perdait la tête, le brave homme. Il avait été comédien, il était prêtre, mais il n'avait jamais été soldat.

— Voyons, insista Olympe, le temps presse.

— C'est vrai. Mais que faire? Voyons, contez-moi un peu les détails.

Olympe raconta tout ce que le lecteur vient d'apprendre.

— En effet, murmura Champmeslé, cet abbé musqué m'aborda en me disant : Ne connaissez-vous pas cette dame?

— Et vous m'avez nommée?

— Assurément.

— Je suis perdue! C'est moi qui ai perdu mon mari.

— Non, non; tenez j'ai envie de demander conseil au recteur d'ici.

— Gardez-vous-en! Bannière a été novice; en cette qualité, il doit avoir laissé de mauvais souvenirs chez les jésuites; ceux-là lui en veulent peut-être.

— Eh bien ! qu'ils lui en veuillent, mais au moins ils ne le tueront pas.

— Que voulez-vous dire? s'écria Olympe avec épouvante. Quel mot avez-vous prononcé là ! Ils ne le tueront pas. Mais les autres le tueront donc !

— Je n'ai pas dit cela.

— Expliquez-vous, au nom du ciel ! Que peut-on vouloir faire à Bannière ?

— Ah ! mon amie, fit Champmeslé, très affligé d'avoir parlé si imprudemment ; je ne sais pas, mais en allant à la caserne nous le saurons.

— Allons à la caserne ! allons !

Et elle saisit le bras de Champmeslé, qu'elle entraîna comme une folle vers la porte.

— Un moment, madame, dit-il ; je ne suis pas libre ici : pour sortir, il faut que j'aille demander mon *exeat*.

— Qu'est-ce?

— Un papier signé du recteur, une passe, ce que vous voudrez, mais qui est indispensable pour que le portier me laisse sortir.

En effet, il fallut aller demander l'*exeat* et raconter l'affaire au recteur, lequel, avec ce flegme mauvais des despotes de troisième ordre, dit à Champmeslé :

— En vérité, mon frère, vous avez des relations bien mondaines ; voilà une heure à peine que vous êtes parmi nous, et déjà vous avez à sortir avec une femme.

— Eh ! mon père, l'humanité ! dit Champmeslé.

— Mon frère, l'humanité n'est pas toujours une raison d'enfreindre la règle.

— Mais le temps presse !

— Mon frère, sortez, mais réfléchissez que nous sommes dégagés de toute famille et de toute amitié sur la terre, précisément pour n'avoir pas à faire les choses que vous faites ce soir.

Champmeslé n'écouta rien de plus ; il fondit sur l'*exeat* demandé, fit sortir devant lui Olympe, qui commençait à se ronger les poings d'impatience, et la conduisit à la caserne.

Ce furent là d'autres négociations bien plus difficiles.

Pour sortir des jésuites, il fallait lever une consigne

avec un *exeat;* pour entrer chez les dragons, il fallait forcer une consigne avec des prières.

Le dragon de garde fut inflexible.

Olympe, tandis que Champmeslé parlementait et secouait le factionnaire avec sa logique, se glissa sous la carabine du cavalier, et courut comme une folle vers les logements qu'elle voyait éclairés à l'intérieur.

Une grande clarté resplendissait dans une salle haute que beaucoup de dragons encombraient depuis l'escalier jusqu'aux portes.

Nul ne la laissa passer; d'ailleurs le factionnaire avait donné l'alarme. On la saisit, on la retint prisonnière.

Elle voulut parler au commandant, on lui dit qu'il était en affaires.

Elle voulut crier, se révolter, on la prévint qu'elle serait garrottée, ou bâillonnée, ou jetée dehors.

La brutalité l'effraya moins que l'exclusion. Cependant elle revint à Champmeslé, qui, enfin, d'officier en officier, avait fini par se frayer un chemin.

Olympe eut une inspiration. Elle se rappela que plusieurs des officiers, parmi lesquels le commandant lui-même, avaient soupé avec elle à Avignon, lors du premier départ de monsieur de Mailly pour Paris avant son mariage.

Elle demanda une plume, de l'encre, se fit aider de Champmeslé, et écrivit au commandant une lettre touchante dans laquelle elle contait toutes ses aventures et s'avouait la maîtresse de monsieur de Mailly.

La lettre eut le résultat qu'elle attendait. Le commandant voulut bien se rendre à la recevoir.

Aux premiers mots qu'elle dit :

— Ah! madame, s'écria-t-il, c'est donc vous, vous que j'ai vue si heureuse!

— Je serai heureuse encore, dit-elle, monsieur, si vous me rendez mon mari.

— Votre mari! Bannière est réellement votre mari?

— Voici, monsieur, le digne ecclésiastique par qui nous avons été mariés.

— Ah! mon Dieu! murmura le commandant, qui cacha son visage dans ses mains.

— Monsieur, monsieur, dit Olympe, mais qu'avez-vous donc? Qu'y a-t-il? Ne me cachez rien.

— Hélas!

— Je ne suis pas une femmelette; j'aime tant Bannière que l'incertitude à son égard me serait un coup mortel, que l'ignorance de sa situation serait la torture avant la mort.

— Vous avez du courage, reprit l'officier, mais ce ne peut être assez du courage pour supporter tout ce que vous allez avoir à souffrir.

Olympe pâlit. Elle se rapprocha de Champmeslé, comme pour prendre sur son bras l'appui dont elle allait avoir besoin.

— Madame, continua le commandant, suivez mon conseil; ne forcez pas la nature à plus de résolution et de fermeté qu'elle n'en a. Acceptez la main de monsieur l'abbé et quittez-nous.

— Vous quitter! Et Bannière?

Ces mots furent prononcés avec un accent qui n'admettait pas de réplique ou de discussion; l'officier vit luire un tel éclair dans ses yeux, que rien ne pouvait éteindre ou arrêter l'explosion.

— Monsieur, continua Olympe enhardie et remise à la fois par le silence de l'officier, rappelez-vous bien une chose: c'est que j'ai été liée à Bannière pour la vie; pour la vie, entendez-vous bien? Jusqu'à la mort, et pas une seconde, les hommes n'ont le droit de séparer ce que Dieu vient d'unir. Au nom de ce Dieu qui nous entend, je vous adjure de me réunir à mon mari.

— Demandez-moi toute autre chose, madame, mais pour celle-là...

— Comment! mais Bannière a-t-il commis un crime? Bannière est-il hors de la société humaine!

— Bannière, madame, est un déserteur.

— Eh bien, les déserteurs, que leur fait-on

— Ah! madame....

— Enfin, parlez....

— Non, madame, non!

— Ah! s'écria Olympe avec un désespoir qui touchait au délire, mon mari! je veux voir mon mari!

L'officier allait encore refuser.

Champmeslé s'approcha de l'officier.

— Monsieur, dit-il, je connais le caractère de cette pauvre femme; vous l'allez exaspérer: une fois qu'elle aura perdu l'empire qu'elle exerce d'ordinaire sur sa raison, vous serez effrayé de ses violences. Accordez-lui ce qu'elle vous demande.

L'officier prit Olympe par la main et la fit entrer dans le bâtiment.

Ils marchèrent environ deux minutes, traversèrent des salles, et montèrent des degrés jusqu'à ce qu'enfin ils fussent arrivés à une grande cour pleine de soldats fort affairés et attendant.

Le commandant, tenant toujours Olympe par la main, s'adressa à l'un de ces soldats.

— Le conseil est-il assemblé?

— Oui, mon commandant.

— Monsieur, dit l'officier à Champmeslé, je mets madame sous votre garde. Vous, ajouta-t-il en désignant trois dragons, je vous confie ces deux personnes. Conduisez-les dans la salle attenante à la salle du conseil.

— Voit-on là mon mari? demanda Olympe.

— Non, madame, pas en ce moment; mais après vous le verrez.

— Après! s'écria Olympe. Après quoi? Oh! ces hommes m'épouvantent avec leurs réticences sinistres! C'est tout de suite que je veux le voir.

— Monsieur! dit Champmeslé suppliant parce qu'il prévoyait une crise douloureuse.

— Dragons, dit le commandant, conduisez ces deux personnes dans la petite tribune, et gardez-les à vue.

— Madame, ajouta-t-il en s'inclinant devant Olympe, encore une fois, c'est vous qui l'avez voulu. Souvenez-vous que j'ai résisté. Souvenez-vous qu'en accomplissant votre souhait, j'ai cédé à la crainte de vous faire plus de mal par mon refus que mon consentement ne va vous en causer tout à l'heure.

Et il sortit précipitamment.

Les dragons conduisirent Olympe, tremblante, pâle et

glacée, avec Champmeslé tout frissonnant, dans la salle même du conseil.

Alors commença pour ces malheureux le spectacle le plus sinistre qu'il soit donné à des cœurs aimans de subir en ce monde.

La salle, vieux vaisseau à pilastres de la Renaissance brisés par l'usage et la mutilation volontaire, renfermait, sur une estrade, une vingtaine d'officiers à peu près vêtus de rouge, et paraissant, à la lueur de quelques flambeaux tenus par des soldats.

Le commandant vint prendre place à la longue table placée sur cette estrade, et que présidait le major, faisant fonction de lieutenant-colonel ou du colonel absent.

L'obscurité emplissait les coins de cette salle et semblait tomber en noires vapeurs du haut des voûtes raboteuses.

Le major fit l'appel des officiers et inscrivit le nombre des présens.

Puis, d'une voix lugubre :

— Amenez le coupable, dit-il.

Une porte s'ouvrit à la gauche de l'estrade; deux dragons, le sabre au poing, amenèrent Bannière vêtu de noir et pâle comme une statue de cire.

— Accusé, dit le major, vous vous nommez Bannière?

— Oui, monsieur.

— Appelez-moi major. Je ne suis pas monsieur pour vous, je suis votre major.

Bannière se tut.

— Vous reconnaissez votre signature au bas de cet engagement volontaire?

— Oui.

— Vous reconnaissez avoir reçu de deux sous-officiers que voici :

1° Un cheval?

— Oui.

— 2° Un habit d'uniforme?

— Oui.

— 3° Un sabre et un pistolet dans les fontes?

— Je crois que oui.

— Ces objets, vous les avez vendus?

— Je les ai échangés pour des habits civils.

— Pourquoi vous êtes-vous enfui?

— Je n'ai jamais pensé que je fusse soldat du roi. Mon engagement avait été signé pour me tirer des prisons de l'official, où l'on me retenait comme échappé du noviciat des jésuites.

— C'était une raison de plus pour respecter les clauses de votre engagement. Quoi qu'il en soit, vous vous êtes enfui. Le fait est constaté par votre absence matérielle.

Bannière se tut.

— Messieurs, dit le major en s'adressant aux officiers, la constatation est-elle satisfaisante pour vous, et l'identité vous paraît-elle acquise?

— Oui, répondirent les officiers d'une seule voix.

— Eh bien! reprit le major, nous appliquons au fugitif Bannière, dragon du régiment de Mailly, la peine portée en l'article 6 de l'ordonnance royale, et ordonnons que cette peine soit exécutoire sur le moment même.

A ces mots il se leva; les officiers l'imitèrent; un grand tumulte se fit dans cette vaste salle, qui sembla engloutir dans les ténèbres officiers, soldats et condamné.

Champmeslé demeura cloué sur la barre qui lui servait d'appui. Olympe, raidie comme si elle eût déjà été morte, demanda d'une voix sépulcrale :

— Eh bien! la peine... quelle peine?

— Pardieu!... dit un des dragons, à qui le bon Champmeslé marcha sur la botte d'une façon tellement significative, que celui-ci arrêta sa phrase commencée.

Le commandant arriva sur ces entrefaites, et voyant Olympe encore debout :

— Allons, madame, dit-il avec douceur, si vous voulez dire quelques mots au pauvre Bannière, venez.

Elle marcha ou plutôt elle vola sur les pas de l'officier, jusqu'à ce qu'il l'eût conduite dans cette petite salle, voisine de la grande, où le condamné, seul avec un dragon, attendait, les mains jointes et le regard perdu, comme un homme en délire, ou comme un rêveur plongé dans la contemplation.

Olympe fondit sur cette chère proie, l'enveloppa de ses bras et réchauffa son mari sur son cœur.

— Ah! fit celui-ci, Olympe! chère Olympe! oui! oui!
Et il demeura dans cette même immobilité, bien autrement effrayante que la douleur.
Elle fut elle-même saisie d'effroi.
— Quoi! dit-elle, où est le courage?
— Du courage... murmura-t-il, pourquoi du courage?
— Ne suis-je pas là?
— Pour combien de temps es-tu là? dit-il.
— Mais pour toujours. Oh! l'on ne nous séparera pas
— Me voilà bien avancé! répliqua l'infortuné, comme si ces paroles sortaient d'une bouche de marbre; tu mourras avec moi, la belle fortune!
Et il accentua cette phrase terrible d'un rire strident et convulsif.
— Mourir! dit-elle, mourir! toi? moi, mourir?
— Sans doute.
Elle regarda Champmeslé, qui tenait ses deux mains sur les épaules de Bannière.
— Est-ce qu'on meurt pour avoir déserté, monsieur Champmeslé?
— Pardieu! fit Bannière du même ton que le dragon avait commencé à le dire quand Champmeslé l'avait arrêté.
Olympe passa une main sur son front et rassembla toutes ses idées.
— Monsieur de Mailly te sauvera, dit-elle; n'est-ce pas le colonel de ce régiment? Tu es sauvé!
Elle frappa rudement à la porte, qui s'ouvrit. Dans le couloir était l'officier, son protecteur, avec quelques autres; elle n'eut pas besoin de l'aborder, il courut à elle.
— Monsieur, dit-elle, à présent, je sais tout; faites-moi parler au major.
— Volontiers, madame; je viens de lui conter votre douloureuse histoire; il fait rédiger au greffier le procès-verbal de cette séance. Entrez ici.
Olympe aperçut en effet dans son cabinet le major debout et dictant.
Elle se mit à deux genoux avec une telle promptitude, que ce gentilhomme fut surpris et troublé.
— Monsieur, dit-elle, la vérité! où est monsieur de

Mailly? Est-ce monsieur de Mailly qui a fait faire ce que vous avez fait?

— Madame, répondit le major, voici la lettre qui est arrivée hier ici de la part de monsieur le comte de Mailly, notre colonel.

Il tendit à Olympe un papier dont elle reconnut bien vite l'écriture.

« Monsieur, lut-elle, je pars pour Vienne; mon ambassade durera peut-être un ou deux ans; soignez mon régiment plus que jamais, complétez les cadres du service, et recevez les officiers nouveaux que j'envoie; veillez à ce que tous les déserteurs soient saisis et exécutés immédiatement, selon l'ordre du roi. Je vous rends responsable de la moindre infraction à mes ordres, du moindre retard apporté à leur exécution.

» Signé : Comte de MAILLY. »

— Vous voyez, madame, dit le major.

— Où est monsieur le comte?

— Parti pour Vienne.

— Oh! je saurai bien...

Elle s'arrêta.

— Vous voyez, madame, tout est impossible.

Olympe se tut.

— Monsieur de Mailly a daté cette lettre du 30, nous sommes le 31; il est à Vienne en ce moment.

— J'irai à Vienne.

— Hélas! madame, vous n'irez pas à Vienne en deux heures.

— Non, mais j'irai en huit jours.

— Mais nous n'avons que quatre heures à vous donner.

— Impossible! s'écria-t-elle, vous n'assassinerez pas Bannière sans délai.

— Madame, voici l'ordre écrit de notre colonel.

— Monsieur, au nom de l'humanité!

— La consigne, madame.

— Monsieur, je vous en supplie à genoux; je me traîne à vos pieds!

— Madame, vous me déchirez le cœur par l'impuissance où je suis de vous exaucer.

— Monsieur, le temps que je parle au roi! Monsieur, le temps que j'écrive au roi!

— Madame, nous n'avons que quatre heures, répliqua sourdement le major, qui déjà reculait devant une prolongation de cette horrible scène.

Olympe regarda autour d'elle avec égarement, et se frappa la poitrine comme pour en faire jaillir quelques accens plus persuasifs.

Le major s'inclina et sortit.

Olympe demeura seule avec l'officier, qui cachait son visage dans ses mains.

— Vite, dit-elle; vite, allons voir mon mari.

Et elle retourna, murmurant je ne sais quelles prières que Dieu lui-même n'entendait pas.

XCIV

DEUX BRAVES COEURS. — DEUX COEURS BRAVES.

Depuis une heure, la vie de ces deux infortunés avait marché de façon que ni l'un ni l'autre n'avait pu suivre la course insensée de leur malheur.

Aussi, quand ils se retrouvèrent en face, l'un brisé depuis son arrestation, l'autre anéantie depuis qu'elle venait d'apprendre toute la vérité, ils n'eurent plus la force de parler, ils ne pouvaient même plus penser.

Champmeslé, au milieu d'eux, cherchait à rattacher le fil de ses idées et n'y pouvait parvenir.

— Eh bien! dit-il enfin à Olympe.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Je suis né sous une fatale étoile, dit Bannière : j'ai toute la vie défait le bonheur que Dieu me faisait.

— Oh! non, non, tu te trompes, Bannière, répondit Olympe avec un sang-froid effrayant; la mauvaise étoile, c'est moi; le mauvais génie, c'est moi. Qui t'a fait entrer au théâtre? Moi. Qui t'a inspiré le goût du plaisir et de la dépense? Moi. Qui t'a donné le mauvais exemple et per-

verti? Moi. Qui t'a fait engager, croyant te sauver? Moi. Qui t'a forcé à entrer dans Lyon, que tu voulais fuir? Moi, moi, moi! toujours moi! Si tu ne me maudis pas, prends garde, Bannière! Dieu n'aura jamais assez de supplices pour me punir!

Ces mots furent prononcés avec une conviction et un sentiment qui donnèrent le frisson à Champmeslé.

Bannière ne s'en émut pas.

Il regarda tendrement, tristement, profondément Olympe.

— C'est vrai, dit-il, mais à côté de ce mal que tu me fais, le bonheur que tu m'as donné paraît seul. Ne t'accuse pas : je tombe sous ma destinée!

Puis, secouant la tête,

— Voyons, ajouta-t-il, il s'agit d'être un homme. Sortons de cette consternation, examinons froidement les ressources, s'il y en a, envisageons la mort, si elle est inévitable.

Olympe releva son front courbé; ces paroles de fermeté trouvaient en elle un noble écho.

— Du côté des officiers, dit-elle, rien à espérer.

— Ah! fit Bannière.

— Rien.

— Les sursis?

— Il les a refusés.

— Le recours au colonel?

— Le colonel est à Vienne.

— On n'obtiendrait pas d'aller au roi?

— Non.

— Allons, dit Bannière en soupirant, mais en puisant une force nouvelle dans cette certitude que son malheur était inévitable. Allons, je vois qu'il ne me reste plus qu'à mourir; mais au moins on peut reculer le moment de quelques heures peut-être.

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit.

C'était l'officier, ami funèbre d'Olympe.

— Excusez, monsieur Bannière, dit-il, mais le hasard m'a fait entendre vos derniers mots. Je vous apporte le sursis du major; vous avez jusqu'à la pointe du jour; il est dix heures et demie, vous avez jusqu'à cinq heures.

Olympe tressaillit.

— Monsieur, dit Bannière au jeune homme, me serait-il permis de dire deux mots au major?

— Oui, certainement. Je m'engage pour lui, et il va se rendre ici, si vous le désirez.

— Non, monsieur, je n'exige point cela; je serais au regret de le déranger; veuillez me faire conduire près de lui.

— A l'instant, répondit l'officier.

Et il sortit pour commander un piquet de trois hommes, qui conduisit Bannière au cabinet du major.

Olympe s'était levée machinalement pour suivre Bannière, mais Bannière lui avait fait de la main un signe accompagné d'un triste sourire, et elle était retombée sur son banc au côté de Champmeslé, une main dans la main du digne prêtre.

Le major, que nous avons vu causer un instant avec Olympe, était un bon gros gentilhomme, vieux soldat chargé de maintenir le régiment dans cette discipline et cette ordonnance strictes que Catinat et Turenne avaient introduites dans les armées du roi.

Il aimait la vie, il comprenait qu'on dût y tenir, et n'admettait qu'un cas dans lequel on pût cesser de la regretter.

C'était le cas où un ordre, un commandement, une consigne quelconque forçait le vivant d'aller à la mort.

Il crut que Bannière venait pour lui adresser des doléances; il l'attendit, l'œil fixé sur la terre, le sourcil froncé, la moustache raide.

Il était bien décidé à ne point se laisser entamer, de quelque côté qu'on l'attaquât.

— Monsieur, lui dit Bannière, permettez-moi, je vous prie, de vous expliquer ma situation. Je suis un galant homme de bonne famille, éperdument amoureux de ma femme; il paraît que j'ai mérité la mort, bien qu'entre nous je ne le croie pas le moins du monde, mais la loi est là.

— Et l'ordonnance du roi, monsieur, dit le major.

— Et l'ordonnance du roi, soit, continua Bannière. Je m'incline donc devant la loi et l'ordonnance, et je vous

jure, monsieur, que vous n'aurez aucun désagrément venant de moi.

Le major étonné leva la tête et regarda son interlocuteur en face.

Bannière était pâle, mais calme, et souverainement beau sous ce calme et cette pâleur.

Bannière continua :

— Vous m'avez fait annoncer, monsieur le major, que vous consentiez à m'accorder jusqu'à demain cinq heures du matin; c'est bien peu, je l'avoue, et je viens près de vous, non pas pour défaire l'affaire principale, qui me paraît irrévocablement jugée, mais pour marchander un peu sur les conditions.

— Ah! ah! voilà qui est bien dit, fit le major, souriant avec toute la bonne humeur d'un homme qui craignait des larmes, de la résistance ou de la faiblesse, et qui rencontre en place de cela une résolution non-seulement inattendue, mais presque enjouée. Ainsi cela vous va?

— Vous dire que j'en suis fort aise, monsieur le major, répondit Bannière, non pas. Et je vous le dirais, que bien certainement vous n'en croiriez pas un mot. Mais je me persuade que vous êtes un brave et digne gentilhomme. Je vois vos yeux qui sont le miroir d'une âme honnête et d'un cœur généreux; de sorte que je ne croirai jamais que vous puissiez avoir du plaisir à verser mon sang par fantaisie. Vous n'en buvez pas; vous aimez mieux le bon vin de Champagne ou de Bourgogne.

— C'est vrai comme évangile ce que vous dites là, monsieur Bannière; je suis désespéré de ce qui vous arrive; mais...

— Mais il n'y a rien à rabattre sur le principal?

— Non, en conscience, monsieur Bannière.

— Pas le plus petit recours à qui que ce soit?

— A qui voulez-vous recourir?

— Nous avons des amis.

— Recours, c'est délai. Je vous fais juge de la limite qui m'enferme. Voici la lettre du colonel.

Il donna cette lettre à Bannière, qui la lut attentivement qui la rendit.

— Voici maintenant l'ordonnance du roi sur les déserteurs.

Bannière la prit.

— Lisez, lisez haut; pour l'exécuter, j'ai besoin de m'entendre redire ce qu'elle renferme.

Bannière lut d'une voix animée, tandis que le major le regardait attentivement :

« Sera puni de mort tout soldat des armées de terre ou de mer qui, sans congé, aura disparu trois jours consécutifs des lieux occupés par son régiment, son corps, ou l'équipage dont il fait partie. »

— Oui, dit Bannière, c'est vrai, l'article est positif.

Et il rendit le règlement au major comme il lui avait rendu la lettre du colonel.

— Non, non, dit le major, continuez; je tiens à vous prouver, monsieur Bannière, que ma conduite m'est rigoureusement tracée, et que je suis moins sévère que la loi.

Bannière continua :

« Le déserteur pris, reconnu, et dont l'identité aura été constatée, le délit avéré, sera immédiatement passé par les armes, sans aucun délai ou sursis que ceux nécessaires pour l'arrivée des secours de la religion. »

— Immédiatement, répéta le major.

— Oui, immédiatement.

— Sans délai ni sursis.

— Permettez, monsieur, dit Bannière avec une courtoisie parfaite; il me semble qu'après ces mots : sans sursis ni délai, je vois quelques autres mots qui valent la peine que nous les discutions.

— Lesquels, monsieur? demanda le major.

— Sans délais ni sursis, — *autres que ceux nécessaires pour l'arrivée des secours de la religion.*

Et il regarda le major.

— Eh bien? demanda celui-ci.

— Eh bien! donnons-leur un peu de temps pour arriver, à ces secours de la religion.

— Mais, mon cher monsieur Bannière, répondit le major, vous vous êtes même ôté cette ressource-là : vous nous arrivez ici tout cuit à point, et votre femme vous a amené un prêtre.

— L'abbé Champmeslé, c'est vrai, dit Bannière. Diable! diable!

— Vous voyez qu'en tous points vous êtes en règle.

— C'est, ma foi, vrai!

— Et votre sursis jusqu'à cinq heures du matin est une faveur toute particulière.

— Je vous suis tout à fait reconnaissant. Mais enfin, qu'arriverait-il si, au lieu de six heures que vous m'avez données, vous m'en accordiez vingt-quatre?

— Il arriverait que je pourrais être cassé, ce qui n'est rien, je le sais bien, auprès de la vie d'un homme, et ce que j'accepterais volontiers si cela ne constituait pas une infraction, une désobéissance, une indiscipline dont je ne me suis jamais rendu et ne me rendrai jamais coupable.

— J'ai la bouche fermée, monsieur le major.

— Croyez que je vous plains de toute mon âme, et que, si j'étais colonel du régiment au lieu d'en être le major, les choses se passeraient autrement.

— C'est bien de la bonté. Eh bien! donc, puisqu'il serait inutile d'insister là-dessus...

Bannière s'arrêta pour attendre la réponse.

— Tout à fait inutile, dit le major.

— J'arrive, continua Bannière, à la petite demande que je voulais vous adresser.

— Allez!

— Tous nos points sont bien convenus sauf un seul.

— Lequel?

— Vous m'accordez jusqu'à demain cinq heures.

— C'est dit.

— Mais où cela?

— Comment où cela?

— Oui.

— Mais ici, ce me semble.

— Ici, dans cette caserne?

— Certainement.

— Eh bien! voilà, vous me permettrez de vous le dire, voilà qui est un peu dur.

— Où diantre voulez-vous donc que je vous envoie! dans les champs?

— Patience, monsieur, et veuillez m'écouter jusqu'au bout; vous comprendrez alors que je ne suis pas si dénué de sens que j'en ai l'air.

— Je vous écoute.

— Monsieur le major, j'adore ma femme et j'en suis adoré. Excusez la fatuité, continua Bannière avec son mélancolique sourire; mais on peut dire de ces choses-là quand on n'a plus que six heures à vivre. Cette femme, vous la connaissez, puisque vous l'avez vue. La voir, c'est la connaître : vous la connaissez donc, je le répète : c'est la beauté, l'esprit, la délicatesse en personne. Je souffre à l'idée que je vais passer les dernières heures de ma vie sur un banc de bois, auprès de cette femme, qui souffrira du froid, de la fumée des pipes, des propos grossiers; qu'elle n'osera m'embrasser devant vos dragons, et que, toute glacée encore de terreur, de gêne, de silence, elle me verra passer de ses bras inertes à la mort, assez laide, du reste, que le roi, la loi et vous, avez commandée pour moi demain matin.

— Eh bien? fit le major.

— Eh bien! je voulais vous demander autre chose, continua Bannière. Vous le voyez, je suis calme, résolu, je plaisante presque; mais vous devez comprendre à ma voix qui tremble quand je parle d'Olympe, à mon visage qui pâlit quand je pense à elle, vous devez comprendre, vous devez voir même, qu'il y a dans ce nom un charme et un intérêt bien plus puissant que ceux de ma vie. Je mourrai cependant sans cesser de sourire, mais il dépend de vous, monsieur, que ce sourire soit un remerciement, une effusion de reconnaissance que je vouerai à mon bienfaiteur par delà le tombeau, ou la simple bravade d'un homme de cœur qui forcera vos dragons à dire : Voilà un brave! Voulez-vous me rendre ce service, monsieur le major? Voulez-vous me donner, dans les six dernières heures de ma vie, tout le bonheur d'une vie entière? Voulez-vous être pour moi, vous qui me tuez sans colère, aussi doux

que la balle du mousquet qui me tuera demain sans douleur?

— Parlez, dit le major tout ému, tout bouleversé de cette éloquence partie d'un cœur profondément amoureux.

— Je vous demande de retourner à mon hôtellerie avec ma femme, dans cette petite chambre pleine encore de ses parfums et de notre amour; les fleurs de jasmin et les clématites montaient cette nuit, montaient la nuit passée jusqu'au haut de notre fenêtre, et pendant notre sommeil m'envoyaient leurs arômes, qui m'ont fait dormir jusqu'au grand jour. Cette chambre est fermée, une fenêtre sur le jardin, une porte sur l'escalier, une autre fenêtre sur la rue; mettez deux dragons au bas de chacune de ces fenêtres, un dragon au bas de l'escalier; faites mieux, prenez ma parole d'honneur et celle de ma femme que nous ne chercherons point à nous échapper; je vous signerai cela de mon sang, s'il le faut, monsieur le major; demain, à cinq heures du matin, je serai prêt; mais en attendant, soyez généreux comme un bon, brave et loyal officier que vous êtes; donnez-moi ma femme pour tout le temps qui me reste à vivre.

Le major sentit que son cœur lui remontait jusqu'à la gorge; il commença par se gratter la tête, il secoua les cils de ses yeux tourmentés par une larme qui tremblait à leur extrémité; il toussa et se promena dans son cabinet, en essayant d'arracher cette pitié profonde que venait de planter en son âme l'audace même de cette proposition.

— Ah! major, ajouta doucement Bannière, si vous refusez, refusez tard : j'ai tant de temps à souffrir! Si vous accordez, accordez vite : j'ai si peu de temps à être heureux!

Le major poussa un hum! vigoureux et fit sonner sa botte éperonnée sur le parquet.

Il suffoquait, ce digne major.

Puis enfin il parut prendre tout à coup une résolution, et frappa du pied.

A l'appel de son pied, un sous-officier de dragons parut.

— Six hommes, dit-il, pour prendre des ordres, et...

— Et un brigadier?

— Non, un officier.

Bannière avait compris que sa demande lui était accordée. Il s'était jeté à genoux, il baisait les mains du major il pleurait.

— Tonnerre! grommela le major; finissons un peu mon brave!

Sans doute Olympe écoutait à la porte, car en ce moment elle entra et se jeta au cou de son mari.

— Olympe, dit Bannière, remerciez monsieur le major, nous retournons tous deux, jusqu'à cinq heures, à la petite chambre de l'hôtel.

Olympe ne répondit rien; elle fit de la tête et des lèvres un signe mélancolique de remercîment.

— Avant de partir, ajouta Bannière, donne à monsieur le major, qui nous fait ce bonheur, ta parole de fille noble que tu ne feras rien pour me faire échapper au sort qui m'est réservé.

— Rien, dit-elle, j'en donne ma parole.

— Et moi, monsieur le major, ajouta Bannière, j'y joins la mienne; d'ailleurs, rien n'empêche que vous preniez vos garanties. Merci, et demain, s'il m'est accordé de vous voir encore, attendez-vous au plus sincère, au plus ardent remercîment que jamais cœur humain ait donné en échange d'un bienfait.

Le major serra la main de Bannière et donna ses ordres à l'officier chargé de surveiller l'hôtellerie.

Olympe et Bannière partirent devant avec Champmeslé pour traverser le boulevard qui conduisait à leur demeure.

L'officier seul marchait avec eux.

L'escouade les suivait à dix pas.

Champmeslé, arrivé à la petite chambre, bénit Bannière, embrassa en pleurant les deux infortunés, et tout bas, à l'oreille de Bannière, glissa ces mots:

— A quelle heure voulez-vous que demain je vous réveille, au nom de Dieu?

— A quatre heures, mon très cher ami, répliqua Bannière.

Comme ils fermaient leur porte, onze heures sonnèrent à l'église voisine, et Olympe tomba en sanglotant sur le fauteuil que son mari lui avait approché.

XCV

SUPRÊME JOIE. — SUPRÊME DOULEUR.

Les jasmins et les clématites montaient, comme avait dit Bannière, le long du mur jusqu'à l'appui de la fenêtre; ils encadraient de leur noir feuillage et de leurs blanches fleurs cette baie, par laquelle l'air pur et les rayons de la lune pénétraient silencieusement.

Les dragons s'assirent dans le jardin, campèrent dans la rue et sur l'escalier, comme l'avait demandé Bannière.

Alors commença, entre les deux amans abandonnés à eux-mêmes, cet échange d'amour et de baisers coupés de larmes que l'orgueil avait arrêté chez Bannière, la prudence et le désespoir chez Olympe.

Nuit terrible, dont chaque soupir marquait une minute, chaque caresse un progrès, chaque parole une distance.

Les étoiles brillaient aux cieux, les mêmes étoiles qu'Olympe pourrait voir encore le lendemain à la même heure, de la même fenêtre, tandis que les yeux de son cher bien-aimé Bannière ne verraient plus à jamais que les ténèbres opaques du tombeau !

Bannière vivait, il s'étourdissait, il rassemblait tout son amour pour le convertir en témoignages pour cette femme à laquelle rien de ce qui vivait à cette heure en lui ne l'attacherait plus demain.

Olympe, pâle et froide comme un cadavre, ne souleva pas un instant ses lèvres des lèvres de son mari.

Elle ne lui dit pas en quatre heures une seule parole, de peur de perdre le temps d'un baiser.

Nature puissante et invincible dans son amour, Bannière, par le bouillonnement de cette existence qui allait s'éteindre, finit enfin par échauffer cette statue et par jeter en elle le délirant incendie de la passion. C'était l'alliance suprême entre la matière qui se révolte contre sa destruction prochaine, et l'esprit qui s'aperçoit qu'il n'y a plus rien pour les joies terrestres au delà du dernier soupir; alliance qui rend l'homme supérieur à lui-même, et qui,

dans un moment d'orgueil, ou peut-être de désespoir, engagea les Titans à escalader le ciel.

Au seuil de la mort, ces deux amans s'oublièrent dans les extases de la vie.

Le jour blanchissait à l'horizon.

Une ligne pâle ouvrit au delà des montagnes la voûte du ciel, et les fleuves commencèrent à sortir des ténèbres comme de sinistres épées que des anges funèbres tireraient de leurs fourreaux.

La fraîcheur entra dans la chambre et fit courir un frisson sur les membres délicats d'Olympe, qui sortit de son extase par un sanglot.

Sanglot et frisson, Bannière but tout cela dans un ardent baiser.

On entendit alors dans le jardin le chant d'un oiseau, et presque en même temps la voix d'un soldat dans la rue.

Quatre heures sonnèrent à cette même église qui, la veille, impassible, avait sonné le commencement de ce bonheur mortel.

Avec la même impassibilité elle en sonnait la fin.

Un petit bruit, pareil au grattement que les courtisans font à la porte des rois, grinça sur la porte de Bannière. C'était Champmeslé, qui avait passé la nuit en prières dans la chambre voisine, et qui, fidèle à sa promesse, venait parler de Dieu à son ami.

Joie étrange que la Providence gardait à ces malheureux! le prêtre qui annonçait la mort aux condamnés n'était cette fois qu'un tendre ami au doux visage, à l'œil caressant, un ami plein de cœur et d'intelligence, ange qui, au lieu de fermer tristement les portes de la vie, venait, avec un ineffable sourire de miséricorde, ouvrir les portes du ciel.

Il s'assit en face de Bannière et d'Olympe, qui, tous deux les mains enlacées, se tenaient assis sur le bord de leur lit.

— Parlez pour nous deux, mon ami, lui dit Olympe.

— Oh! je n'ai rien à vous dire, vous êtes plus éloquens que moi; je sais votre cœur à un soupir, à un mot près. Dieu vous a pardonné, Dieu vous bénit, Dieu vous récom-

pensera dans l'autre vie de ce qu'il vous a fait souffrir dans celle-ci.

— Vous trouvez, n'est-ce pas, mon ami, dit Bannière, que Dieu nous fait bien souffrir ?

— Oui, puisqu'il vous sépare.

— Oh ! fit Olympe avec un sourire qui décela l'origine et la raison de toute sa tranquillité, Dieu ne nous séparera pas, mon père.

Puis, plus bas et levant les yeux au ciel,

— Je l'espère du moins, ajouta-t-elle.

— Comment, et que voulez-vous dire? demanda Champmeslé surpris.

— Je dis que Dieu est grand et bon, mon père, et qu'il mesure la douleur à la force; voilà ce que je dis.

Bannière comprit, lui, et serra tendrement sa femme dans ses bras.

Électrisée par ce remerciement, Olympe se sentit courageuse et ne vit plus rien d'impossible à son héroïsme.

Elle embrassa Bannière et tira dans le milieu de la chambre ce grand coffre que le fourgon du roulage avait, la veille, apporté de Paris à l'adresse des deux époux.

— Que cherches-tu, mon enfant? demanda Bannière.

— Je cherche, répondit Olympe, du linge frais et brodé pour mon amour, afin qu'il aille à la mort, non pas comme un pauvre soldat, mais comme un gentilhomme.

— Ah ! cela me plaît ! dit Bannière.

Champmeslé secoua la tête.

— C'est une idée d'orgueil, ma fille, dit-il à Olympe. Pourquoi le distraire de Dieu et de son salut, en ces derniers momens, par la recherche de la toilette ?

Mais Olympe n'écoutait pas la douce remontrance de son ami ; elle avait tiré pêle-mêle de la caisse des chemises et des dentelles, jonchant le parquet de choses dont elle n'avait point à faire.

Puis elle habilla Bannière, de sorte qu'il se trouva frais lorsque l'officier frappa à la porte du pommeau de son épée, au quart après quatre heures.

— Entrez, dit Bannière.

Puis, avec enjouement,

— Voyez, mon cher monsieur, dit-il, nous sommes exacts.

L'officier s'inclina avec respect devant ce double courage éblouissant sous la pâleur des deux époux.

— Alors, si vous êtes prêt, dit-il, veuillez me suivre.

Olympe jeta une mante sur ses épaules et fut prête la première.

L'officier la regardait avec surprise.

— Marchons ! dit-elle.

— Où cela, madame ! fit-il en la retenant.

— Mais où va mon mari, monsieur.

— Il n'est pas possible ! s'écria l'officier, que vous ayez l'intention de suivre votre mari, madame.

— Et pourquoi pas, je vous prie ? demanda Olympe en relevant la tête.

— Parce que cela révolte, madame ; mes soldats ne sont pas des bourreaux, et pas un dragon ne fera feu sur un homme en presence de sa femme.

— Oh ! raison de plus alors ! cria-t-elle.

— Allons, soyons raisonnables, dit l'officier, qui faisait effort pour ne point se laisser aller à son émotion. J'ai mes ordres, et ils sont formels.

— Pardon, monsieur, dit à son tour Bannière intervenant dans le débat, mais n'est-il donc pas permis à une femme de donner le bras à son mari, du moins jusqu'à...

— En aucune façon, monsieur, répondit l'officier, et je compte sur vous pour engager madame à ne point se mettre dans une situation pareille.

— Jamais, dit Olympe, je n'obéirai sur ce point à vous ni à lui. Où il ira, j'irai.

— Madame, dit l'officier, vous m'obligez à la rigueur.

— Monsieur ! s'écria Olympe.

— Ce n'est point ma faute.

L'officier se retourna du côté de la porte.

— Dragons, dit-il.

Dix hommes parurent, car un renfort avait été envoyé de la caserne.

— Six hommes pour escorter le condamné, dit l'officier ; quatre hommes pour garder à vue madame dans cette chambre.

Puis à Champmeslé,

— Allons, monsieur l'abbé, aidez-nous, que diable!

Champmeslé, obéissant à cet appel et encore plus à sa propre raison, s'efforça de contenir Olympe, dont la douleur et la rage éclatèrent alors, orage contenu jusqu'à ce moment par des liens qui, se brisant enfin, donnaient essor aux tempêtes.

Bannière lui-même avec ses exhortations, ses supplications, fut impuissant à calmer sa femme. Champmeslé, partagé entre deux agonies, commençait à perdre son courage en perdant sa décision.

A qui de ce mourant ou de cette désespérée allait-il parler de Dieu, ce seul et unique refuge de l'homme dans la mort et dans le désespoir?

L'officier mit fin à cette scène, à ces cris, à ces pleurs, avec l'inflexibilité d'un soldat esclave d'un devoir.

Les six dragons d'escorte entraînèrent Bannière, et les quatre autres enfermèrent Olympe dans un cercle qu'elle ne put franchir, et au milieu duquel, épuisée, les yeux secs, elle tomba assise sur le coffre ouvert d'où s'échappaient encore tous ces objets chéris qui avaient touché Bannière.

Champmeslé, tenant le condamné sous le bras, fondant en larmes, l'embrassant, lui faisant baiser le crucifix, Champmeslé remua profondément le cœur des soldats, et plus d'un chancela le long de la route sous le poids de son émotion et de ses larmes.

On découvrit bientôt, c'est-à-dire à cent cinquante ou deux cents pas, l'enclos attenant à la caserne où l'exécution se devait faire.

Epouvantable hasard de cet enclos! toute la compagnie de Bannière, armes chargées, pouvait voir distinctement la fenêtre aux clématites et aux jasmins de l'autre côté de laquelle venait de se passer cette horrible scène de séparation que nous n'avons pas osé raconter dans tous ses détails.

Quand Olympe revint à elle, ou plutôt se retrouva en elle-même, son agitation avait fait place à la torpeur la plus profonde.

Elle leva les yeux, regarda autour d'elle, et aperçut

quatre dragons qui, chacun retiré à l'angle de la chambre, suivaient tous ses mouvemens avec une sorte de crainte.

La douceur de ses yeux, le tremblement de ses mains, le frissonnement de tout son corps, leur prouvèrent que la crise était passée.

Mais cependant aucun de ces quatre hommes n'osa adresser un mot, un seul mot à la pauvre femme.

L'un d'eux s'approcha de son camarade, et, le touchant de l'épaule :

— En vérité, dit-il, nous ne devrions pas laisser cette petite dame ici.

— Et pourquoi cela? demanda le dragon.

— Regarde; mais regarde sans avoir l'air de regarder.

Et, du bout de son mousqueton, il indiqua la fenêtre du jardin à son camarade.

De là, en effet, par delà les maigres arbres du petit jardin et de deux ou trois autres, on apercevait l'enclos dans lequel les dragons à cheval et le corps de réserve commandé attendaient avec des officiers l'arrivée du funèbre cortège.

Pour y arriver, Bannière, avec son escorte, avait dû faire un assez long détour.

D'ailleurs, on marchait lentement.

Quelques curieux, rares encore, à cause de l'heure et de l'ignorance où était la ville, commençaient à escalader les murs, à grimper sur les arbres et à garnir les rues.

Le dragon, à qui son camarade fit remarquer tout cela, se sentit mal à l'aise.

— Ah! c'est vrai, dit-il à voix basse; d'ici elle entendra, la malheureuse! Essayons de l'emmener.

— Ou de fermer la fenêtre au moins.

— Elle entendra tout de même.

Ce colloque ne tira pas Olympe de l'abattement sans fond où elle était tombée.

Sa main, en remuant machinalement, tomba sur les dentelles, le linge et les étoffes tombés du coffre; douces reliques, chères dépouilles, comme dit le poëte latin; souvenirs d'un passé qui était l'amour.

Après la main se réveillèrent les yeux, qui reconnurent aussi autour d'elle.

Et, comme si Bannière absent et déjà sur la route de l'éternité eût voulu se rappeler à sa femme, le premier objet qui frappa les regards d'Olympe, ce fut cet habit avec lequel Bannière s'était marié dans la petite église de Notre-Dame-de-Lorette.

Plié, serré, soigneusement empaqueté par la caméristе, cet habit, embaumé des parfums d'écharpes ou de gants qui l'avoisinaient dans le coffre, fit pousser un gémissement douloureux à Olympe de Clèves.

Hélas! elle ne pensait pas plus à ce qu'elle faisait que la fille de Jaïre ne pensait à la vie quand elle revint à elle sur les bords de la tombe; mais elle sentit à la fois comme une douleur et un plaisir.

La douleur, c'était la vie présente; le plaisir, c'était le souvenir du passé.

Olympe déplia lentement cet habit dans lequel il lui semblait qu'elle dût retrouver Bannière. Ses doigts furent écorchés cependant par le tissu si fin de la doublure, et le poids du vêtement, si léger qu'il fût, fatigua son bras endolori. Du même mouvement lent, mesuré, presque automatique, elle souleva l'habit jusqu'à ses lèvres, cacha son visage dans l'étoffe, fondit en larmes, et se répandit en sanglots si douloureux que tout, dans la petite chambre, fleurs, meubles, rideaux, palpita et frémit, tout jusqu'au cœur de ces quatre soldats.

Ces déchirantes secousses, qui bouleversaient une beauté si parfaite, parurent insupportables à l'un des dragons, qui sortit de la chambre, aimant mieux s'exposer à être puni que de s'exposer à voir un spectacle si désolant.

Un de ses compagnons l'imita. Olympe ne s'était aperçue de rien.

— Vois-tu, dit le premier à l'autre, la prison, les fers, tout ce que tu voudras, mais je ne veux pas être là quand tout à l'heure les coups de fusil vont apporter leur fumée jusqu'au visage de cette femme.

Et le dragon s'accroupit sur les marches de l'escalier, appuyant ses deux mains sur ses oreilles.

Olympe continuait à sangloter en baisant l'habit de noces de Bannière.

Tout à coup, un des soldats qui avait résisté, et qui, malgré ces larmes et ces sanglots qui lui déchiraient le cœur, était resté à son poste, ce soldat, disons-nous, pour changer un peu le cours de cette douleur, s'approcha d'Olympe, et, ne sachant comment lui parler pour qu'elle eût pitié d'elle-même.

— Pardon, ma petite dame, lui dit-il, mais vous perdez quelque chose.

Et, ramassant une enveloppe carrée qui venait de tomber de l'habit renversé, il la tendit à Olympe.

Le froid de ce papier, l'angle aigu qui heurta sa main, réveillèrent la jeune femme, qui regarda son interlocuteur.

Elle prit machinalement cette enveloppe et la reconnut pour cette lettre de monsieur de Mailly que ni l'un ni l'autre, le soir de leurs noces, n'avait voulu lire par délicatesse, et qui, étant restée dans l'habit de noces de Bannière, avait été jetée par la femme de chambre avec cet habit dans le coffre.

Le souvenir de monsieur de Mailly n'excita chez Olympe ni amour, ni colère, ni haine.

Le cœur était déjà mort avant Bannière, qui allait mourir.

Cependant il était bien l'auteur de cette catastrophe; cependant il avait bien écrit au major pour lui donner ces instructions sévères et positives en vertu desquelles on avait refusé tout sursis et toute grâce à ce pauvre Bannière.

Donc, monsieur de Mailly était bien la cause de la mort de cet innocent.

Olympe, machinalement, rompit le cachet pour toucher quelque chose que Bannière eût touché.

L'enveloppe tomba. La lettre resta aux mains d'Olympe, qui arrêta ses yeux sur les lignes suivantes :

« Madame,

» Puisque vous allez vous marier, j'ai à vous faire un

cadeau de noces, et je ne crois pas pouvoir vous en offrir un plus précieux que la liberté de votre mari.

» Monsieur Bannière a signé un engagement dans mes dragons : on l'a cherché, on le poursuit comme déserteur, et, si on le retrouvait, on vous priverait de lui; car, partant pour Vienne, je ne serais point là pour le défendre. J'ai donné des ordres extrêmement sévères pour la punition de cette sorte de crime parmi mes soldats, et les ordonnances du roi sont formelles.

» Vous trouverez donc sous ce pli un congé antidaté, que je fais remonter au lendemain du jour où il est sorti de prison, c'est-à-dire au jour même où il s'est enfui de la caserne.

» Par ce moyen, il est à l'abri de toutes poursuites et vous appartient sans trouble. Si j'ai pu contribuer à assurer votre bonheur, qui a été le but constant de mes vœux depuis que je vous connais, je me dirai encore une fois votre bien heureux serviteur,

» Comte de MAILLY. »

Olympe se dressa, poussa un cri éclatant qui fit accourir même ceux des dragons qui avaient quitté la chambre.

Elle tenait d'une main cette lettre du comte, et de l'autre un papier qui renfermait ces trois lignes :

« Bon pour congé illimité accordé par moi, colonel du régiment de Mailly, au dragon Bannière, enrôlé volontaire.

« Lyon, le 28 mars 1729. »

— Mais, mais alors, cria Olympe haletante en agitant le papier au visage des dragons, qui la crurent folle, mais il est sauvé !

— Sauvé, dites-vous, qui ?

— Bannière, mon mari !

Les dragons se regardèrent, haussant les épaules à la vue de la joie de cette pauvre femme, qu'ils crurent folle.

Elle vit ce qui se passait dans leur esprit, et, impatiente de leur faire comprendre ce qui venait d'arriver :

— Mais lisez, lisez donc! dit-elle; son congé, son congé! Il a son congé donné par le colonel! Laissez-moi passer, laissez-moi passer!

Les dragons lui barrèrent le passage.

— Mais lisez, lisez donc! cria Olympe désespérée.

Dieu voulut qu'un d'entre eux sût lire.

— Mais c'est vrai! c'est vrai! dit-il; voilà le congé du pauvre garçon signé de notre colonel.

— Eh! vite, vite, crièrent les autres, venez, venez, pauvre femme!

— Toi, dit l'un d'eux, cours devant, cours, cours!

— Ah, mon Dieu! Ah, mon Dieu! criait Olympe, suivant de loin le soldat, et courant sur le boulevard.

Mais Bannière était déjà bien loin : il avait un quart d'heure d'avance sur ceux qui couraient après lui.

Olympe appelait Dieu et les anges à son aide; elle souhaitait des ailes au brave soldat qui la précédait, courant lui-même à devenir fou.

Enfin elle arriva à l'entrée de l'enclos en criant grâce et en agitant au-dessus de sa tête le congé de monsieur de Mailly.

Elle vit les dragons rangés répondre à ses cris par des cris; elle roula parmi les rangs, elle fendit la foule, toujours criant grâce, toujours agitant sa main.

Soudain, au moment même où elle apercevait Bannière debout et isolé devant un mur, l'explosion horrible, mortelle, ébranla les airs, et le corps qu'elle venait de voir encore vigoureux et fièrement tendu sur ses jambes, oscilla et tomba sur le sable, à moitié voilé par un nuage de fumée.

Mille cris douloureux couvrirent le cri d'Olympe.

Elle tomba aux bras de Champmeslé; vingt officiers l'entourèrent en gémissant.

Elle leur tendit froide, muette, terrible, le papier qui, une seconde plus tôt, sauvait la vie à son époux.

Un long frémissement de douleur courut dans les rangs de cette troupe, et l'on vit les officiers eux-mêmes se courber sous le poids de ce sang innocent qui venait de retomber en gouttes de feu sur leur tête.

L'impression avait été telle, que tous avaient oublié le mort pour la veuve.

Bannière, étendu sur le sol, perdait son sang par cinq blessures mortelles, toutes à la poitrine.

Une sixième lui avait cassé un bras.

Les balles avaient épargné son visage, plus noble et plus beau dans son agonie qu'il ne l'avait jamais été aux plus heureux jours de son bonheur.

Olympe s'approcha, s'agenouilla, se pencha sur ce corps frémissant, et appela Bannière par son nom.

Il ouvrit ses yeux déjà fermés, reconnut sa femme, et ses traits s'illuminèrent d'un dernier sourire.

Il voulut étendre son bras vers Olympe, mais l'avant-bras ne put quitter la terre : il avait, comme nous l'avons dit, été brisé par une balle.

Olympe appuya ses lèvres sur celles de son mari, plongea ses yeux dans ceux du mourant, et but lentement la mort dans cet embrassement suprême.

Elle fit entendre un léger cri. Son cœur venait de se briser.

Ses forces l'abandonnèrent aussitôt; sa tête s'alourdit; elle perdit l'équilibre, et roula, enlacée à celui qu'elle avait tant aimé, dans le sang tiède et vermeil que Bannière perdait en perdant la vie.

Alors Bannière, à qui Dieu avait permis de survivre pour jouir de ce dernier embrassement, tourna un regard d'action de grâce au ciel, et, ramenant ce regard vers la noble créature frappée après lui et cependant morte avant lui :

— O mon Dieu! je vous remercie, dit-il; elle ne sera donc plus qu'à moi en ce monde et dans l'autre!

Et il expira.

Champmeslé s'agenouilla dans le sable auprès de ces deux martyrs, et ne les quitta plus qu'ils ne fussent réunis dans le même tombeau.

Il avait dit sur eux sa première messe de mariage, et il dit sur eux sa première messe de mort.

ÉPILOGUE.

A peu près à l'heure où expirait à Lyon Olympe et Bannière, une porte des petits appartemens de Versailles s'ouvrait mystérieusement, et une femme, belle, animée, enveloppée d'une mante qui cachait mal son voluptueux désordre, sortait à la dérobée du cabinet qui communiquait à la chambre à coucher de Louis XV.

Elle semblait chercher des yeux quelqu'un qu'elle ne trouvait pas.

Deux hommes cependant attendaient au bas des degrés.

L'un était le duc de Pecquigny, qui était de garde forcée ce jour-là, et monsieur le duc de Richelieu, de garde volontaire ce même jour.

Le second retenait avec un sourire le premier, qui semblait vouloir, pour causer à cinq heures du matin, chercher un endroit plus commode qu'un escalier.

— Mais que diable as-tu donc pour me retenir ici quand je veux m'en aller ailleurs? demanda Pecquigny.

— Reste encore quelques secondes.

— Pourquoi faire

— Parce que je veux te faire voir quelque chose.

— Eh bien! parle, que veux-tu me faire voir?

— Regarde, dit Richelieu en montrant à Pecquigny cette dame qui descendait les degrés.

— Madame de Mailly sortant de si bonne heure du cabinet du roi! s'écria Pecquigny.

— Dis donc si tard.

— Comment cela?

— Sans doute, elle y est entrée hier soir.

Pecquigny jeta un second regard sur la comtesse, qui s'avançait l'air triomphant, les yeux rayonnans d'amour.

— Ah! fit Pecquigny, tout étourdi par cette apparition que lui avait si traîtreusement ménagée son rival.

— Eh bien! comtesse? demanda Richelieu, qui avait compris que ce jour-là on pouvait interroger.

La comtesse ouvrit sa mante avec une audace digne des

courtisanes antiques, et prononça ces seuls mots qui brûlèrent de joie le cœur de Richelieu et broyèrent le cœur de Pecquigny :

— *Oh! duc, voyez, de grâce, comme ce paillard m'a accommodée !* (1)

Puis, avec un sourire intraduisible, elle disparut.

— Eh bien! à la bonne heure! dit Richelieu à Pecquigny, on n'accusera plus le roi d'être un enfant. Vive Henri IV !

Sur quoi, faisant une pirouette,

— Maintenant, dit-il à Pecquigny, si tu veux t'en aller, allons-nous-en; je n'ai plus rien à savoir ici ni à t'apprendre, car, à cette heure, je présume que tu en sais autant que moi.

Et il entraîna son rival dans le tourbillon de sa cynique et railleuse pétulance.

— Ah ! ma foi ! dit Pecquigny, Olympe a aussi bien fait de ne pas pousser l'aventure jusqu'au bout, et de s'en aller faire de la bergerie en province : elle eût été vaincue. Décidément, les comédiennes ne sont pas de la force des duchesses !

Pauvre Olympe !

(1) Enfin, madame de Mailly sortit dans une sorte de désordre amoureux du lieu où elle avait été seule avec le roi, et passant devant ceux qui avaient intérêt à connaître le résultat de sa démarche, elle ne leur dit autre chose que ces mots très expressifs :

— Voyez, de grâce, comme ce paillard m'a accommodée!

(BOISJOURDAIN, *Mémoires historiques et anecdotiques*, vol. 2, page 208.)

AU LECTEUR.

Voilà une lamentable histoire, n'est-ce pas, que celle que je viens de raconter là, d'autant plus lamentable que le vice y est presque aussi triste que les pleurs.

Ce n'est pas qu'au moment de laisser mourir Bannière sur cette terrible méprise d'une lettre oubliée dans la poche d'un habit, je n'aie point hésité, mais l'histoire était là, l'histoire me défendait de faire grâce : j'ai obéi à l'histoire.

Car c'est une histoire que je viens de vous raconter et non un roman que vous venez de lire; ce pauvre cœur dont vous venez de voir cesser les battemens a battu en effet; cette poitrine que vous venez de voir palpitante et ensanglantée a, en effet, été trouée par les balles.

Vous cherchez, et ce nom de Bannière ne vous rappelle aucun souvenir. Non, ce fut une vie obscure, une mort obscure, sur lesquelles il m'a pris un jour la fantaisie de faire descendre un rayon de lumière.

En doutez-vous? Tenez, jetez les yeux sur cette notice que j'emprunte à la biographie des artistes dramatiques, que j'emprunte à Lemazurier.

BANNIÈRE.

Peu de débuts ont présenté une réunion aussi complète d'événemens singuliers que celui de l'acteur dont il s'agit; l'accueil qu'il reçut du public à son premier essai aurait suffi pour déconcerter vingt débutans des plus intrépides; mais Bannière était Gascon, et les habitans des heureuses contrées qu'arrose la Garonne ne manquent pas plus d'audace que d'esprit.

Né à Toulouse au commencement du dix-huitième siècle, d'une des meilleures familles de cette grande ville, Bannière reçut uno très-bonne éducation. Destiné à l'état ecclésiastique, il passa quelques années dans une congrégation régulière, et fit d'excellentes études. Il s'appliqua surtout à celles qui étaient nécessaires pour l'état que ses parens voulaient lui faire adopter, et les succès qu'il obtint donnèrent lieu de croire qu'il aurait du talent pour la chaire. Cependant il ne suivit point cette carrière commencée avec succès, trouva que le barreau lui présentait des avantages plus réels, et troqua son petit collet contre une robe d'avocat. Il ne la porta pas longtemps. Cédant à son caractère inconstant, il cessa de trouver des charmes dans l'étude de la jurisprudence, et se livra tout entier à celle de la géométrie, dans laquelle il fit des progrès.

Après avoir quitté les théologiens pour les légistes et ceux-ci pour les géomètres, peut-être pouvait-on le croire fixé, mais il n'en était rien. Emporté par une ardeur militaire assez naturelle dans un jeune homme, il abandonna les calculs pour les armes, et s'engagea dans un régiment de dragons, où il servit pendant quelque temps.

Le loisir des garnisons lui laissait la facilité de cultiver les lettres; il composa une tragédie intitulée : la *Mort de Jules César*, la fit représenter à Toulouse, et y joua lui-même le principal rôle. Ayant eu le bonheur de faire mentir le proverbe et d'être prophète dans son pays, les applaudissemens qu'il reçut comme auteur et comme acteur lui firent naître le désir de se consacrer à la représentation des ouvrages dramatiques, et la dispute qu'il eut avec un comédien de profession, qui prétendait avoir des talens supérieurs à ceux de Bannière, acheva de l'y déterminer.

Sans avoir jamais été d'aucune troupe de province, et n'ayant d'expérience que celle qu'il avait pu acquérir en jouant quelquefois dans les sociétés bourgeoises, il ne balança point à se présenter aux gentilshommes de la chambre. Frappés de son assurance, ils lui accordèrent un ordre de début, au moyen duquel il parut, pour la première fois, le jeudi 9 juin 1729, par le rôle de Mithridate.

Fidèle au caractère de son pays, il fit appeler le souf-

fleur quelque temps avant le lever de la toile, et lui dit, avec une assurance particulière aux enfans de la Garonne: « Je vous préviens, monsieur, que je n'ai nul besoin de votre secours; Je suis sûr de ma mémoire, ainsi je vous prie de ne pas me souffler, quand même je manquerais. »

Le souffleur lui promit tout ce qu'il voulait, et la toile se leva. Bannière n'avait pas oublié les études qu'il avait faites dans le temps où il aspirait aux succès de l'orateur; il s'avança sur le bord de la scène, rassembla toute sa rhétorique, et adressa au parterre un discours fort bien tourné, dans lequel il sollicita l'indulgence dont il avait besoin, et où il fit entrer adroitement l'éloge de Baron, qu'il se proposait pour modèle. Ce compliment fut très applaudi et disposa favorablement le public. Mais à peine le débutant eut-il débité dix vers de son rôle, qu'oubliant absolument la mesure nécessaire, il mit dans son jeu et dans sa déclamation, outre la vivacité de son pays, tant d'emportement et une fureur si fougueuse et si peu convenable à la majesté de la tragédie, que les spectateurs, au lieu d'être attendris ou frappés de terreur, ne purent s'empêcher de rire aux éclats pendant toute la pièce.

Bannière ne se déconcerta point, et continua son rôle dans le même sens jusqu'au dernier vers, sans se décourager, et quand il eut fini, il harangua de nouveau le public en ces termes : « Messieurs, quelque humiliante que soit la leçon que je viens de recevoir dans une première représentation, je vous invite à samedi pour voir si j'aurai su en profiter. »

Ces mots, prononcés avec hardiesse et confiance, redoublèrent les éclats de rire et furent couverts d'applaudissemens, parmi lesquels, sans doute, il y en eut beaucoup d'ironiques; ils firent juger que si l'acteur était capable des écarts les plus extraordinaires, du moins il était homme d'esprit et de résolution.

Le bruit de ce qui venait de se passer à la comédie, des harangues, des emportemens et de l'assurance de l'acteur toulousain, se répandit bientôt dans Paris. On ne parlait que de Bannière dans toutes les sociétés, et l'affluence fut grande le samedi 11, jour auquel, suivant sa promesse, il joua Agamemnon dans *Iphigénie en Aulide.*

Ceux des spectateurs qui l'avaient vu lo jeudi, ceux même auxquels on avait fait le récit de ses fureurs déréglées, s'attendaient à rire du débutant et à se divertir autant pour le moins qu'à la farce la plus plaisante. Ils furent tous également trompés. Bannière avait si bien profité des leçons du public, qu'il était parvenu à changer entièrement son jeu, à le régler et à le réduire dans des bornes convenables; au lieu d'exciter les éclats de rire, il s'attira des applaudissemens unanimes, et les connaisseurs les plus sévères convinrent qu'il les méritait.

Il parut un peu jeune pour l'emploi dans lequel il débutait, et ce n'est pas effectivement à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans, que Bannière avait en 1729, que l'on peut produire une illusion complète dans les rôles de Mithridate et d'Agamemnon; mais on lui trouva d'ailleurs beaucoup de qualités avantageuses et qui furent justement appréciées. Il était grand, bien fait, avait la figure mâle, les cheveux noirs, la jambe belle et la contenance fière. Quant au moral de cet acteur, on lui reconnut de l'intelligence, *des entrailles* et un organe admirable.

Il joua ensuite le marquis gascon des *Ménechmes*, de la manière la plus originale, et y fut applaudi, de même que dans les rôles de Pyrrhus dans *Andromaque*, de Joad dans *Athalie*, et de Cinna, qui servirent à la continuation de ses débuts.

Jusque-là, tout allait bien pour Bannière. On lui trouvait un talent réel, et il paraissait probable qu'il serait reçu. Un incident terrible vint terminer ses débuts et sa vie. Nous avons dit qu'il s'était engagé dans les dragons. Le colonel de son régiment apprit qu'il jouait la tragédie à Paris au lieu de faire l'exercice dans sa garnison. Il le fit arrêter et traduire devant un conseil de guerre, qui le condamna à être fusillé. Beaucoup de personnes, les comédiens français surtout, sollicitèrent sa grâce. Rien ne put le sauver ni fléchir la rigueur des lois militaires, qui prononçaient alors la peine capitale contre les déserteurs. Cependant Bannière ne l'était point; il n'avait quitté son corps qu'en vertu d'un congé qui n'était pas expiré; mais il eut le malheur de l'égarer, et paya cette perte de sa vie.

Maintenant, vous savez ce qu'a fait l'histoire, et vous pouvez la comparer à l'œuvre du poëte.

L'histoire avait fait Bannière, moi, j'ai fait Olympe.

Si j'ai eu tort de créer ce personnage qui devait perdre notre héros, j'ai du moins pour m'absoudre un antécédent respectable, c'est celui de Dieu tirant de la côte d'Adam la femme, qui non-seulement devait perdre l'homme, mais encore l'humanité.

Quant à madame de Mailly, je ne me suis en rien écarté de la vérité à son endroit. Imposée à Louis XV par monsieur de Fleury et par Richelieu, elle régna dix ans sur lui sans régner sur la France. Il est vrai que c'était une femme de ressources.

Une de celles qu'elle employa fut de donner au roi ses deux sœurs. Qu'est-ce que je dis, ses deux sœurs, ses trois sœurs :

Madame de Lauraguais, madame de Vintimille, et madame de la Tournelle, qui devint madame de Châteauroux.

Malheureusement pour la pauvre madame de Mailly, madame de Châteauroux, moins complaisante qu'elle, ne voulut point de partage, et exigea du roi le renvoi de sa rivale.

Précipitée du haut de sa faveur, madame de Mailly se retira du monde ou à peu près; elle chercha, comme une autre La Vallière, des secours dans la religion. Cette femme, qu'on voyait autrefois élégamment et superbement vêtue, sans cesse occupée de plaisir et de volupté, ne se faisait plus remarquer, dit le chroniqueur du dix-huitième siècle, que par son extérieur modeste, sa douceur et son humble dévotion.

En effet, un jour que madame de Mailly venait pour entendre un sermon du père Renaud, elle arriva comme le prédicateur était déjà en chaire et comme le sermon était commencé. Il lui fallait se rendre à sa chaise, et ce ne fut pas, malgré ses précautions, sans causer un certain dérangement et soulever une certaine rumeur qu'elle y parvint.

— Voilà, dit un homme près duquel elle passait, bien du bruit pour une catin.

— Puisque vous la connaissez, dit madame de Mailly, priez Dieu pour elle!

C'est le dernier mot que l'histoire a recueilli sortant des lèvres de l'ex-favorite. Convenons qu'il est sublime de repentir et d'humilité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

CHAP. LXIX. Ce que les canons permettent et ce que les canons ne permettent pas............. 1
LXX. Serpent n° 2........................... 20
LXXI. Où il est traité de la puissance des bonnes raisons sur un esprit juste............... 30
LXXII. Ordre du Roi.......................... 40
LXXIII. Le nouvel aumônier de Charenton....... 49
LXXIV. Le fou d'amour........................ 59
LXXV. Mieux vaut jamais que tard............. 71
LXXVI. Où Bannière prouve à l'abbé qu'il n'est point si fou qu'il en a l'air............. 78
LXXVII. Tout va mal, venez.................... 93
LXXVIII. Tout va bien, dormez.................. 100
LXXIX. Où Mailly est prêt à donner sa langue aux chiens.............................. 107
LXXX. L'ambassade de Vienne................. 114
LXXXI. Où le lecteur pénétrant devinera dans quel but Bannière s'était sauvé............ 121
LXXXII. Où la Reine refuse le devoir............ 139
LXXXIII. Où le roi Louis XV ne fait pas le sien... 145
LXXXIV. Où Pecquigny paraît avoir meilleure chance que n'a eu Monsieur de Richelieu. 154

